02 175-h-4

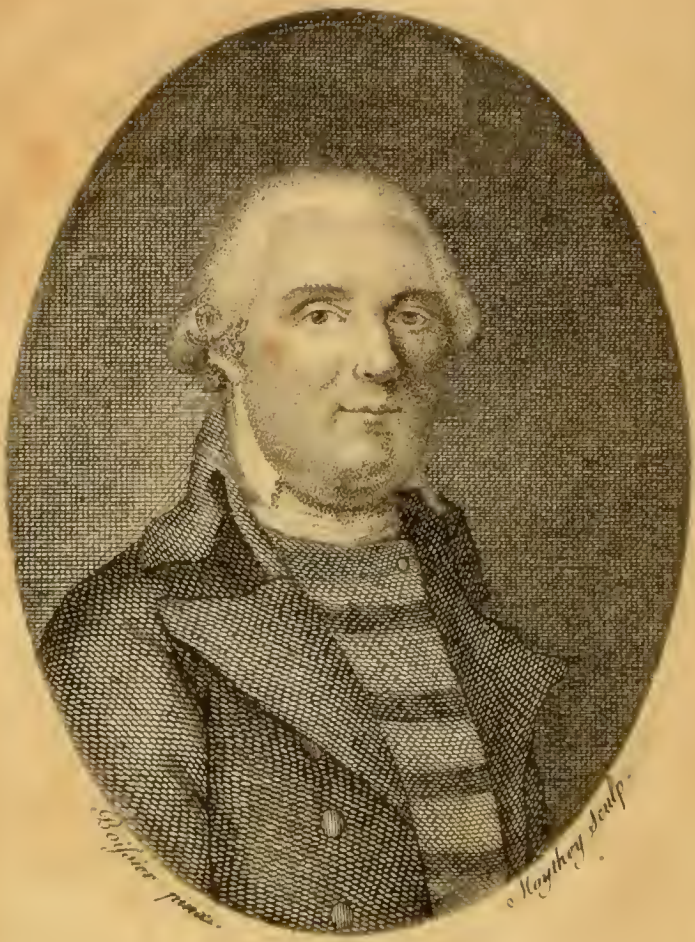
To

Cornelius Metcalfe Stewart

Babington

Accoucheur.

ROYAL COLLEGE OF PHYSICIANS OF LONDON
5032



Que ferai-je à Rome ? je ne serais pas me
Je veux et je puis y dire la vérité.

JUVENAL

LA LUCINIADE,

POËME

EN DIX CHANTS,

SUR

L'ART DES ACCOUCHEMENS;

PAR LE CITOYEN SACOMBE

DE CARCASSONNE, département de l'Aude, Médecin-Accoucheur de la Faculté de Montpellier, Professeur de Médecine et de Chirurgie des Accouchemens au Palais National des Sciences et des Arts, Fondateur de l'École Anti-Césarienne, Directeur du collège des Accoucheurs et Membre de la Société Libre des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Paris.

Troisème édition, revue, corrigée et augmentée de trois mille vers.

A PARIS.

Chez COURCIER, Imprimeur-Libraire, rue Poupée, n°. 5.

AN VII.

OUVRAGES

Du même Auteur.

1°. *Le Médecin-Accoucheur*, *in*-12 de 310 pages, 1791.

2°. *Avis aux Sages-Femmes*, *in*-8°. de 120 p.; 1792.

3°. *La Luciniade*, *in*-8°., première édition, an 1.er. Deuxième édition, an 3.

4°. *Observations*, *in*-8°. de 332 pages, an 2.

5°. *Encore une Victime*, *in*-8°. de 64 pages; an 4.

6°. *Appel à l'Institut National*, *in*-8°. de 72 pages, an 5.

7°. *Plus d'opération-Césarienne*, *in*-8°. de 110 pag., an 6.

8°. *Les douze mois*, *in*-8°. de 256 pages, an 7.

A PARIS,

Chez { FUCHS, *rue des Mathurins.*
GARNERY, *rue Serpente.*
CROULLEBOIS, *rue des Mathurins.*

ROYAL COLLEGE OF PHYSICIANS
LIBRARY

CLASS	61
ACCN.	15770
SOURCE	
DATE	

PÉTITION

AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF

DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

CITOYENS DIRECTEURS,

TOUT Français qui chérit sa patrie et les lois doit un tribut de reconnoissance à un gouvernement dont le génie et la sagesse ont commandé l'estime et l'admiration de l'Europe étonnée.

Interprêtes fidèles de mes sentimens à votre égard, vous daignâtes, citoyens Directeurs, agréer, le 24 germinal de l'an 5, l'hommage de mon septième ouvrage, intitulé : *Plus d'opération Césarienne.*

Chargé par vous de faire examiner une question qui intéresse l'humanité souffrante, le ministre de l'intérieur fit passer mon ouvrage à l'Ecole de Santé de Paris, le 11 floréal suivant.

Depuis plus de deux ans l'humanité souffrante attend en vain l'opinion de maîtres de l'art, qui, si j'en crois la renommée, sont déterminés à garder le silence, malgré les sollicitations réitérées et successives de trois ministres de l'intérieur.

Cependant lorsque Henri VIII, roi d'Angleterre, commanda le crime de l'opération césarienne, la chirurgie ouvrit sur-le-champ le flanc de l'infortunée Jeanne de Seïmour, qui mourut deux jours après, victime de la férocité de son époux.

Par quelle fatalité la chirurgie française s'obstine-t-elle à garder le silence, lorsque le gouvernement, par un nouvel acte de cette humanité qui le caractérise, cherche à éclairer l'opinion publique et à nous faire oublier le crime d'un roi.

Ce silence seroit trop coupable s'il pouvoit avoir pour objet de tromper le vœu du gouvernement et la vigilance active de ses ministres. J'aime à me persuader, pour l'honneur de l'Ecole de Santé de Paris, que ce silence n'a d'autre cause que l'impossibilité de répondre à un ouvrage dans lequel j'ai démontré, jusqu'à l'évidence, que l'opération césarienne, toujours mortelle, peut devenir l'instrument du crime, comme elle le fut pour Henri VIII.

Daignez, citoyens Directeurs, tirer l'Ecole de Santé de Paris, du mauvais pas où votre sollicitude paternelle l'a engagée, en ordonnant l'impression d'un ouvrage dont la grande publicité, en éclairant l'opinion publique, prouvera à la nation française que vous n'êtes pas seulement les sauveurs de la patrie, mais les protecteurs des arts et les amis de l'humanité.

Salut et fraternité,

SACOMBE, *Médecin-Accoucheur.*

A MON RESPECTABLE AMI ;

LE DOCTEUR SILBERLING,

MÉDECIN, titulaire de l'Hôpital Militaire sédentaire de Strasbourg, Armée du Rhin ; ancien Professeur de l'Art des Accouchemens, chargé par le Gouvernement de l'instruction des Elèves Sages-Femmes dans la ci-devant province d'Alsace, auteur de la Genethliëïc, *Poëme latin en douze chants, sur la théorie et la pratique des Accouchemens.*

ILLUSTRE élève de Lucine
Et du Dieu de la Médecine,
Que tu célébras dans tes vers,
Permets qu'aux yeux de l'univers,
Je m'honore de ton estime,
SILBERLING, ma muse victime
Des ignorans et des pervers,
En m'offrant en toi le modèle
D'un ami savant et fidèle,
Me console au sein des revers.
Daigne agréer le foible hommage
D'un cœur tendre et reconnaissant,
Et quoique ta vivante image,
Ta fille ici me dédommage,
D'un ami, dans son père absent,
Fuis, aimable convalescent,
La faulx de la Parque ennemie ;
Viens voir ce couple intéressant,

Ces nouveaux Paul et Virginie,
Dont le rejetton innocent,
Que ma main reçut en naissant,
CLAIRE, à l'embrasser te convie.

Quant à moi, ma plus douce envie
Est de te presser sur mon sein.
Poëte, Accoucheur, Médecin,
Viens m'aider à braver l'Envie,
Sonnant contre moi le tocsin.
Le jour où mon ame ravie
Réalisera ce dessein,
Sera le plus doux de ma vie.

SACOMBE, Médecin-Accoucheur,
à Paris, rue Cît-le-Cœur, n°. 15.

AVANT-PROPOS.

CETTE nouvelle édition, augmentée de trois mille vers, revue et corrigée avec le plus grand soin, renferme toutes les découvertes faites par l'Auteur dans l'Art des accouchemens. C'est en quelque sorte une production nouvelle que nous offrons au public, qui depuis long-temps attend ce poëme avec impatience. Les Élèves en Médecine, sur-tout, le desirent avec empressement, et c'est en leur faveur que nous nous sommes déterminés à donner une édition peu volumineuse, qu'ils puissent se procurer à peu de frais.

Heureux si cet ouvrage atteignant le double but que nous nous sommes proposés, de plaire et d'instruire, prouve aux Médecins littérateurs qu'Apollon est à la-fois le Dieu de la Médecine et de la Poésie.

L'étude des belles-lettres est-elle compatible avec la pratique de la médecine? Nous avons répondu à cette question dans la préface de la première édition de ce poëme, et nous osons nous flatter qu'à la fin du dix-huitième siècle on ne nous fera point un reproche d'avoir embelli des charmes de la poésie les préceptes arides de l'Art des Accouchemens, quand les Gorris, les Sennert, les Gadesden, les Fracastor, les Benini, les Borel, les Lothicius, les Guy-Patin, les Haller, les Geoffroy, les Silberling, etc. ont été nos modèles en littérature.

Lorsque je publiai la première édition de ma LUCINIADE, le docteur Silberling, médecin de l'hô-

pital militaire de Strasbourg, ancien professeur de l'art des accouchemens, m'écrivit qu'il avoit, dans son porte-feuille, un poëme latin en douze chants, intitulé : *la Généthliëïe*. Je le priai de m'en envoyer quelques fragmens, que ma muse reconnoissante s'est plu à traduire en vers Français. Le docteur Silberling est mort médecin titulaire de l'hôpital de Strasbourg, le 25 pluviôse de l'an 5. Bon époux, bon père, bon ami, bon médecin, bon accoucheur, il emporte les regrets de tous ceux qui l'ont connu.

La digne héritière des vertus de son père et des productions de son génie, la citoyenne Marchant, épouse d'un négociant de la rue Antoine, possède le manuscrit de ce poëme. L'édition de cet ouvrage seroit un vrai présent à faire aux amateurs de la poésie latine, et sur-tout aux savans médecins d'Allemagne, justes appréciateurs de ce genre de littérature.

En attendant, voici un échantillon propre à donner une idée des talens du poëte médecin.

LIBER PRIMUS.

Pandere fert animus genialis mystica lecti
Munera, quæve Paphi ditent libamina lusus ;
Quotque tenella modis soboles variantibus, alvo
E matris noüt genitu scatuisse secundo ;
Denique opem Divæ quæ parturientibus arte
Succurit, duros matrum relevando dolores.
Tristia Pelignus canat æternet que Corinnam ;
Denudet satyros, potet Semelius Evan ;
Tu reboare tubas, mavortia prælia cogas,
Romuleo felix atque audax Mantua vate!

Vinum, bella furent, ardescat pectus amore
Lucinæ, sacrâ redimitus tempora lauro
Nectareos libo Phœbi Clusque liquores :
Fida Genethliacis caleant altaria flammis !
Fragrent thure novo ! sertisque recentibus halent !

TRADUCTION.

Je vais du dieu d'hymen dévoiler le mystère,
Chanter les tendres fruits des baisers de Cythère,
Peindre avec quel instinct franchissant le bassin,
Par ses propres efforts un enfant sort du sein.
Dire enfin quels secours l'art de la médecine
Doit, durant le travail, attendre de Lucine.
Que l'amant de Corine, en proie à ses douleurs,
Sur sa lyre amoureuse, éternise ses pleurs ;
Que tout bouillant de Chypre et de Falerne antiques,
Flaccus du dieu du vin entonne les cantiques ;
Qu'au son de la trompette, à l'aspect des lauriers,
Le Cygne de Mentoue enflamme les guerriers ;
Mars, Bacchus et l'Amour ont sur moi peu d'empire,
Lucine est tout pour moi ; Lucine ici m'inspire.
Le front ceint de lauriers nés au sacré vallon,
J'arroserai de vin les autels d'Apollon,
Quand la flamme embrâsant l'encens et les guirlandes,
Portera jusqu'aux cieux l'odeur de mes offrandes.

LIBER V.

Ut tener in cunis angues compressit, et atrâ
Alcmenæ natus victor celebratur ab hydrâ,
Ætatis donec munitus robore vires,
Et Meditrinæâ Chironis firmus in arte,
Audax bis senos diro sudore labores,
Aggressus, celebrique sagax virtute subegit,
Sic ego... proh? magnis an fas componere parva?

TRADUCTION.

Illustre fils d'Alcmène, ô dieu dont le courage
Surmonta de Junon et la haîne et la rage !
Toi, qui dès le berceau, de tes puissantes mains,
Étouffas sans efforts deux serpens inhumains ;
Toi, qui dans ta jeunesse et d'un bras indomptable,
Vainquis aux bords de Lerne une hydre épouvantable ;
Toi, par Chiron instruit dans l'art de soulager
L'humanité souffrante et la vie en danger ;
Toi, digne rejetton du maître du Tonnerre,
Dont les douze travaux ont illustré la terre,
Alcide, si j'étois assez audacieux,
Pour comparer aux tiens des faits moins précieux,
Je pourrois, m'honorant de t'avoir pour modèle,
Me flatter d'être en tout ton image fidèle.

LIBER VII.

A tenerâ licuit mihi vix ætate lepores,
Lambere phœbe tuos, quin integer usque sacrari,
His incanduerim. Senior jam victus ad aras,
Augustæ lauri tibi ramos libo sacerdos.
O quam delector suavi recubare sub umbra !
Quam patulis fœcunda comis mihi sufficit arbor,
Quâ tuus ex variis decoratus floribus hortus,
Luxurians heliconiadum torrente superbit !
Hîc mihi divinis fas tingere guttura limphis,
Hîc immortales ausim decerpere frondes,
Queis ægris medeor sirpans diadema capillis.

TRADUCTION.

Oui, divin Apollon, dès ma plus tendre enfance,
Je sentis de tes feux la céleste influence.
Du commerce innocent des neuf savantes sœurs,
Ma jeunesse à son tour savoura les douceurs ;

Et ma vieillesse encor, pour prix de tes services,
Vient dans ton temple auguste, offrir des sacrifices.
Ton prêtre en cheveux blancs, sur tes sacrés autels,
Dépose du laurier les rameaux immortels.
Que ne puis-je, enivré de cet heureux délire,
Que tu sus m'inspirer, puissant dieu de la lyre,
Me reposer enfin sous cet arbre sacré,
Monument de l'amour, qui te l'a consacré!
Daigne m'en choisir un si tu m'en juges digne;
Où je puisse jouir de cet honneur insigne,
M'y livrer au torrent des douces voluptés,
Que goûte le poëte en ces lieux enchantés,
Y cueillir, pour mon art, des fleurs toujours nouvelles,
Y tresser, pour mon front, des palmes immortelles.

LIBER XII.

Sic quoque lætitiam depingere pinnula nescit
Quâ dulci mater quasi pectore confluît imo,
Caræ lactantis dum pendulus ubere pupus
Et manibus mammas urget, palpatque tenellis,
Frontique obtortis oculis arridet amicæ.
Undique tum placido genitrix horrore tremissit,
Stridet dente, furens premit ad præcordia prolem.
Alternans inter matrem sobolem que suavis
Cernitur insultus, sentitur nescius ullis
Depingi verbis, non quâdam voce referri.
Talia mira tuo, sapiens Russæe labori
Debemus, felix tuus hæc dedit otia nobis
Æmilius, tua laus semper semperque manebit.
O galli fausti! stirps invictissima! jamque
Gaudebis quasi progenie renovata deorum
Inclyta, quâ fulges, pugnax audacia crescet,
Nec gens ulla tuum vincet virtute vigorem.

TRADUCTION.

Quel interprète heureux du vœu de la nature
Oseroit dans ses vers retracer la peinture,

Du plaisir vif et pur qu'une mère ressent,
Quand jouant sur son sein, un être intéressant,
De sa main enfantine et le touche et le presse,
La regarde, et parfois sourit à sa tendresse?
Alors ivre d'amour, éprouvant un frisson,
La mère, entre ses bras, saisit son nourrisson,
De la bouche et des yeux à-la-fois le dévore,
Et presse sur son cœur cet objet qu'elle adore.
Tout spectateur sensible en cet heureux moment,
Partage et ses transports et son frissonnement,
Mais il voudroit en vain nous peindre en traits de flamme
La vive émotion qu'il éprouve en son ame.
De l'Emile immortel, sage et sublime auteur,
Rousseau, nous te devons ce spectacle enchanteur;
Aussi, gravé par nous au temple de mémoire,
Ton nom vivra marqué d'une éternelle gloire.
Et vous, heureux Français, peuple entier de héros;
Dont les Dieux des Gaulois secondent les travaux,
Heureux Français, volez de victoire en victoire,
Volez, le premier rang vous attend dans l'histoire.

Le lecteur est prié de ne point juger du caractère du poëte par le ton de sévérité qui règne dans sa Luciniade. L'abeille n'a point de fiel, mais la nature l'arma d'un dard pour repousser au besoin les frêlons audacieux qui voudroient envahir sa ruche ou dégrader le fruit de ses travaux (1).

Je sais que les Césariens, acharnés à me poursuivre avec leurs armes ordinaires, la calomnie et la mauvaise foi, cherchent à égarer l'opinion publique sur mon compte, en me dépeignant aux uns comme un

---

(2) *Ignavum fucos pecus a præsepibus arcent.*
VIRG. GÉORG., lib. IV.

aristocrate, aux autres comme un jacobin, à ceux-ci comme un enthousiaste dépourvu d'expérience, à ceux-là comme un ennemi juré de la chirurgie, enfin à tous ceux qui veulent les en croire sur parole, comme le plus ambitieux, le plus fanatique et le plus méchant de tous les hommes.

Heureux de l'affection de mon épouse, de la tendresse de mes enfans, de l'estime des amis de la vérité, de la nature et de l'humanité, n'ayant d'ailleurs ni le tems ni l'intention de répondre aux *mille et une* calomnies dont m'honorent les accoucheurs Césariens, voici la lettre circulaire que mon secrétaire est chargé d'adresser à tous ceux qui, à l'exemple de maître Antoine Planchon, se donneront la peine de faire imprimer des diatribes contre moi.

LE RENARD ET LES GRENOUILLES.

FABLE

Adressée à Antoine Planchon, ancien membre du collège de Chirurgie de Paris, auteur d'un pamphlet intitulé: Ouverture du cadavre de la fille Duval, *in*-8° *de* 16 *pages; à Paris, de l'imprimerie de Millet, rue de la Tixéranderie, n.°* 17; *le* 16 *germinal, an* 7.

Certain Renard, non loin des rives de la Seine,
Sur les bords d'un marais se promenoit un jour,
Quand tout-à-coup, du fond de son impur séjour,
Le peuple croassant contre lui se déchaîne.
Ennuyé de l'entendre, importuné des cris
Par la gent aquatique élancé vers Paris,

Le Renard qui d'un mot auroit pu la confondre ;
Sans daigner s'arrêter, sans daigner lui répondre,
Saisit un pieu, le lance au milieu des roseaux ;
Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes,
Grenouilles de rentrer dans leurs grottes profondes,
Sans ôser regagner la surface des eaux.
Le Renard, aux éclats riant de leur silence,
» Pour réprimer, dit-il, l'audace et l'insolence,
» Ce sont des pieux qu'il faut et non pas de vains mots.

Cette fable, à mon sens, ne peut être équivoque,
Les Grenouilles, hélas! sont nos Césariens,
A des faits positifs répondant par des riens.
Le pieu c'est le défi que donne à Baudelocque
Le Renard dont chacun peut connoître le nom
En allant au Marais, voir Antoine Planchon.

Bis videor mori.

PHAED., *fab.*

LA LUCINIADE.

CHANT PREMIER.

Art sublime et fidèle au vœu de la nature,
Avant que l'Intérêt, l'Envie et l'Imposture
Eussent à leur caprice assujetti tes lois,
Un enfant d'Apollon venge aujourd'hui tes droits.
Apollon, dieu des vers, dieu de la médecine,
M'ordonne de chanter l'art heureux de Lucine,
Dont Londres me donna les savantes leçons;
Puisse-t-il de ma lyre éterniser les sons!
Pour prix de tes faveurs, je vengerai ta mère
Délius; de Junon je peindrai la colère,
Quand Neptune, à l'instant où tu reçus le jour,
De Délos sous ses pas affermit le séjour.
Garde-toi de penser que ma reconnoissance
Se borne à célébrer l'auteur de ta naissance;
Je chanterai ta gloire aux yeux de l'univers:
Ton pouvoir sur les cœurs, retracé dans mes vers,
Du plus puissant des dieux, du dieu de l'harmonie,
Fera d'un pôle à l'autre adorer ton génie.
Sur les monts de la Thrace, Orphée, à ses accords,
Des monstres des forêts enchaînant les efforts;
Arion, échappant aux horreurs du naufrage,
Des matelots cruels, domptant l'aveugle rage;
Amphion, sur des bords par son luth enchantés,
Animant les rochers, élevant des cités;
Thimothée, aux accords de sa touchante lyre,
Subjuguant Alexandre et calmant son délire;

Tyrtée, au Spartiate abattu tant de fois,
Redonnant la victoire aux accens de sa voix ;
Socrate, en sa prison cultivant la musique ;
Platon, de ce bel art ornant sa république,
Tous, jusqu'au nourrisson, sur le sein maternel,
Rendront au Dieu du chant un hommage éternel.

Protectrice d'un art si fécond en merveilles,
Déesse à qui ma muse a consacré ses veilles,
Daigne, chaste Lucine, agréer mes travaux,
Et souffre qu'en donnant des préceptes nouveaux,
Docile à tes leçons, aux yeux d'un sexe aimable,
J'orne la vérité des attraits de la fable.

Avili, profané par des cœurs inhumains,
Ton art fut trop long-tems redouté des humains ;
Par toi-même éclairé, l'univers va connoître
Ce qu'il fut, ce qu'il est, et ce qu'il devroit être.

Lucine ma souri, sensible à mes accens,
De ma muse elle accepte et les vœux et l'encens.

Des graces, des vertus noble et touchante image,
Femme, dont la douceur a droit à notre hommage,
Tu ne peux, je l'avoue, enfanter sans douleurs,
La nature en tribut exige quelques pleurs.
Mais si, pour être mère, il suffit de tes larmes,
Si pour tes propres jours ton ame est sans alarmes,
Si du fer je proscris l'homicide secours,
Si d'un travail trop lent facilitant le cours,
Des enfans sans danger, je hâte la naissance ;
J'aurai des droits peut-être à ta reconnoissance.

D'un sexe qui t'honore, ornement précieux,
Pudeur, daigne un moment abandonner les cieux ;
Viens, d'un regard sévère épurer mon ouvrage,
Viens, ou si de nos mœurs la licence t'outrage,
Et te rend des mortels le séjour odieux,
Prête un voile à ma muse et reste au rang des Dieux.
Les neuf savantes sœurs, de ton culte jalouses,
Ne feront point rougir nos plus chastes épouses.

Et toi, dont le nom seul fait pâlir les auteurs,
Peu dignes de braver tes discours imposteurs,
Déesse dont la haine illustreroit ma vie,
Des enfers, à ma voix, sors, implacable Envie,
Et de ta bouche impure exhalant le poison,
Dis que je n'ai ni goût, ni savoir, ni raison,
Que de me signaler j'eus la folle manie,
Que ma muse est sans art, sans verve et sans génie;
Que chacun de mes vers soit empreint de tes dents.
Heureux qui peut écrire au bruit de tes serpents!
Déja depuis six mois aux bords de la Tamise,
Grace aux soins généreux de l'aimable Arthemise,
White, Hunter, Hosbornn, Miquel, les deux Nelsons
Prodiguoient à mes vœux leurs sublimes leçons.
Un jour, ivre de joie, heureux de ce delire
Qu'inspire à ses enfans le maître de la lyre,
De mes instituteurs, dignes riveaux des dieux,
Je chantois les bienfaits en vers mélodieux,
Quand près d'un temple, au sein d'un bosquet solitaire,
Retraite aimable et sombre, asyle du mystère,
Que la Tamise entoure et baigne de ses eaux,
J'apperçois, à travers des tiges de roseaux,
Une jeune beauté, la gorge à demi-nue,
Par un réseau de pourpre avec art retenue.
Elle a la taille swelte et le teint le plus beau,
Sa main droite, avec grace, agite un long flambeau
Qui d'un serpent vivant est la vive peinture;
Des ciseaux, un fil d'or pendent à sa ceinture;
Son port majestueux inspire le respect.
Je l'admire, et soudain, tremblant à son aspect,
Je feins de l'éviter; mais, détournant la tête,
Je la vois s'arrêter, et soudain je m'arrête.
Tu me fuis, me dit-elle, en me tendant la main? —
Moi, vous fuir! et d'un pas j'ai franchi le chemin:
Ah! qui que vous soyez, ou Déesse ou mortelle — ...
Peux-tu me méconnoître ingrat, ajoute-t-elle?

De grace, pardonnez au trouble de mes sens ;
C'est vous, chaste Lucine, à mon cœur je le sens :
O vous, qui des humains protégez la naissance,
Agréez le tribut de ma reconnoissance ;
Mais pourquoi sur ces bords fixer votre séjour ?
Ah ! mille fois heureux si je pouvois un jour,
Aux remparts de Paris, ami de la nature
Et de l'humanité, prêtre sans imposture,
Vous élever un temple, et sur vos saints autels
Vous rendre les honneurs dus aux dieux immortels.
J'habitois autrefois ton ingrate patrie,
Mais pour de vils jongleurs sa folle idolatrie
Me fit abandonner des bords ensanglantés,
Pour venir me fixer en ces lieux enchantés,
Où l'accoucheur anglais me révère, m'honore,
A proscrit les *forceps*, les crochets que j'abhorre,
Et jamais d'Henri huit, émule criminel,
Ne plongea le couteau dans le flanc maternel.
En achevant ces mots, Lucine ouvre son temple ;
J'entre : mon œil surpris lit, admire et contemple
Ici, de mille auteurs les chef-d'œuvres divers
Recueillis avec soin sur ce vaste univers ;
Plus loin, tous les portraits des accoucheurs illustres,
L'honneur, l'appui de l'art depuis plus de vingt lustres.
Lucine, avec bonté, guidoit par-tout mes pas.
Déesse, dis-je alors, pourquoi ne vois-je pas
Au rang de vos enfans le portrait d'un grand homme,
L'idole de Paris et le dieu de *Saint-Côme ?*
Lucine, soulevant le drap qui le couvroit,
Me dit, avec dédain, voici le grand Levret.
Je sais qu'en France encore une secte homicide,
Egale ses travaux à ceux du grand Alcide ;
Mais ici la nature a dans l'obscurité,
Dérobé son image à la postérité.
A ces mots, du parvis une porte entr'ouverte,
Me découvre de mets une table couverte,

Des flambeaux allumés la brillante clarté,
De Lucine à mes yeux rehausse la beauté ;
Dix nymphes à l'envi s'empressent autour d'elle,
Mais leurs attraits ne font que la rendre plus belle.
Ainsi dans un parterre émaillé de cent fleurs,
Rivales par l'éclat, le parfum, les couleurs,
De l'empire de Flore, auguste souveraine,
La rose à nos regards brille et commande en reine.
Mon fils, me dit Lucine, il faut te reposer ;
Tous ces mets sont pour toi, tu peux en disposer.
Les vins, les fruits, les mets, tout étoit délectable ;
Bien plus, chacun des mets étalés sur la table,
A mes yeux enchantés retraçoit trait pour trait,
Des objets de mon art le fidèle portrait.
Dans un fruit pyriforme on voyoit la matrice,
Ses ligamens, son col et son double orifice.
Un gâteau circulaire, aminci sur les bords,
Offroit du *placenta*, le cordon et le corps ;
Des bombons avec art moulés sur vingt modèles,
Offroient de vingt fœtus les images fidèles ;
Des pâtés, des biscuits faits sur de beaux dessins,
Du beau sexe à tout âge imitoient les bassins,
Et les vins colorés par une main habile,
Retraçoient à l'esprit le lait, le sang, la bile.
Lucine, ici tout plaît, tout y parle à l'esprit,
Lui dis-je. — En souriant la déesse reprit :
L'art d'enseigner est nul, sans l'art heureux de plaire ;
Reçois d'abord de moi cet avis salutaire.
Dans un juste transport je tombe à ses genoux.
Nymphes, dit la Déesse, allez et laissez-nous.
Mon fils, apperçois-tu sous ce vaste portique,
Un monument en bronze orné d'un marbre antique ?
A qui destinez-vous ce brillant piédestal
De jaspe, de porphyre et d'un riche métal ?
A celui de mes fils qui, le premier, en France,
Vengera mon honneur, y prendra ma défense,

Et qui, par des écrits lumineux, immortels,
Y saura rétablir mon culte et mes autels.
Je me sens animé de cette noble audace,
Déesse, apprenez-moi ce qu'il faut que je fasse.—
Suivre en tout les avis que je vais te donner.—
Vos vœux seront mes lois, hâtez-vous d'ordonner.
Eh bien! apprends de moi l'arrêt des destinées.
A compter de ce jour, la France, en dix années,
Brisera dans leurs mains le sceptre de ses rois,
Et le peuple opprimé recouvrera ses droits.
Sur les débris du trône et de la monarchie,
D'abord viendra s'asseoir la hideuse anarchie;
Mais lasse enfin de meurtre, après mille attentats
Cette fille du crime et fléau des états,
De la Seine aux abois désertant les rivages,
Viendra sur la Tamise étendre ses ravages,
Et grace à la valeur de vos dignes guerriers,
L'olivier pourra croître au milieu des lauriers.
Alors cinq magistrats, formant le Directoire,
A force de génie, au char de la victoire
Auront l'art d'enchaîner et l'Aigle ambitieux,
Qui veut franchir le Rhin d'un vol audacieux,
Et ces fiers Léopards vomis par l'Angleterre,
Monstres gorgés du sang des peuples de la terre;
Et ces Lions rusés à regret nos amis,
Dans le port de Cadix trop long-tems endormis.
Dignes de gouverner, plus grands que leur fortnue,
Ils sauront dédaigner cette foule importune,
Vile esclave des rois qui, du poison des cours,
A l'art d'assaisonner ses perfides discours;
Ils sauront distinguer l'homme instruit, l'honnête homme,
Du sot qui des vertus n'est que le vain fantôme,
Et le peuple français, dans ses cinq Directeurs,
Verra moins cinq mortels que cinq dieux protecteurs.
La Médecine alors fondera trois Écoles,
Où l'on débitera les préceptes frivoles,

De *culbutte* à sept mois, de bassins trop étroits,
De fœtus monstrueux, de vices des détroits.
Mais tandis qu'à l'envi, de sotises pareilles
On rebattra cent fois les yeux et les oreilles,
Fondateur d'une École, effroi des imposteurs,
Tu verras à tes cours de nombreux auditeurs,
Des Rousset, des Soumain démentir les miracles,
Et de la Vérité consacrer les oracles.
Pour prix de tes efforts, accepte cet écrain,
Qui renferme à la fois une plume d'airain
Et deux flacons remplis d'une encre indélébile,
Faite avec du nectar mêlé d'un peu de bile.
Ecris, je dicterai. Tes préceptes nouveaux,
N'entreront pas d'abord dans quelques vieux cerveaux,
Où l'ame dans sa glande, esclave et prisonnière,
Voit les faits à travers sa loupe routiniere,
Et traite à soixante ans d'absurde nouveauté,
Tout fait qui contredit son système adopté:
Mais, sans te rebuter, arme-toi de courage,
Les amis des beaux arts goûteront ton ouvrage;
Tôt ou tard la raison détruit les préjugés,
Et par elle à leur tour les juges sont jugés.
Restaurateur d'un art qu'avilit la routine,
A l'ennoblir enfin Apollon te destine;
Je vais te révéler ses merveilleux secours.
Lucine alors s'assied et me tient ce discours.
Ma main va soulever le voile impénétrable
Qui dérobe à tes yeux un chef-d'œuvre admirable.
Au pied d'un joli mont a Vénus consacré,
Dans un vallon charmant, au sein d'un bois sacré,
Est un temple fameux, dont la simple structure
Semble indiquer l'asyle où se plaît la nature.
Là, sur leur trône assis, l'Amour et le Désir,
Du doigt au souriant appellent le Plaisir;
Un fleuve sous leurs pieds, guidé par deux Naïades,
Ou s'élance en torrent ou retombe en cascades,

Dans un bassin vermeil de fleurs environné ;
Plus bas on voit l'Hymen, de myrthe couronné,
Caché dans le parvis, d'où le dieu du mystere
Par un droit sentier conduit au sanctuaire.
De son auguste enceinte ouverte aux deux côtés,
L'œil peut suffire à peine à saisir les beautés.
C'est dans ce sanctuaire auguste, impénétrable,
D'un tissu merveilleux, d'une forme admirable,
De l'Amour, de l'Hymen mystérieux réduit,
Qu'au sein des voluptés le monde est reproduit.
Dans ce temple sacré, si fécond en miracles
Viens, viens de la nature entendre les oracles.
En ce rapide instant où d'amour enivrés,
Aux doux plaisirs des sens deux êtres sont livrés,
Le mâle dans l'accès du délire extatique,
Darde au sein maternel sa liqueur prolifique,
Le viscère en frémit. Par ce frémissement
L'œuf tombe et l'embrion reçoit le mouvement.
La semence du mâle, agente et créatrice,
Se condense et se moule au fond de la matrice ;
C'est-là l'*arrière-faix*. Heureux médiateur,
Il reçoit et transmet le suc réparateur,
Qui jusqu'à l'embryon par le cordon circule ;
L'*amnios* est de l'œuf la tendre pellicule,
L'autre plus dure a pris le nom de *Chorion*,
Double sac qui contient les eaux et l'embryon.
La matrice n'est donc qu'un vase, une enveloppe ;
Le *Placenta*, la couche où l'œuf se développe ;
Le cordon, est le tronc plus ou moins étendu,
Et l'embryon, le fruit aux rameaux suspendu.
J'ai cru de la nature entrevoir le système ;
Hommes, plantes, métaux tout vit, tout croît de même,
Tout renaît, rien ne meurt. Oui, la mort n'est qu'un mot
Consolant pour le sage, effrayant pour le sot.
Qu'importe qu'un amas de fange, de matiere,
Dans la nuit du tombeau descende toute entiere,

Quand

Quand le *moi* vit toujours, quand le souffle immorte
Qui l'anima, revole au sein de l'Eternel.
Lucine, est-il bien vrai qu'en sa double enveloppe
Le fœtus dans le sein croisse et se développe,
Les pieds croisés, le nez rapproché du menton,
Les deux bras sur les flancs, le corps en peloton?
Est-il vrai qu'à sept mois, il fasse la *culbute*,
Les pieds en haut, la tête en bas après sa chûte?
De Sabatier, d'Hallé, tel est le sentiment,
Mais l'observation, le tact, le jugement,
Et de l'économie une profonde étude,
T'apprendront que l'enfant a toute autre attitude.
L'embryon vit, soudain au cordon suspendu
Il nage en liberté dans les eaux étendu.
Mais à cinq mois trop grand en raison du viscère,
Il prend une attitude à son corps nécessaire.
D'une iliaque à l'autre, en travers du bassin,
Le fœtus sur son dos est couché dans le sein;
Libre de se mouvoir, en tout sens il s'agite,
Epuisé de fatigue, il repose en son gîte.
Le fœtus en un mois croît par proportion
Plus que l'adulte en trente : or l'observation
Qui constate ce fait, prouve avec certitude,
Que pour croître il lui faut une libre attitude.
L'accroissement, mon fils, tient à la faculté
Qu'a tout être vivant d'agir en liberté.
Divine institutrice, oracle en médecine,
Sois propice à mes vœux, belle et chaste Lucine;
D'un cadavre à mes yeux interrogeant les flancs,
Force à ta voix la mort d'être utile aux vivans.
D'un bassin bien formé montre-moi la structure,
C'est-là, c'est-là le livre où parle la nature.
Tous les bassins, soit grands, soit moyens, soit étroits,
De quatre os composés ont chacun deux détroits,
Et chacun deux bassins. Suivant les meilleurs maîtres,
Le plus grand des détroits a quatre diamétres

Que je réduis à deux : le *transversal* ou grand,
Et le petit, placé de derrière en devant
L'antéro-postérieur. Toujours prudente et sage,
Sur le corps de l'enfant, en moulant le passage,
La nature aux savans a dit : Foibles humains,
Respectez, adorez l'ouvrage de mes mains,
Abaissez devant moi votre orgueilleux génie ;
En vain vous prendriez le compas d'Uranie,
Le mien a du bassin pris les proportions,
Mieux que vous j'en connois et les dimensions
Et les rapports divers ; sachez que la matrice
Tient de moi son ressort et sa force expultrice ;
Sachez que du *travail* je dirige le cours,
Et que l'art ne peut rien, n'est rien sans mon secours.
Cependant, ô Lucine ! un art plein d'imposture
A voulu follement surpasser la nature :
De concert avec lui, l'orgueil, la vanité,
L'intérêt ont séduit, trahi l'humanité.
Ministre de la mort, une secte inhumaine,
Jalouse de peupler, d'agrandir son domaine,
Dans l'antre d'un Cyclope alla forger des fers,
Et parmi les vivans transportant les enfers,
Par mille affreux tourmens, par d'horribles tortures,
Epouvanta son siècle et les races futures.
Il avoit donc le cœur doublé d'un triple airain,
Celui qui le premier, d'un front calme et serein,
Prenant et l'ignorance et l'intérêt pour guides,
Dans le flanc maternel plongea ses mains avides,
Et de son sein meurtri vint, d'un air triomphant,
A l'aide du crochet, arracher un enfant.
Il avoit donc une ame inhumaine, insensible,
Une ame à la pitié toujours inaccessible,
Celui qui, le premier, par un forfait nouveau,
D'un crâne encor fumant fit jaillir le cerveau ?
Hélas ! pourquoi faut-il que ta muse raconte
De ce siècle de fer et l'audace et la honte ?

Par l'espoir consolant d'un plus doux avenir,
De nos malheurs passés perdons le souvenir.
Lorsqu'un fleuve en courroux franchissant le rivage,
Dans les champs désolés a porté le ravage,
Le laboureur prudent, loin de verser des pleurs,
Prend la bêche, et le ciel, sensible à ses malheurs,
Qui du fruit de ses soins détruisit l'espérance,
Dans ses guérets féconds ramène l'abondance.
Mon fils, poursuit Lucine, on t'a dit mille fois,
Tel bassin vicié dans l'un de ses détroits,
Trop souvent à l'enfant ne peut livrer passage ;
Et moi, je te dis, non ; la nature est trop sage
Pour féconder la femme au dépend de ses jours :
Quant au bassin, l'enfant le franchira toujours,
Et toujours sans danger, malgré son *étroitesse*,
Si la femme prudente a, durant sa grossesse,
Suivi d'un accoucheur les avis précieux ;
Si, durant le travail, l'art trop audacieux,
Sur un lit de douleur enchaînant la nature,
N'a mis sous ses dix doigts la femme à la torture.
Déesse, apprenez-moi par quel secret ressort,
Hors du sein maternel, l'enfant prend son essor ;
Quel est le procédé que la nature emploie,
Pour lui donner la vie et lui frayer sa voie
A travers le bassin et son double détroit,
Bien ou mal conformé, trop large ou trop étroit.
Nul accoucheur, dit-elle, en France, en Angleterre,
Que dis-je, nul mortel avant toi sur la terre,
De ce procédé simple et dont tu sens le prix,
A la nature avare, encor ne l'a surpris.
Toi seul, de ses desseins interprète fidèle,
Connoîtras le premier un art que je tiens d'elle.
L'enfant dans le travail, expulsé par le sein,
Tourne en ligne spirale au sortir du bassin ;
Ainsi de son écrou par l'artiste chassée,
La vis tourne en spirale et n'est jamais faussée ;

Tandis qu'il fausseroit ou la vis ou l'écrou,
S'il tiroit droit à soi pour l'ôter de son trou.
Ne sois donc plus surpris de voir les plus grands maîtres,
Faute d'avoir connu la loi des diamètres,
L'un décoler l'enfant dans le sein maternel,
L'autre, afin d'échapper au reproche éternel
D'une éventration, horreur de la nature,
Du crâne de l'enfant rompre chaque suture,
Vuider la boëte osseuse, et par de longs efforts
Mutiler du fœtus les membres et le corps.
Toujours, à la lueur du flambeau du génie,
Observer des détroits les rapports, l'harmonie,
C'est l'art de triompher des vices du bassin,
Et d'extraire vivant un enfant hors du sein.
L'accouchement à terme est donc toujours possible ?
La raison me l'a dit ; mais rendez-moi sensible,
Lucine, un phénomène inconnu parmi nous,
Auguste déïté, je tombe à vos genoux.
Cependant la nature, odieuse marâtre,
Envers ce sexe doux, que mon ame idolâtre,
Digne présent des cieux, chef-d'œuvre de ses mains,
Formé pour adoucir les malheurs des humains,
La nature qui crée et conserve le monde,
Voudroit-elle punir une femme féconde,
D'avoir rempli son vœu de toute éternité,
En payant le tribut de la maternité ?
Je ne puis le penser. Ce doute est une injure.
Préjugés, taisez-vous. Mais, je vous en conjure,
Ce que croit ma raison, prouvez-le à mon esprit,
Et qu'il soit convaincu. La Déesse reprit.
Le jour où la nature, en créant la lumière,
Organisa le monde, anima la matière,
J'étois à son conseil ; j'eus part à son dessein.
Lucine, me dit-elle, observe ce bassin.
Sa structure est parfaite, et du premier modèle
Ce beau bassin de femme est l'image fidèle ;

Son détroit supérieur est un vrai cercle osseux,
Flexible dans l'enfance, et bien plus tard chez ceux
Dont les os sont atteints d'un vice rachitique,
De mal vénérien ou d'humeur scorbutique;
Mais de ce cercle osseux la flexibilité,
N'en change que la forme, et sa mobilité
Ote à peine un seul point au plan géométrique,
Compris dans ce détroit ovoïde ou sphérique.
Donc l'espace est le même et le corps contenu
Par le corps contenant, n'est jamais retenu.
En effet, de l'enfant la tête assez flexible,
Peut franchir un bassin le plus étroit possible.
Voici l'art en deux mots. Au diamètre étroit
Du bassin vicié dans son plus grand détroit,
Ramenez de l'enfant le petit diamètre,
Et dans l'art d'accoucher vous serez passé maître.
Tel est le mécanisme ignoré de nos jours,
A la faveur duquel tu parviendras toujours,
Et toujours sans danger à délivrer la femme,
A l'aide du *forceps*, sans l'appareil infâme,
Des couteaux de Rousset, sur le sein aiguisés,
Par de froids scélérats en maîtres déguisés.
J'aurois encor du nez à peindre la structure,
Et son usage propre au vœu de la nature;
A te faire observer qu'avant l'enfantement
Un travail insensible a lieu si lentement,
Qu'il n'est pas ressenti par la femme elle-même,
Qui moins grosse et moins svelte atteste mon système.
J'aurois à t'enseigner les moyens médicaux,
Plus forts que les crochets de tous les arsenaux;
J'aurois à t'éclairer, d'un seul trait de lumière,
Sur la grossesse heureuse et sa cause première.
Mais déjà le sommeil appesantit tes yeux.
Tout dort; Diane seule erre au sommet des cieux,
Tandis que sur son char, au milieu des ténèbres,
La nuit a tout voilé de ses crêpes funèbres.

Va, mon fils, va goûter les douceurs du repos ;
Bientôt sur toi Morphée agitant ses pavots,
Pour charmer ton sommeil appellera les songes,
Qui, par d'heureux récits et de rians mensonges,
Sauront te délasser des fatigues du jour.

Adieu, mon fils. Soudain au fond de leur séjour,
En éclairant mes pas, les Nymphes me conduisent ;
Leur sourire enchanteur, leurs graces me séduisent :
Mon cœur rendoit hommage à leurs attraits puissans,
Quand le sommeil jaloux appesantit mes sens.

FIN DU CHANT PREMIER.

LA LUCINIADE.

CHANT SECOND.

O nuit délicieuse à la fois et rapide!
Que le dieu du réveil me parut insipide,
Lorsqu'il vint tout-à-coup, par un zèle indiscret,
Aux songes les plus doux m'arracher à regret.
Je rêvois que, porté sur le char de Lucine,
Près d'elle et d'Apollon, dieu de la médecine,
Après avoir franchi les monts Aériens,
Nous descendions tous trois aux champs Elysiens,
Pour y voir tour-à-tour les ombres fortunées
Des femmes en *travail* par l'art assassinées.
Je les interrogeois, et chaque ombre à son tour
Me peignoit ses malheurs, sans feinte et sans détour.
Bientôt après, du sein des îles fortunées,
Nous volons aux enfers. Les ombres condamnées
Pour avoir du beau sexe osé percer le flanc,
Pour avoir sans pitié versé des flots de sang,
Henri huit et Rousset, et leurs nombreux complices,
S'offrent à mes regards au milieu des supplices.
En déplorant leur sort je rendois grace aux dieux,
D'avoir ainsi puni leurs forfaits odieux,
Quand soudain le sommeil a fui de ma paupière.
Et cependant l'Aurore au dieu de la lumière,
Ouvroit sur l'horizon les deux portes du jour.
Lucine sur son char arrive en ce séjour
Embelli par l'éclat de sa gloire immortelle;
Eveille-toi, mon fils, et partons, me dit-elle,

Je viens réaliser les songes dont la nuit
A charmé ton sommeil au fond de ce réduit.
J'obéis, et soudain, plus prompt que la pensée,
Le char vole, et j'arrive aux champs de l'Elysée.
Lieux charmans, mais couverts de nuages épais,
Où règnent à la fois l'innocence et la paix.
Quand pourrai-je habiter ces îles fortunées,
Aux mortels bienfaisans par le sort destinées,
Où l'homme vertueux, sans crainte et sans remords,
Regretté des vivans, repose avec les morts !
Le bruit de notre approche en ces demeures sombres,
A l'envi sur nos pas fait voltiger les ombres.
Lucine alors me dit : Vois Jeanne de Seïmour.
Victime de l'hymen, victime de l'amour,
Cette auguste princesse, au printems de sa vie,
Par un noir attentat, aux Anglais fut ravie,
Vois son flanc entr'ouvert, ses yeux baignés de pleurs,
Et frémis au récit de ses affreux malheurs.
Ce tyran fanatique, effroi de l'Angleterre,
Qui de sang et de meurtre abreuva cette terre,
Qui six fois de l'hymen ralluma le flambeau,
Henri fut de Seïmour l'époux et le bourreau.
Avant cet attentat à jamais mémorable,
Par-tout la femme enceinte, auguste et vénérable,
En tout tems recevoit l'hommage des mortels,
Et souvent partageoit l'encens des immortels,
Quand d'un état si saint bravant le privilége,
Un époux à la fois barbare et sacrilége,
Feignant de préférer, par un choix criminel,
L'être encor renfermé dans le sein maternel,
A cet être si cher aux yeux de la nature,
Henri huit, ô forfait ! ô comble d'imposture !
Le cœur ivre de joie et l'œil baigné de pleurs,
D'un *travail* naturel épiant les douleurs,
Henri huit, le dirai-je ? à ma sœur, sa complice,
De son auguste épouse ordonne le supplice,

Et lâchement docile à cet ordre inhumain,
Dans le flanc de Seïmour, ma sœur plongea sa main.
Le ciel est juste, un jour cette œuvre criminelle
Couvrira ses enfans d'une honte éternelle,
Et si les dieux vengeurs secondent mes desseins,
Je remettrai mon sceptre aux mains des médecins;
Jusqu'au jour où cessant ses manœuvres infâmes,
L'art de la chirurgie, aux yeux des sages-femmes,
De ses propres forfaits lui-même épouvanté,
A ta voix brisera son sceptre ensanglanté.
J'adopte tes enfans, dieu de la médecine,
La chirurgie en vain invoquera Lucine;
Mon bras repoussera des neveux inhumains,
Qui dans des flots de sang osent baigner leurs mains;
Qui, follement épris d'une horrible chimère,
Osent mettre en balance un fœtus et sa mère,
Ou par un choix féroce et qui tient du forfait,
Immolent sans pitié l'être le plus parfait.
Epoux dénaturés, immoraux, infidèles,
Dont le cœur est en proie à des flammes nouvelles,
Voulez-vous de l'hymen abjurer le serment,
Former de nouveaux nœuds, tout faire impunément?
Imitez Henri huit. De votre épouse enceinte,
A nos Césariens livrez le flanc sans crainte,
Les lois n'ont pas prévu cet horrible attentat;
Votre aveu seul suffit pour cet assassinat.
Mais en vous accordant le doux titre de père
Et votre liberté, la chirurgie espère
Que vous proclamerez sauveur du genre-humain,
Celui qui de César sut frayer le chemin.
A ces mots, vers Lucine, une ombre ensanglantée
Vole, se précipite et tombe épouvantée.
Je veux la rassurer; mais d'un œil de courroux,
Bourreaux du genre-humain, nous dit-elle, est-ce vous?
Des rives de la Seine, en ces demeures sombres,
Destructeurs des vivans, poursuivez-vous les ombres?

Est-ce vous qui venez de déchirer mon flanc,
Baudelocque et Dubois ? tigres (1), buvez mon sang.
Rassurez-vous, je suis l'ami de la nature,
Et mon guide est Lucine. Ah ! sans me faire injure,
Pouvez-vous me confondre avec mes ennemis,
Moi qui de leurs forfaits et m'indigne et frémis ?
Pardonnez mon erreur, jeune étranger, dit-elle,
Et vous sur-tout aussi, généreuse immortelle.
Victime des fureurs de deux Césariens,
J'ai cru qu'ils me suivoient aux champs Elysiens.
Avant que dans ces lieux j'en perde la mémoire,
Daignez prêter l'oreille à cette horrible histoire.
Un fils vivant, à terme expulsé de mon sein,
Attestoit que le vice inhérent au bassin,
A mes autres enfans n'auroit pu mettre obstacle ;
Cependant, sur la foi du plus sinistre oracle,
Baudelocque et Dubois, arbitres de mon sort,
Par esprit de système ont résolu ma mort.
Déjà depuis neuf jours en *travail* avant terme,
Et toujours d'un courage inaltérable et ferme,
Je souffrois sans effet les plus horribles maux,
Quand Dubois, l'œil en pleurs vint m'adresser ces mots :
Votre asyle au *travail* me paroit peu propice,
Vous serez mieux chez nous ; venez dans notre hospice,
L'art vous prodiguera les plus puissans secours,
Moi-même, du *travail* j'y suivrai mieux le cours.
Le traître avoit déjà surpris ma confiance,
Je souffrois, je dis plus, j'étois sans défiance ;
Et Dubois, profitant du trouble de mes sens,
Me vouoit au trépas. Il le veut, j'y consens.
C'en est fait, il triomphe, et de ses doigts profanes,
Le perfide a déjà déchiré les membranes

(1) *Les preuves matérielles des actes de férocité commis par ces deux chefs de la action césarienne, seront consignées à la suite de ce Poëme.*

Qui servent à l'enfant de rempart et d'appui,
Et dont l'intégrité déposoit contre lui.
Mais l'arrêté est porté, le ciel veut que je meure ;
Pour la dernière fois, je sors de ma demeure,
Et j'arrive à l'hospice où tout est préparé ;
De tout ce que j'aimois Dubois m'a séparé !
Mon époux, mes amis sont loin de ma présence,
Seule avec mes bourreaux et cette foule immense
D'élèves curieux, avides de grands mots,
Qu'on trompe en leur doublant la somme de nos maux,
Et qui des préjugés esclaves fanatiques,
Courbent leur tête au joug des maîtres despotiques,
Qui, non contens de vendre au poids de l'or l'erreur,
Voudroient encor sur eux régner par la terreur,
Enchaîner le vulgaire, et sous leur tyrannie,
Asservir la raison, étouffer le génie.
Crédule, j'attendois de l'art un prompt secours,
Quand Dubois, le dirai-je, après un long discours,
Aux yeux des spectateurs lui-même il me découvre,
Et me perce le sein qu'en sa rage il entr'ouvre,
Quand j'avois en horreur cette opération,
Dont le traître jamais n'avoit fait mention.
Enfin, sans mon aveu, sans pouvoir légitime,
Deux accoucheurs ligués, me prennent pour victime,
Pour mieux tromper leur siècle et la postérité,
En fascinant les yeux sur une vérité
Que le premier en France a proclamé Sacombe,
Vérité qui bientôt germera sur ma tombe.
O crime ! ô perfidie ! ô comble de noirceur !
Qu'ai-je entendu? c'est moi, malheureuse Vasseur,
Moi, qui de votre mort suis la cause innocente ?
Je saurai la venger ! ma muse, plus puissante
Que leur noire imposture et leurs projets pervers,
Dévoilera leur crime aux yeux de l'univers.
De partialité ton ame est incapable,
Rends justice à Dubois ; il est bien moins coupable,

Aux yeux de l'univers, du meurtre de Vasseur,
Que Baudelocque aîné ; ce jeune professeur,
De complaire à son maître eût l'indigne foiblesse ;
Un faux instinct de gloire égara sa jeunesse,
Du sceptre de mon art il pensoit hériter,
Et par ce beau chef-d'œuvre il crut le mériter.
Mais du *Diespiter* français, de Baudelocque,
Le coupable projet, ne peut être équivoque ;
Il pensoit follement régner par la terreur,
Et d'âge en âge encor propager une erreur,
Qui vingt ans de chevaux meubla son écurie,
Qui nourrit Lauverjat, Millot et Deleurie.
Mais, ô rage! ô douleur ! ô regrets superflus !
Ces beaux jours sont passés et ne reviendront plus.
Mon fils, reprit Lucine, observe Cornélie.
Qui, dit-on, eût la force ou plutôt la folie
De faire ouvrir son sein, trop heureuse en mourant
D'avoir donné le jour à l'heureux conquérant
Qu'un oracle incertain plaçoit avant cinq lustres,
Au nombre des héros même les plus illustres ;
Un poëte l'a dit : ces farouches vertus,
Ne peuvent habiter qu'en des cœurs corrompus.
Rome eut beau l'admirer, cette illustre Romaine
Eut l'ame, à mon avis, moins grande qu'inhumaine,
Puisque l'ambition, sentiment criminel,
Triompha dans son cœur, de l'amour maternel.
Deesse, ainsi que vous, je blâme Cornélie.
Mais cette autre Romaine immortelle, Aurélie,
Qui, pour donner le jour au premier des Césars,
Eut le flanc entr'ouvert, semble fuir nos regards ?
La voici, dit Lucine ; aucune cicatrice
N'atteste aux yeux, que l'art ait ouvert sa matrice :
Je te l'avois bien dit ; de nos Césariens,
Ce roman de César est fondé sur des riens :
Pour consacrer un meurtre et dompter la nature,
L'art seul a fabriqué cette absurde imposture.

Mais ce n'est pas la seule, en ce réduit prochain,
Allons interroger l'ombre d'Alespachen,
En qui s'est opéré le premier des miracles,
Si j'en crois de Bauhin l'*appendix* aux oracles.
Je la vois s'approcher, nous allons tout savoir :
Parlez, Alespachen, il est de mon devoir
De constater un fait consacré par l'histoire,
Mais auquel la raison m'a défendu de croire :
Répondez; votre époux, châtreur de vils pourceaux,
Fut-il autorisé par le Bailli d'Ourceaux,
A vous percer le flanc, et par cette ouverture
Retira-t-il l'enfant? — Non, c'est une imposture ;
Jamais par mon époux mon flanc ne fut ouvert,
Ah ! Dieux ! plutôt mourir que de l'avoir souffert.
Tu l'entends, sous Bauhin, comme au siècle où nous sommes,
Tous les Césariens se sont joués des hommes ;
Démasque-les, mon fils, détrompe l'univers,
Et que la vérité triomphe dans tes vers.

Mais voici Desmoulins qu'en mil sept cent quarante,
La cour gratifia d'une annuelle rente,
Pour prix de son courage à permettre à Soumain
De plonger dans son flanc sa césarine main.
Tout ce que peut l'intrigue et l'esprit fanatique,
Fut déployé par l'art dans cette œuvre comique,
Dont voici les ressorts. De la raison, du tems,
Naquit la vérité, fléau des charlatans.

A la cour de Louis régnoit Lapeyronie,
Enfant de la fortune, artiste sans génie ;
Possédant moins son art, que l'art du courtisan,
Du vrai comme du faux aveugle partisan,
Trop vain pour refuser, malgré son rang insigne,
D'être chef d'un parti dont il étoit bien digne,
César Lapeyronie, illustre sectateur,
Des suppôts de Rousset devint le protecteur.

Jamais occasion, plus belle en apparence,
N'avoit de ces jongleurs ranimé l'espérance ;

Le crédit d'un tel chef de titres revêtu,
Vint relever soudain leur courage abattu
Par la proscription de Rousset, de sa fille,
Et des Césariens amis de sa famille.
Ils avoient sur le cœur ce fatal jugement,
Arrêt irrévocable, odieux, infamant,
Rendu contre la gent meurtrière, assassine,
Et par la chirurgie et par la médecine ;
Mais ils se sont flattés de fasciner les yeux,
D'étancher tout le sang versé par leurs ayeux.
Cependant le conseil en sa sagesse arrête
Qu'il faut qu'à cet effet chaque membre s'apprête.
César Lapeyronie, en un jour solemnel,
Fera faire un discours éloquent, paternel,
Digne d'un chef de secte et de la chirurgie ;
Simon, du grand Rousset fera l'apologie :
Verdier, Lafite, Iard, Chavin, Gervais, Soumain,
Bourgeois, sont réservés pour le grand coup de main.
Tu vois de Desmoulins la longue cicatrice ;
Mais le rusé Soumain respecta la matrice.
Cette opération est l'énigme du sot ;
Gastrotomie en est le véritable mot.
Quel fut le dénouement de cet acte comique ?
Le public seul fut dupe, et l'œil académique
Plus fin, plus pénétrant, vit dans ces onze acteurs
D'honnêtes gens trompés par quelques imposteurs.
Des Rousset, des Bauhin, l'illustre académie,
En dépit des jongleurs, fut toujours l'ennemie,
Et comme à Saint-Médard, on lisoit : *De par Dieu, Il ne se fera plus de miracle en ce lieu.*
Cependant nous marchons. Des champs de l'Elysée,
Par un fleuve d'azur la plaine est divisée ;
Une barque légère, au pied d'un grand rocher,
Attend le voyageur. Nous entrons ; le nocher
Nous transporte soudain de l'une à l'autre rive,
L'éclair n'est pas plus prompt, en un clin-d'œil j'arrive,

La beauté de ces lieux captivoit mes regards,
Quand vers nous à pas lents s'avancent deux vieillards ;
Leur aspect me saisit de respect et de crainte,
Tant leur front de nos dieux porte l'auguste empreinte.
A tomber à leurs pieds je m'étois préparé,
Quand Lucine me dit, c'est Ambroise Paré,
Qu'accompagne en tous lieux son disciple fidèle,
Guillemeau, qui dans l'art surpassa son modèle ;
Plus loin Brunet, Viard, Charbonnet et Marchant
Le suivent pas à pas, par un secret penchant.
Lucine les appelle et d'eux se fait connoître ;
Pour moi, dans le transport que leur vue a fait naître,
Je m'écrie : ô mon maître ! ô sublime Paré !
Par toi l'art d'opérer ennobli, restauré,
Te doit tous ses progrès dans le siècle où nous sommes,
Et te place à jamais au rang des plus grands hommes !
Mais ce qui de ma part t'a valu des autels,
Ce qui dans mon esprit t'égale aux immortels
Et te place à côté de mon institutrice,
C'est d'avoir démontré que jamais la matrice
Ne peut être incisée, ouverte impunément,
D'après l'expérience et le raisonnement ;
D'avoir d'un monstre affreux purgé la chirurgie.
Emule de sa gloire et de son énergie,
Marchant, depuis dix ans je marche sur tes pas,
Au milieu des poignards, sous la faulx du trépas.
J'Applaudis à ton zèle, et crains que ton courage
N'excite contre toi leur implacable rage,
Dit Marchant ; en tout tems tu seras leur vainqueur,
Mais la foudre en tout tems peut partir de leur cœur.
Des enfans de Rousset que le talent irrite,
Le poison de Locuste est l'arme favorite.
J'ai péri leur victime au printems de mes jours ;
Il m'en souvient, il doit m'en souvenir toujours.
Le front ceint de lauriers, je venois de combattre
L'hydre affreuse, ou plutôt je venois de l'abattre ;

Déjà Gaspard Bauhin, Rousset, étoient vaincus;
Déjà par mes raisons entraînés, convaincus,
Toute la faculté, Paris, notre collége,
Avoient proscrit de l'art l'attentat sacrilége,
Quand je mourus atteint du plus subtil poison.
Prophète de malheur, il avoit donc raison,
Gilbert, quand il me dit, en pleine académie,
Crains les Césariens plus qu'une épidémie.
Ah! mon fils, de Marchant sache envier le sort;
Qui sert l'humanité doit-il craindre la mort?
Meurs pour la vérité, s'il le faut, que t'importe?
De l'immortalité la mort ouvre la porte,
Aux nobles bienfaiteurs, aux amis des humains.
A ces mots, au milieu d'un bosquet de jasmins,
Dont le parfum se mêle au parfum de la rose,
Au bord d'un clair ruisseau qui serpente et l'arrose,
Lucine me présente aux grands hommes de l'art
Anti-Césariens; l'un d'eux est un vieillard,
Ami de la nature, et dont l'expérience
Après un demi-siècle égala la science,
Peu, qui fit à Paris cinq mille accouchemens,
Peu, l'ennemi juré de tous les instrumens,
Peu, qui disoit sans cesse à qui vouloit l'entendre,
Qu'un accoucheur doué d'un cœur sensible et tendre,
Ne peut dans le *travail*, sans être criminel,
Enfoncer le couteau dans le sein maternel.
Lamotte est près de lui. Cet accoucheur illustre,
Qui dut à sa sagesse et sa gloire et son lustre,
Ne pratiqua jamais une opération
Qui ne méritoit point son approbation.
N'ouvrons jamais le flanc à des femmes enceintes,
Comme dit l'avoir fait maître Ruleau de Saintes;
Mais il ne dit pas tout. Cette restriction
A transformé ce fait en une fiction;
Ainsi de Savineau l'étonnante aventure
N'est de son abdomen qu'une simple ouverture.

L'ombre de Dionis vole au-devant de nous,
Et de ma conductrice embrassant les genoux,
Qu'il m'est doux de pouvoir, sans rougir, lui dit-elle,
Vous revoir en ces lieux, vénérable immortelle,
Vous savez si jamais au séjour des humains,
Je souillai vos autels de mes profanes mains?
De nos Césariens dédaignant les outrages,
J'ai dit, vous le savez, dans un de mes ouvrages,
Qu'Henri huit qui permit ce premier attentat
Sur Seïmour, devoit être un profond scélérat;
Et que le digne agent de cet époux atroce
N'étoit ni plus humain, ni d'un cœur moins féroce.
Ould, accoucheur anglais, s'écrie au même instant:
Dans mon traité depuis, j'en ai dit tout autant.
J'y soutiens que cet acte affreux, abominable,
Par les lois impuni, n'est pas moins condamnable.
Smellie, Heister, Puzos, Rolfink, Jonhson, Amand,
Paul Portal, ont rendu le même jugement.
Mais pourquoi Mauriceau, d'un tel meurtre incapable,
N'est-il point en ces lieux? Mauriceau si coupable
Aux yeux de Deventer et des Césariens,
Méritoit d'habiter les champs Elysiens.
Mon fils, me dit Lucine, une effroyable histoire,
De cet homme célèbre a flétri la mémoire;
Dans peu tu le verras, les bras chargés de fers,
Expier son forfait au séjour des enfers.
Tu ne sais point encore à quel point est barbare
Tout prêtre qu'un faux zèle ou l'amour-propre égare.
Cependant en ces lieux contemple en ce moment
Deux accoucheurs fameux, Jean Puzos et Clément
Décorés par vos rois de titres de noblesse,
L'aspect d'un roturier les fatigue et les blesse.
Dans leur tente enfermés, sous de vastes rideaux,
Sans cesse à leurs amis tous deux tournent le dos.
Quel service important, à ces doctes messires,
A donc pu mériter la faveur de vos sires?

Quelques accouchemens, fruits d'amours clandestins,
De royales Vénus, qu'on nomme ailleurs catins.
Le soleil des Français, qui du soleil du monde
N'eut point la pureté, mais la chaleur féconde,
Au mépris de l'hymen, et des nœuds les plus saints,
Le grand Louis faisoit des bâtards par essaims.
Le premier rejeton de sa flamme adultère
Sortoit après neuf mois du sein de la Vallière :
Seule avec la nature et son illustre amant,
La Vallière au secours fait appeler Clément.
Le fils de Mazarin, le plus grand des monarques,
Du *travail* à ses doigts portoit, dit-on, les marques;
Quand l'heureux accoucheur vint remplacer son roi,
Qui par un sentiment d'amour-propre ou d'effroi,
Des bras de son Alcmène au premier bruit s'élance,
Et sous le lit se glisse, observant en silence.
Clément a de bons yeux et feint de ne rien voir,
Comptant sur la nature et son divin pouvoir.
En effet, soif ou non, Clément demande à boire;
Le monarque oubliant et son rôle et sa gloire,
Ivre d'amour, de joie et de la volupté
Qui naît du droit sacré de la paternité,
Aux cris du nouveau-né, les mains ensanglantées,
Les paupières de pleurs tendrement humectées,
Le monarque en un mot satisfait, triomphant,
D'avoir fait trois heureux en faisant un enfant;
Sort de son embuscade, et sans plus de mystère,
Verse à boire à Clément; Clément se désaltère,
Et goûte le plaisir d'avoir pour son laquais
Le rival du soleil et le roi des Français.
Favorisé des dieux, Clément eut l'avantage
D'accoucher et la reine et les nymphes du Tage.
La fortune et l'amour attachés à son char,
Mirent le sceptre aux mains de ce prince de l'art;
Et chez les accoucheurs, le trône héréditaire,
A fait depuis ce jour le malheur de la terre.

Elève de Clément, Puzos, son successeur,
Plus digne de régner, régna par la douceur ;
Mais singe de son maître, il n'eut que la foiblesse
De mendier en cour des lettres de noblesse.
Ah ! de grace approchons, lisons ces parchemins,
Que nos deux ci-devant étalent dans leurs mains :
Nous Louis, etc., absolvons du péché de roture,
Jacques-François Clément, agent de la nature,
Voulons que ses enfans, ses neveux ennoblis,
A perpétuité portent trois fleurs de lys,
Qui sur un champ d'azur attestent leur noblesse.
Ce honteux monument d'intrigue et de foiblesse,
Attestera du moins, à la postérité,
Des mœurs du grand Louis, la sainte austérité.
Mais que vois-je? C'est lui, c'est Péan! Ombre auguste
Avare de ses dons, si la nature injuste
Vous refusa cet art de subjuguer les cœurs,
D'entraîner les esprits par des charmes vainqueurs,
Elle vous fit du moins son fidèle interprète ;
Votre main toujours sûre, au besoin toujours prête,
A prouvé mille fois que tout accouchement
Peut être terminé par ce simple instrument.
J'ai dit vrai, mais trop tard, j'ai connu ma sottise ;
Dire une vérité, c'est dire une bêtise ;
L'homme vrai, dans notre art, se fait mille ennemis,
Son honneur, son repos, ses jours sont compromis.
Tant que la vérité, des dieux fille ingénue,
Aux regards des mortels paroîtra toute nue :
Elle sera honnie, et ses divins appas,
Des charmes de l'erreur ne triompheront pas.
Ce n'est point en ces lieux qu'on trahit sa pensée ;
Ecoute, si les dieux des champs de l'Elysée
Me ramenoient encore au séjour des humains,
De *forceps*, de *crochets*, j'armerois mes deux mains,
Les femmes en *travail*, au sein seroient occises,
Plus hardi que Sigault, je romprois les symphises

Qui joignent au *sacrum* les deux os *ilion*,
Ma fortune soudain, croîtroit d'un million ;
D'Amsterdam à Madrid, et de Paris à Rome,
Les échos rediroient ; Péan est un grand homme.
Et roi des accoucheurs, Péan du haut d'un char,
Imposeroit des lois aux maîtres de son art.
Au discours de Péan je brûlois de répondre,
Et sans peine, d'un mot, j'aurois pu le confondre,
En lui prouvant du moins, qu'heureux et sans remords,
Il avoit emporté nos regrets chez les morts.
Mais déjà loin de nous son ombre fugitive,
Du fleuve Elysien a regagné la rive.
Je la poursuis en vain, lorsqu'au fond d'un bosquet,
D'un groupe féminin j'entends le vif caquet.
Je m'arrête, et je vois dix femmes étendues,
Qui parloient à-la-fois, et sans être entendues.
Lucine, en souriant, me dit alors tout bas :
Sais-tu quel est l'objet de leurs bruyans débats? —
Je n'entends pas un mot de leurs vives querelles. —
Dix femmes d'accoucheurs se disputent entre elles
Lequel de leurs époux a le plus mérité
Sa fortune, son rang et sa célébrité.
Le combat sera chaud, l'amour-propre s'en mêle,
On donne le signal, on se croise, on se mêle
Ecoutons : — Pensez-vous, femmes de Désormaux,
Nous en conter? Voici ma réponse en deux mots :
Toutes trois, tour-à-tour, vous ornâtes sa couche,
Toutes trois, tour-à-tour, vous mourûtes en couche;
Devenir trois fois veuf, est-ce avoir du bonheur?
Ces trois mauvais succès peuvent-ils faire honneur
A tout maître accoucheur qui pratique et professe?
Plus heureuse que vous, je suis, je le confesse,
Femme de Pelletan, chef du grand Hôtel-Dieu,
Professeur à *Saint-Côme*, et célèbre en tout lieu.
Si dans l'art d'accoucher sa science est douteuse,
C'est qu'il a dédaigné cette partie honteuse.

Pour moi, dit sa rivale, il m'est doux de penser
Que nulle en gloire ici ne doit me surpasser ;
Mon époux est le dieu sauveur des Invalides,
La nature et la gloire ont été ses seuls guides ;
Académicien, anatomiste, auteur,
Nul de l'art, comme lui, n'atteignit la hauteur ;
Il n'eut pas, j'en conviens, l'éloquence en partage ;
Mais la langue en cet art est d'un frêle avantage ;
Dans un chirurgien, la main est le grand point :
Sabatier opéroit ; mais il n'éventroit point.
Epouses de Dubois, notre cause est commune,
Point de mauvais propos, nous sommes deux contre une,
Et nous vous prouverions, madame Sabatier,
Que notre digne époux, possédoit son métier :
Humain, compatissant, adroit, prudent et sage,
De l'art, sous Baudelocque, il fit l'apprentissage;
Le maître et le disciple ont beaucoup de douceur,
Beaucoup d'humanité ; demandez à Vasseur,
Ou plutôt à madame? — Oui, du grand Baudelocque,
L'humanité sur-tout ne peut être équivoque ;
Le ciel est dans ses yeux ! — l'enfer est dans son cœur!
Ajoutent à l'envie deux voix, d'un ton d'aigreur.
Vive Alphonse Leroi, nous sommes ses épouses,
Et de tous vos maris, nous sommes peu jalouses.
La symphise. . . A ce mot, mille cris percent l'air,
Huit femmes sur ces deux, fondent comme l'éclair ;
Une grêle de coups atteint, meurtrit, enfonce
La poitrine et les flancs des deux femmes d'Alphonse.
Témoin de ce spectacle, et touché de pitié,
Je voulois du docteur venger chaque moitié,
Quand Lucine me dit : mon fils, laisse-les faire,
Les querelles des morts ne sont pas ton affaire ;
C'est leur doux passe-tems ; singes de leurs maris,
Elles font en ces lieux ce qu'ils font à Paris.
Mais veille sur les jours de l'aimable Sacombe,
Sous ses pas, que ton art, ferme avec soin la tombe;

Conserve à tes enfans ce dépôt précieux,
Qu'à l'amour conjugal ont confié les cieux,
Ces dix femmes ici, se ligueroient contre elle,
On lui susciteroit mainte et mainte querelle ;
Et leur méchanceté vengeroit leurs maris
Des coups portés à l'art par tes doctes écrits.

Si ses jours vous sont chers, rassurez-vous, Lucine ;
Vitet (1) veille sur elle. Oracle en médecine,
Ami de la nature et de la vérité,
Au plus profond savoir, joignant l'aménité,
Vitet a de votre art la longue expérience.
Mon épouse en lui seul a mis sa confiance,
A ses soins généreux j'abandonnai ses jours,
Et mon cœur envers lui s'acquittera toujours.

J'Attends plus de son zèle, ajoute alors Lucine ;

---

(1) *Le nom du citoyen Vitet, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, ancien professeur de l'art des accouchemens à Lyon, membre du conseil des cinq-cents, et auteur de plusieurs ouvrages très-estimés, honore depuis cinq cents ans la médecine dans la ville de Lyon : maire de cette commune, membre de la convention, mis hors de la loi sous le règne de l'anarchie, enfin membre du conseil des cinq-cents, le citoyen Vitet, durant tout le cours de sa carrière politique, a obtenu l'estime générale des amis et des ennemis de la révolution française. L'art et l'humanité attendent avec impatience le plan d'organisation des écoles médicales que ce médecin législateur, un des premiers praticiens de l'Europe, doit soumettre au conseil pour améliorer les études et déjouer cette conspiration que l'intrigue et la cabale fourcroytiennes forment au sein de l'école de santé de Paris contre la liberté et l'égalité des enfans d'Hippocrate.*

Sa main ingénieuse en ce moment dessine
Le plan d'instruction du régime nouveau
Qui doit vous ranger tous sous le même niveau.
De quel droit en effet, régnant seuls sur la scène,
Les docteurs de Paris, aux rives de la Seine,
Donneroient-ils des lois aux enfans d'Apollon ?
La sainte égalité règne au sacré vallon.
Appui d'une famille indépendante et libre,
Vitet veut de ses droits maintenir l'équilibre :
L'intrigue et la cabale entraveront ses pas,
Mais leur cause, au sénat, ne triomphera pas.

Satisfait d'avoir vu les champs de l'Elysée,
J'en sortois à regret, par la route opposée.
Lorsqu'une ombre nouvelle, admise aux sombres bords,
Du séjour des vivans descendoit chez les morts.
Ses flancs sont entourés d'une vaste ceinture,
Qui d'une large plaie a bouché l'ouverture ;
Je l'écarte, et le sang en jaillit à grands flots.
Mais que vois-je ? C'étoit l'épouse de Dénos.
Dieux vengeurs ! m'écriai-je, *encore une victime !*
Jusques à quand, des lois, l'organe légitime,
Sourd à l'humanité, froid à tous mes discours,
Laissera-t-il au crime un vaste et libre cours ?

Mon fils, pour déjouer un horrible système,
Garde-toi d'invoquer l'autorité suprême.
L'erreur a ses martyrs. La persécution
Est de tout imposteur l'unique ambition.
En cédant à regret au pouvoir légitime,
Il se dit d'un tyran l'innocente victime ;
Sa foiblesse intéresse, et l'on aime une erreur
Qui, sans ce stratagême, eût bientôt fait horreur.
Quand les Césariens, effrayés de leurs crimes,
Se verront démasqués par tes efforts sublimes,
Laisse-les se débattre, et que l'instruction
Contre eux, en dépit d'eux, arme l'opinion ;

L'opinion publique, alors brisant leur chaîne,
Marquera ton triomphe et leur chûte prochaine;
La voix de la nature étouffera leurs cris,
Et leurs noirs attentats, par-tout seront proscrits.

FIN DU CHANT SECOND.

LA LUCINIADE.

CHANT TROISIEME.

J'ai franchi le Cocyte ; et nous gagnons la route,
Qui doit guider nos pas sous l'infernale voûte
De l'empire odieux dont Pluton est le roi.
Tous mes sens sont saisis et d'horreur et d'effroi,
Aux hurlemens affreux dont retentit l'averne,
Et qui se prolongeant de caverne en caverne,
Annoncent que ce gouffre, inaccessible au jour,
Des plus grands scélérats est le digne séjour.
A l'odeur d'un mortel en ces lieux inconnue,
Cerbère entre en fureur, en défend l'avenue.
Mille fois, dans Paris, j'ai vu, sans m'effrayer,
Sur mes pas, nuit et jour, une meute aboyer.
Mais Cerbère à lui seul est bien plus effroyable
Que de mes aboyeurs la secte impitoyable.
Ceux-ci n'ont point de tête, et Cerbère en a trois ;
Ceux-ci sont dangereux, mais lâches, mal-adroits,
Un seul geste, un regard les réduit au silence.
Cerbère, audacieux, sur moi soudain s'élance :
Trois gueules et six yeux ouverts tous à-la-fois,
Rendent plus effrayant son triple son de voix.
Jadis un demi-dieu qu'à bon droit on nous vante,
Avant de l'enchaîner fut saisi d'épouvante :
Comme lui, je sentis mon courage abattu,
Mais Lucine paroît, et Cerbère s'est tu.
Nous avançons alors dans cet affreux dédale,
Où nous voyons d'abord Typhon, Pelops, Tantale,

Sysiphe, Salmonée, Ixion, Tityus,
Les quarante-neuf sœurs filles de Danaüs,
Et ce prédicateur des ombres infernales,
Phlégyas, qui vomit ces sentences banales,
Honorez la justice et respectez les dieux.
Sentences, dit Scarron, peu faites pour des lieux
Où les forfaits vengés de peines éternelles,
Rendent vains les remords aux ames criminelles;
Mais ces grands scélérats, fameux dans l'univers,
Nous intéressent peu. Nous cherchons, aux enfers,
Le trop fameux Rousset et ses nombreux complices,
Condamnés par Minos à d'éternels supplices.
Cependant le premier qui s'offre à mes regards
Est l'infâme Henri huit, qui dans ses yeux agars,
Double miroir de l'ame, offre l'image empreinte
Du crime qu'il commit sur son épouse enceinte.
Mais soudain la pitié dans mon cœur attendri,
Succède à la fureur dont il étoit aigri.
Je frémis des tourmens que ce monarque impie
Souffre en punition des forfaits qu'il expie.
Ainsi qu'à Prométhée un avide Vautour
Lui déchire le flanc et le cœur tour-à-tour.
Le cœur, pour le punir d'avoir conçu le crime;
Le flanc, comme il ouvrit le flanc de sa victime.
Mille imprécations, mille horribles sermens,
Arrachés par l'excès de ses affreux tourmens,
Se mêlent au récit des forfaits qu'il raconte,
En insultant aux dieux que son audace affronte.
Oui, six fois, dit-il, au gré de tous mes vœux,
De l'hymen pour l'amour j'ai brisé les saints nœuds,
Boulen, la belle Howard ont payé de leur tête,
De Seïmour, de Parré la nouvelle conquête.
A Seïmour, en *travail*, je fis ouvrir le flanc,
Et l'on me crut humain quand je versois son sang.
Contre Clève, Arragon, au défaut de la force,
Tour-à-tour, sans sujet, j'invoquai le divorce.

Mais loin de m'arrêter à ces premiers hauts faits,
Je sus me signaler par de plus grands forfaits.
Du joug du roi de Rome, adoré sur la terre,
En l'honneur de Luther j'affranchis l'Angleterre,
Et tous les défenseurs du pontife romain,
Jean Fischer et Morus, tombèrent sous ma main.
Puisse un jour s'écrouler la puissance romaine
Et ce prêtre imposteur qui dit que son domaine
A le ciel pour limite et l'enfer pour soutien,
Et qui veut que chaque homme, en stupide chrétien,
Du Vatican impur respecte les oracles,
Et d'une foi robuste adopte ses miracles!
A ces mots indigné, moi chrétien, moi qui crois,
Je me sauve en faisant un long signe de croix.
Mais que vois-je? et quel est auprès de cette roue
Ce scélérat couvert et de sang et de boue?
C'est l'infâme Rousset; c'est ce tigre inhumain
Qui du flanc maternel applanit le chemin.
Malheureux! m'écriai-je, ah! que ton imposture
A fait verser de sang et frémir la nature!
Vous ne connoissez pas, dit-il, l'atrocité
D'un cœur né pour le crime et la férocité.
Puisque le tems enfin a flétri ma mémoire,
Je vais de mes forfaits vous retracer l'histoire.
Les regrets, les remords sont ici superflus,
Au séjour de Pluton on ne pardonne plus.
Mais toi, jeune étranger, favori de Lucine,
Ne déshonore point l'art de la médecine,
En cherchant à régner par l'aveugle terreur,
En prêchant au vulgaire une fatale erreur,
En suivant de mes pas la trace criminelle.
La vérité, toujours immuable, éternelle,
En dépit de l'erreur, de ses efforts constans,
De tous les préjugés triomphe avec le tems.
Digne fils d'un châtreur, Pithiviers m'a vu naître,
Sans talens, sans pudeur, j'eus l'instinct de connoître

Qu'on gagne toujours plus à tromper les humains
Qu'à leur frayer du vrai les arides chemins.
L'exemple d'Henri huit, monarque d'Angleterre,
Qui du sang de Seïmour ensanglanta la terre,
En servant de prétexte à ma témérité,
Me fraya le chemin de la célébrité.
De mon ami Bauhin l'éloquente imposture
Assura mon triomphe et dompta la nature.
Les femmes par milliers tombèrent sous les coups
Des barbiers ignorans et stimulés par nous.
Cependant, en dépit de nos doctes manœuvres,
Nul succès des barbiers ne couronnant les œuvres,
Ces stupides oisons commencent à douter,
Le public à se plaindre et nous à redouter;
Alors mon teinturier, compagnon de ma gloire,
Bauhin, d'Alespachen imagina l'histoire.
Grace à ce conte bleu, daté de quinze cens,
On éventra toujours, en dépit du bon sens.
Réprouvé d'Apollon, en horreur à Lucine,
Sans jamais avoir pris de grade en médecine,
Prôné, chanté par-tout en prose ainsi qu'en vers,
De l'éclat de mon nom j'ai rempli l'univers.
Ainsi parloit Rousset, quand lassé de l'entendre,
Fuyons, dis-je à Lucine, et soudain, sans attendre
Les détails affligeans d'un horrible discours,
Des routes des enfers nous poursuivons le cours.
Et moi, chemin faisant, je disois à Lucine:
Comment cet imposteur, ignare en médecine,
Aux femmes en *travail*, à mon art si fatal,
A-t-il été joué par Haller, par Portal!
Haller à cet égard a fait plus d'une école,
Et Portal après lui l'a jugé sur parole.
Combien d'auteurs par eux prônés pour leurs bienfaits,
Qui gémissent ici pour prix de leurs forfaits!
Entre autres Mauriceau. Le voici qui s'avance,
De Sysiphe à son tour traînant la roche immense.

Illustre Mauriceau, parlez, qu'avez-vous fait
Pour habiter ces lieux ? — J'ai commis le forfait (1)
Le plus lâche à-la-fois, le plus abominable,
Dont jamais accoucheur se soit rendu coupable.
D'une femme en *travail*, sciemment, à dessein,
Je suis, par vanité, devenu l'assassin.
Ecoutez le récit de cette affreuse histoire.

Fier de ma renommée, ennivré de ma gloire,
Je tenois dans Paris le sceptre de mon art,
Lorsqu'aux bords de la Seine un faquin, un bavard,
Chamberleyne accourut, dans la folle espérance
De vendre au poids de l'or au monarque de France
Le secret d'accoucher toujours impunément
Les femmes en *travail*, avec un instrument.

Je dévore l'affront, et cependant je jure
De venger au plutôt cette sanglante injure.

Au risque de les voir meurtris, estropiés,
Des enfans Chamberleyne alloit saisir les pieds,
Et du mot de *forceps* voiloit une méthode
Que depuis peu, lui-même, avoit mis à la mode.
Cependant nuit et jour à mon renard anglais,
Dans Paris, en secret, je tendois des filets.
Enfin, sans se douter de mon noir stratagème,
Un beau matin au piège il vint tomber lui-même.

Déjà depuis sept jours, un de ces vils sujets
Qu'au besoin nous prenons pour faire des essais,
Une femme du peuple, à son sixième étage,
De la maternité faisoit l'apprentissage.
L'enfant, grace à mes soins, étoit mort dans son sein;
Ma main pouvoit à peine entrer dans son bassin
Tandis que Chamberleyne, autant qu'il m'en souvienne,
Avoit la main énorme et double de la mienne.
A son divin *forceps* contraint d'avoir recours,
Des jours de cette femme il termina le cours.

(1) *Voyez la XXVI observation de Mauriceau.*

Sa réputation, par ce fait compromise,
Fit revoler notre homme aux bords de la Tamise
Honteux comme un renard qu'une poule auroit pris,
Mais trop heureux encore de pouvoir à ce prix
Obtenir son pardon, acheter mon silence
Et l'oubli passager d'une telle insolence.

QUEL excès de noirceur! et quelle atrocité!
Le tigre eût-il jamais plus de férocité?

NOVICE encor dans l'art, tu ne fais que de naître;
Un jour à tes dépens tu pourras mieux connoître
Combien sont dangereux ces stupides mortels,
Ces intrus qui de sang inondent mes autels.

PEUT-ÊTRE du succès avoient-ils l'espérance,
Et le mal qu'ils ont fait naît-il de l'ignorance.

JE leur pardonnerois, s'ils n'étoient qu'ignorans;
Mais de l'humanité ces barbares tyrans,
Pour conserver le droit d'immoler des victimes
En consacrant de l'art les forfaits légitimes,
Ajoutent l'imposture à la férocité,
Dernier degré du crime et de l'atrocité.

PARTAGÉS en deux corps, les UTEROTOMISTES
Ou coupeurs d'*uterus*, et les GASTROTOMISTES
Ou coupeurs de *gaster*, les accoucheurs français
Ont déshonoré l'art par ces doubles essais.
Les coupeurs d'*uterus* assassinent les femmes,
Les coupeurs de *gaster*, à mes yeux plus infâmes,
En imposent aux sots, et, par de feints succès,
Des coupeurs d'*uterus* consacrent les excès (1).

---

(1) *Le prix d'encouragement que la faction* barbifiente *de la société dite de médecine de Paris, vient d'accorder au* gastrotomiste *Bacqua, chirurgien à Nantes, excite déjà l'émulation des barbiers* sandis *et* cadédis, *qui tous les jours adressent des observations de succès de l'opération césarienne à leur général en chef, Baude-*

Des coupeurs de *gaster*, mon fils, voici la liste :
Ruleau, Soumain, Vermond, Milot, Bacqua, Calliste.—
Mais que vois-je ? Lucine, en croirai-je mes yeux ?
Lauverjat un jongleur ? Lauverjat en ces lieux ? —
Il porte ici ses pas, et t'apprendra lui-même
Comment il a conduit son heureux stratagême.
Approchez, Lauverjat, et ne lui taisez rien.
Que me veut ce jeune homme, anti-Césarien ?
Vient-il, comme autrefois, par ses discours profanes,
Me traiter d'imposteur, insulter à mes mânes ?
Rendez plus de justice à mes vrais sentimens,
Mon cœur n'a contre vous aucuns ressentimens ;
Daignez vous rappeler la sinistre aventure
Dont le souvenir seul fait gémir la nature,
Qui vous fit surnommer *mutilateur du sein.*
Une femme en *travail*, sans nul vice au bassin,
Déjà de trois enfans mère, à terme accouchée,
Dans votre amphithéâtre, hélas ! étoit couchée ;
Impatient d'attendre un heureux dénouement,
Vous prenez le *forceps*, ce fatal instrument,
Des tireurs de fœtus grand cheval de bataille,
Et pourpoint bas, suant, à grands coups de tenaille,
Le soleil à regret éclairant ce séjour,
En vain depuis midi jusqu'au déclin du jour,
Vous fîtes vos efforts pour dompter la nature ;
Enfin, pour terminer cette horrible torture,
Vous prenez le *crochet*, et, d'un air triomphant,
Vous tuez à-la-fois et la mère et l'enfant.
Que de bruit pour un rien ! pour une bagatelle !
Cette femme, après tout, n'étoit point immortelle.
Si je suis aux enfers, soit dit sans vanité,
C'est pour avoir péché par trop d'humanité.

---

locque aîné, qui s'abaissera à les consacrer dans le journal somnifère de la société dont il est l'ame et l'esprit.

Le fait est bien constant. Jouet de la fortune,
Un malheureux orfèvre étoit dans l'infortune
Et sa femme en *travail*. A l'excès de leurs maux
Voulant remédier, je leur parle en ces mots :
Le besoin, mes amis, enfanta l'industrie ;
Mon art en ce moment, à mon ame attendrie,
Suggère une ressource à vos pressans besoins ;
Mais je veux le secret pour prix de tant de soins.
N'ayez à cet égard aucune inquiétude,
Me disent-ils ; comptez sur notre gratitude. —
Ecoutez, et sachez seconder mon dessein.
Madame, vous avez un vice au grand bassin,
Mais à l'enfant à terme il peut livrer passage ;
Vous savez à quel point je suis prudent et sage.
Dès que l'enfant aura franchi les deux détroits,
Que j'aurai très-grand soin d'annoncer trop étroits,
Nous ferons une seule et simple égratignure
Au ventre, et nous dirons que, par cette ouverture,
L'enfant vivant à terme est sorti tout entier.
Milot, Vermond, experts en ce petit métier,
Attesteront le fait à notre académie,
Qui, des cas merveilleux, est en secret l'amie.
Tout Paris accourra voir le couple indigent ;
Ainsi j'aurai la gloire et vous aurez l'argent.
D'une bonne action, voici la récompense ;
Mais de mon châtiment j'obtiendrai la dispense,
Je m'en flatte du moins. L'épouse de Pluton
Depuis près de trois mois est enceinte, dit-on.
Les accoucheurs français intriguent auprès d'elle,
Mais j'ai chez Proserpine une agente fidelle
Qui doit de l'accoucher me procurer l'honneur.
Accoucheur de la reine ! ah ! si j'ai ce bonheur,
Lauverjat des grandeurs sera bientôt au faîte,
Son nom est immortel et sa fortune est faite.
Ce haut rang lui suffit, et Vermond a fait voir
Que ce titre éminent dispense du savoir.

Chef-d'œuvre de talent, ma *Nouvelle méthode* (1)
Au séjour de Pluton sera bientôt de mode.
Mon sort fait des jaloux ; mais de mes concurrens
Je ne crains que Sigault, qui s'est mis sur les rangs.
Je brûle de le voir ; indiquez-nous la route
Qui mène jusqu'à lui sous l'infernale voûte.
Vous l'entendez d'ici : c'est cet infortuné
Qu'à couper ses *pubis* les dieux ont condamné.
Sigault dans les enfers ! ma surprise est extrême ;
Se peut-il que des dieux la justice suprême
Punisse des humains l'illustre bienfaiteur
Des mêmes châtimens que subit l'imposteur!
Sache adorer des dieux la sagesse infinie,
Qui ne laissa jamais l'imposture impunie ;
Ton Sigault s'est souillé d'un forfait odieux ;
Qui trompe les humains, ne peut tromper les dieux.
Mon fils, me dit Lucine, écoute son histoire.
O vous des symphiseurs et l'honneur et la gloire,
Sigault! qu'avec regret je vous vis en ces lieux !
D'injustice envers vous dois-je accuser les dieux?
Non, tu dois au contraire admirer leur clémence,
Qui, transformant un crime en acte de démence,
Vient de fixer un terme au supplice cruel
Qui, par l'arrêt du sort, devoit être éternel.
Enfin, jusqu'à l'excès poussant leur indulgence,
Les dieux m'ont réservé le soin de ma vengeance
Contre mon seul complice et l'auteur de mes maux.
Sigault pleure, et bientôt il poursuit en ces mots :
Camper, de la symphise en me donnant l'idée,
Glaça d'abord d'effroi mon ame intimidée ;
Mais un peu d'amour-propre abusant mon esprit,
En dépit du bon sens l'entraîna, le surprit.

---

(1) *Nouvelle méthode de pratiquer l'opération césarienne, par Lauverjat*, in-8°.

Soudain je prends la plume, et j'érige en système
Un rêve qui d'abord me révolta moi-même.
Aux grands maîtres soumis, ce beau plan projeté,
D'un avis unanime est par eux rejeté.
Et quand la chirurgie à soi-même est contraire,
A cet arrêt de l'art nul ne peut se soustraire
Qu'aux dépens de sa gloire et de l'humanité.
Pour mon malheur, hélas! un peu de vanité
Aux propos d'un flatteur me fit prêter l'oreille.
Une opération unique et sans pareille,
Me dit un jeune fat, maître Alphonse le Roi,
Dans votre académie a dû porter l'effroi,
Chez les Césariens, dont l'ame est alarmée
De l'éclat imposant de cette renommée,
Qui, prônant vos succès en cent climats divers,
Fera de votre nom retentir l'univers.
Votre ame à des tyrans en esclave asservie,
Souscrira-t-elle au vœu que leur dicta l'Envie?
Non; le public un jour couronnera ce front
Qui vient de recevoir le plus sanglant affront.
Les corporations sont despotes, cruelles;
Mais pour s'en affranchir, le génie a des aîles:
Imitez de Petit les sublimes élans;
La médecine appelle, accueille les talens:
Je suis jeune, il est vrai, mais aux ames bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.
Je combattrai pour vous, nous aurons même sort,
Vers la gloire à l'envi nous prendrons notre essor;
Et la postérité, nous confondant l'un l'autre,
Ne distinguera plus le maître de l'apôtre.
Il dit: d'un cœur aigri l'orgueil s'est emparé;
Je quitte lâchement les enfans de Paré
Pour suivre un étourdi, jeune homme à tête folle,
Depuis deux jours à peine échappé de l'école,
Plein d'esprit, de talent, à défaut de bon sens.
Il m'entraîne; à le suivre à regret je consens:

Mais c'en est fait. Déjà sous la salubre hermine,
D'un docteur de Paris j'ai la morgue et la mine;
Déjà nouveau Narcisse et de moi-même épris,
Je sens de mon bonnet l'influence et le prix.
De barbier que j'étois chez la veuve de Suë,
Par mon ambition dans ses projets déçue,
Fils de la faculté, petit-fils de Louis (1),
De l'éclat des grandeurs mes yeux sont éblouis.
Alphonse, profitant de ma débile vue,
Finit par m'aveugler tant à chaque entrevue
De l'adulation, l'encens toujours nouveau,
Me portoit à la tête, échauffoit mon cerveau.
Est-ce pour mes beaux yeux qu'Alphonse me courtise?
Non; c'est pour les beaux yeux de ma jeune Symphise.
Jaloux de mon repos, jaloux de mon bonheur,
Il m'a ravi ma fille et s'en est fait honneur.
Une femme, par moi quatre fois délivrée,
D'un cinquième enfant enceinte m'est livrée:
Je mande Alphonse; il vient, touche la femme, et sent
L'enfant hors du bassin. Le cas étoit pressant:
Ce marmot, me dit-il, va franchir le passage;
De la gloire en ce jour faisons l'apprentissage.
La nature à propos seconde mon dessein;
Coupons le cartilage, entr'ouvrons le bassin;
Libres et sans témoins, la nuit nous favorise....
Rodrigue, as-tu du cœur? pratique la symphise.
L'enfant passe vivant: courage, ne crains rien,
Tu coupes comme un dieu, me dit-il; bien! très-bien!
Apollon, Esculape, et vous, chaste Lucine,
Sauvez Souchot, vous tous dieux de la médecine;
Et qu'aux yeux de l'Europe, un bon procès-verbal,
A nos Césariens puisse donner le bal.

---

(1) *L'Université de Paris portoit le titre de* fille aînée des rois de France.

Je ne suis point l'auteur de cette jonglerie,
Sigault n'eût eu jamais assez d'effronterie
Pour tromper et son siècle et la postérité,
En donnant au mensonge un air de vérité.
Aussi les justes dieux ont fixé mon supplice
Au jour où sur ces bords descendra mon complice.
Qu'il est lent à venir ce fortuné moment!
C'est à moi qu'est remis le soin de son tourment.
Dieux! quel plaisir j'aurai, dans mon courroux extrême,
De tourner contre lui son propre stratagême!
D'écarter ses *pubis*, de lui faire sentir
Par cet écartement ce qu'on gagne à mentir!
Ainsi parloit Sigault, quand, du fond d'une tonne,
Sort un vieillard dont l'air et me glace et m'étonne,
On eût dit d'un grand spectre errant sur les tombeaux.
A son petit collet, à son froc en lambeaux,
A son crâne tondu, couvert d'un doigt de crasse,
Je reconnois sans peine un disciple d'Ignace.
Trois fois *ave*, lui dis-je, enfant de Loyola:
Votre nom, je vous prie, et que faites-vous là?
Je m'appelle Renaud, maître en théologie,
Docte en l'art d'accoucher, expert en chirurgie,
Professant à Lyon la parole de Dieu:
Mon nom vous est connu, puisqu'il l'est en tout lieu.
Je vécus, jeune encor, parmi les jansénistes;
J'appris à leur école à fuir les molinistes;
Je ne pensois pas même, à parler franchement,
Qu'un jésuite par goût aimât l'accouchement.
Je vois avec plaisir, qu'ami de la nature,
Vous avez de son champ honoré la culture;
Tandis que vos pareils, par goût et par métier,
S'écartoient sans pudeur de son vrai sentier.
Plut à Dieu qu'on n'eût point ce reproche à me faire!
Mais moi-même égaré de la route ordinaire,
Je subis en ces lieux des tourmens éternels,
Pour avoir fait ouvrir quelques flancs maternels.

Lassé de parcourir l'asyle affreux du crime,
Mon cœur éprouve un poids qui le gêne et l'opprime :
Je demande à sortir du séjour de Pluton.
Chemin faisant, non loin des bords du Phlégéton,
Lucine à mes regards offre Ruleau de Saintes,
Ce prétendu sauveur de deux femmes enceintes
Qu'il eut le bon esprit de gastrotomiser,
Synonyme du mot césarienniser.
L'accoucheuse Flandrin, de Rousset sectatrice,
Qui dit avoir ouvert le ventre et la matrice ;
Mais pour l'honneur d'un sexe ami du genre humain,
Je pense que sa langue a plus fait que sa main.
Scipio-Mercuri, moine apostat de Rome,
Qui révère en Rousset un dieu sauveur fait homme.
L'imposteur Roonhuisen, Sonnius médecin,
Qui sept fois d'une épouse osa percer le sein ;
Et nouvelle Godard, mais plus heureuse qu'elle,
Prouva sept fois, dit-on, qu'elle étoit immortelle.
Enfin, Rudbeckius, Ruffus, Albosius,
Et tous les éventreurs, soit en *us*, soit en *ius*.
Cependant nous sortons du ténébreux empire,
Je le sens à l'air pur que ma bouche respire,
A la foible clarté que les rayons du jour
Au-devant de mes pas dardent en ce séjour,
Et sur-tout aux transports à la secrette joie
D'avoir fui l'Achéron, de n'être point sa proie.
Mais prêt à regagner le terrestre univers,
Sur des torrens de feu vomis par les enfers,
Je m'arrête, saisi d'une frayeur mortelle.
Tu crains, mon fils, me dit mon aimable immortelle ;
Si, malgré mon secours, ton courage abattu
Craint l'aspect de ces lieux, dis-moi, que feras-tu
Quand des Césariens la cohorte infernale
Déchaînant sur tes pas l'intrigue et la cabale,
Et la haine et l'envie, et ses affreux serpens,
Fera pleuvoir le feu de ses poisons brûlans?

Dans ce gouffre embrasé je vais tremper ton ame.
A ces mots, au milieu d'un tourbillon de flamme,
Lucine entre ses bras m'élève au haut des airs,
Et mon œil satisfait plane sur l'univers.
Le jour baissoit : déjà mon œil au loin découvre
Les rives de la Seine et le château du Louvre.
Ce palais, dont le faîte attire tes regards,
Sera bientôt l'asyle et le temple des arts.
Tu vas y commencer ta pénible carrière,
Et sur mon art enfin répandre la lumière.
Jaloux de tes succès, faits pour les alarmer,
Les suppôts de Levret contre toi vont s'armer;
Le chef des éventreurs, troupe ignorante et vile,
Baudelocque en secret va te livrer Marville
Après l'avoir saignée et fait périr l'enfant.
Perroquet de Plesmann, il ira triomphant,
Le bras encor souillé de cet infanticide,
Raconter sans pudeur à sa horde homicide
Que Sacombe, en dépit des dogmes qu'il prêchoit,
Rendant hommage à l'art, s'est servi du crochet.
Le chef des crocheteurs, troupe au meurtre enhardie,
L'impudent Baudelocque aura la perfidie
De t'offrir en *travail*, au passage Beaufort,
L'épouse de Bourgeois, qu'il vouoit à la mort.
Le chef des tenailleurs, par les mains de deux femmes,
Fanatiques agens de leurs maîtres infâmes,
Baudelocque, assisté de Marchais, Pelletan,
Croyant te prendre encor au piége qu'il te tend,
Va t'offrir en *travail*, dans son aveugle rage,
Un sujet que ton zèle avoit eu le courage
D'accepter de sa main, pour la mettre à l'abri
De l'arrêt apporté par la femme Lobry.
Cependant en public dans l'enceinte d'un temple,
Aux amis des beaux-arts donnant un grand exemple,
Que les Césariens, au combat provoqués,
Plaident leur cause aux yeux des savans convoqués.

Là trahis cette fois par leur mauvais génie,
Ce jour mettra le comble à leur ignominie.
Le général Milot avouera, sans pudeur,
Qu'on ne peut du bassin mesurer la grandeur
Que durant le *travail* et lorsque l'orifice
A permis de porter la main dans la matrice.
Autrefois ce viscère étoit dans le bassin,
Milot met aujourd'hui le bassin dans le sein.
D'un excès d'ignorance à quiconque l'accuse,
Milot modestement répond, pour toute excuse :
On ne peut tout savoir. Je hais l'enfantement,
Mais je possède à fond l'art de l'avortement.
Tu verras en ce jour cette horde farouche,
Vomir en rugissant les poisons de sa bouche ;
Je serai près de toi. Tonne, frappe ; il est tems
De mettre à la raison ces hardis charlatans
Qui, le rasoir en main, aux portes de la vie
Font frémir la nature à leur joug asservie.
L'espoir renaît enfin dans mon cœur éperdu ;
Ce grand jour pour mon art ne sera pas perdu.
Enfin ce demi-dieu, le chef du grand hospice,
Où l'humanité sainte, assise au frontispice,
Pleure sur les passans que la rigueur du sort
Dans ce cloaque impur force à chercher la mort,
Pelletan frappera la dernière victime
Qu'aux mânes de Rousset doit immoler le crime.
Ces monstres, tout souillés de crimes odieux,
Reconnoîtront enfin qu'il existe des dieux.
En achevant ces mots, ô disgrace imprévue !
Lucine sur son char se dérobe à ma vue !
Mais tandis qu'éploré je la poursuis en vain,
Je me sens tout-à-coup saisi du feu divin
Que tout homme sensible en son ame recèle,
Feu sacré dont la vive et première étincelle,
Noble aliment du cœur, la sainte humanité
Jaillit sur lui du sein de la divinité.

C'est le don qu'en partant versa sur moi Lucine.
O déesse ! pour prix de ta faveur divine,
Je vais me consacrer au bonheur des mortels,
Et rétablir ici ton culte et tes autels.

FIN DU CHANT TROISIEME

LA LUCINIADE.

CHANT QUATRIEME.

Quelle foule innombrable, entonnant ses cantiques,
Du temple de Lucine inonde les portiques ?
Quoi ! pêle-mêle ici filles, femmes, garçons,
Sans pudeur confondus, volent à mes leçons !
O d'un siècle de fer excès abominable !
Un sexe malheureux autant qu'il est aimable,
Foible, et de mille écueils sans cesse environné,
A l'ignorance, au luxe, au vice abandonné,
Réclame en vain les droits qu'il tient de la nature,
Son esprit et son cœur languissent sans culture ;
Réduit au soin de plaire, attraits, talens, douceur,
Rien ne sauroit fléchir son injuste oppresseur.
Par d'orgueilleux tyrans trop long-tems outragées,
Il luit enfin le jour où vous serez vengées
Femmes ! par vos talens le Parnasse ennobli,
Va venger votre honneur d'un si honteux oubli.
Déja du dieu des vers illustres écolières,
Astruc, Bourdic, Genlis, égalent Deshoulières ;
Déjà, belle Estribaud, les neuf sœurs, Apollon,
T'ont admise à quinze ans dans le sacré vallon.
Jadis, témoin heureux de ton noble délire,
Je mariois ma voix aux accords de ta lyre.
O souvenir cruel ! ô regrets superflus !
Beaux jours de mon printems, vous ne reviendrez plus !
Ah ! si le ciel me guide aux remparts de Toulouse,
J'irai revoir l'Ardenne et la verte pelouse

Où sous tes pas naissoient des milliers de fleurs.
Et mes yeux attendris l'arroseront de pleurs.
Deja Lebrun, Guyard, dans l'art de la peinture
Sous leur pinceau magique égalent la nature.
Adorable Lebrun! j'ai vu ton Apollon
Et vais le voir encore. Ornement du salon,
Sur la toile animé Paësiello respire,
J'entends les doux accords que son *Forte* soupire;
Lebrun, de la nature enfant toujours gâté,
Reçut d'elle à-la-fois esprit, talens, beauté.
A ces dons précieux le sexe unit l'adresse,
La générosité, la douceur, la tendresse.
Femmes, qui desirez de marcher sur mes pas,
Venez, daignez me suivre, et vous, n'approchez pas;
Au nom de la pudeur et de ses lois austères,
Lucine vous défend de troubler ses mystères;
D'une importune voix étouffez les accens;
Hommes, portez ailleurs vos vœux et votre encens.
Femmes, nous voilà seuls, franchissez la barrière;
Mais avant d'entreprendre une vaste carrière
Mesurez-là des yeux, et ne m'exposez pas
Au regret de vous voir retourner sur vos pas.
Sur-tout, défiez-vous de votre ardeur novice;
Que chacune, en un mot, se rende ici justice:
Consultez vos talens, vos forces et vos goûts;
Voici les qualités que j'exige de vous.
Vous joindrez avec art la prudence à l'adresse;
Un abord gracieux plaît, console, intéresse:
Soyez sages sans fard, instruites sans orgueil;
Trop souvent du savoir l'amour-propre est l'écueil;
On craint avec raison les langues indiscrettes;
Pour l'intérêt des mœurs, femmes, soyez secrettes;
Et prouvez aux méchans, de vos succès jaloux,
Qu'un secret à garder n'est pas un poids pour vous.
La douleur est injuste. Une ame généreuse,
En servant des ingrats, s'estime assez heureuse.

Ne préférez jamais le riche à l'indigent;
Assez d'autres sans vous font leur dieu de l'argent.
Femmes, si vous avez tous ces dons en partage,
Sur mon sexe aisément vous aurez l'avantage.
Mais quoi! vous pâlissez; tous vos sens sont troublés
A l'aspect d'ossemens avec art assemblés!
Courage, et que la gloire en ce jour vous anime;
Le sexe est né sensible et non pusillanime.
Courage, examinons, le scalpel à la main,
Par quels ressorts puissans se meut le corps humain;
C'est à l'anatomie, à ses divins oracles,
Que l'art dut ses progrès, sa gloire et ses miracles.
Quand de mes jours la parque arrêtant le fuseau
En coupera la trame à son fatal ciseau,
Puisse mon corps, des vers loin d'être la pâture,
Servir à démontrer les lois de la nature!
Pour l'homme qui n'est plus est-il un sort plus beau
Que d'être utile à l'homme au-delà du tombeau?
Nous avons du bassin admiré la structure,
Et dans son temple même observé la nature:
Suivons-la pas à pas, prenons-la sur le fait,
Cherchons à lui ravir quelque nouveau bienfait,
Et de l'art, s'il se peut, fixons l'incertitude.
Mais pour charmer l'ennui d'une pénible étude,
A l'envi l'un de l'autre égayons nos travaux
Par le récit des faits antiques et nouveaux.
Le vrai, l'heureux talent, dit un poëte aimable,
Est de joindre à-la-fois l'utile à l'agréable.
Au golfe Mosambique, entre Madagascar
Et la rive africaine, est une île à l'écart
Où les femmes, toujours au préjugé fidèles,
De la sincérité sont de rares modèles.
Un époux, peu de jours après l'accouchement,
Ordonne à sa moitié d'avouer franchement
Ce qu'elle a dit ou fait, de déclarer sans feinte
Si d'un fatal amour son ame fut atteinte,

Si quelque heureux Clytandre à l'honneur de son front
Tenta de faire ou fit un trop sensible affront ;
En quel jour, à quelle heure il reçut cette injure,
Le lieu du rendez-vous témoin de l'aventure,
Le délit, et par qui ce délit fut commis ;
Dans ces aveux cruels, rien ne doit être omis.
D'un heureux préjugé la terreur salutaire
Prétendroit vainement pénétrer ce mystère ;
Mais l'amour maternel, qui s'unit aux remords,
La force à des aveux plus durs que mille morts.
Vive le culte saint que les Français professent !
Une fois l'an au moins nos femmes se confessent ;
C'est pour tout cœur sensible un besoin à Paris.
Elles s'accusent donc, non point à leurs maris,
Mais à des confesseurs discrets, pleins d'indulgence,
Qui, ministres des cieux, arrêtent leur vengeance,
Et qui se souvenant qu'ils péchèrent jadis,
Les font passer d'un mot, d'enfer en paradis.
Grace à ce frein sacré que le ciel nous ménage,
Une éternelle paix règne au sein d'un ménage ;
L'épouse, au repentir trouvant un doux chemin,
Infidelle aujourd'hui, se convertit demain.
De l'église romaine, ô clémence infinie !
Qui laisse du pécheur la foiblesse impunie ;
Et pouvant de sa foudre écraser les humains,
Donne au prêtre le droit de l'éteindre en ses mains.
Mais dans cette île, hélas ! la honte et l'infâmie
Suivoient de près l'aveu fait avec bonhomie.
Autres tems, autres mœurs. En ces lieux, de nos jours
Les femmes aux maris ne disent pas toujours
Le secret de leur cœur, depuis qu'une d'entre elles
Qui même n'étoit pas, dit-on, des plus fidelles,
Enceinte, à son époux mentit effrontément,
En ne mourut pas même après l'enfantement.
O sexe infortuné ! contre toi tout conspire,
Sur toi mille tyrans exercent leur empire ;

Les préjugés, l'orgueil, la superstition,
T'immolent chaque jour à leur ambition.
Aux rives de la Seine, une femme est l'esclave
D'un époux qui la hait, la ruine et la brave.
Sur les rives du Gange on lui fait un honneur
D'aller d'un époux mort partager le bonheur.
Si de jumeaux la femme à la Guyane accouche,
Elle a de son époux déshonoré la couche;
Parens, amis, voisins, sans pitié, sans raison,
Viennent alors en foule investir sa maison.
O reine des souris! lui dit on, truye insigne!
De cette race immonde, issue en droite ligne,
Et digne d'égaler ces féconds animaux,
Tu mettras bientôt bas quelques quadri-jumeaux.
Rougis, si tu le peux, de ta conduite infâme,
Ton époux méritoit une plus chaste femme.
Ce n'est pas tout : après quelques jours de repos,
Le mari furieux, joint le geste au propos.
Venez, mère aux jumeaux, dit-il d'un ton colère,
Venez de vos exploits recevoir le salaire;
Venez servir d'exemple aux femmes du canton,
Qui, de vous imiter, voudroient prendre le ton;
Et vous, maris constans, d'une épouse infidelle
Sachez en pareil cas me prendre pour modèle.
A ces mots, un faisceau de verges à la main,
A grands coups redoublés de son bras inhumain,
Il fait jaillir au loin le sang de sa victime,
Et croit que des jumeaux un seul est légitime.
Souvent, pour se soustraire à ce dur châtiment,
De l'amour maternel domptant le sentiment,
Je frémis d'y songer! une épouse égarée
Plonge dans une fosse, en secret préparée,
Celui qui des jumeaux est venu le premier,
Et pour sécher ses pleurs réserve le dernier.
Superfétation, erreur si manifeste,
Toi seule as consacré ce préjugé funeste.

En Amérique, en Corse et chez l'Ibérien,
En France même encor chez le Vénarnien,
Au pays Navarrois, lorsqu'une femme accouche,
L'épouse sort du lit et le mari se couche ;
Et quoiqu'il soit très sain et d'esprit et de corps,
Contre un mal qu'il n'a point l'art unit ses efforts.
On le met au régime ; et notre faux malade
Soigné par l'accouchée, en son lit fait *couvade.*
On ferme avec grand soin portes, volets, rideaux,
Immobile, on l'oblige à rester sur le dos
Pour étouffer son lait, qui, gêné dans sa course,
Pourroit, en l'étouffant, remonter vers sa source.
Un mari dans sa couche au médecin soumis,
Reçoit en cet état parens, voisins, amis,
Qui viennent l'exhorter à prendre patience,
Et font des vœux au ciel pour sa convalescence.
Pison dit qu'au Brésil un époux alité,
Par sa compagne en couche avec soin allaité,
Du devoir conjugal quelques jours se repose,
Et qu'à le mieux remplir sans doute on le dispose.
Moitié du genre humain, sexe aimable, enchanteur,
A votre tribunal je dénonce un auteur
Qui soutient, mais en vain, la chose est impossible,
Qui soutient que cet être adorable et sensible,
La femme, esprit céleste, ange auguste au-dehors,
A souvent, le dirai-je? a quoi? le diable au corps.
Voici comme le Duc, homme honnête, à l'épreuve
De cet étrange fait administre la preuve.
J'accouchois, nous dit-il, à Paris, rue aux Ours,
Une femme en *travail* depuis cinq à six jours ;
Le fœtus étoit mort, et les eaux corrompues,
Verdâtres, s'écouloient des membranes rompues.
Il est bon d'avertir que notre observateur,
A ce que dit l'histoire, étoit un crocheteur.
Le Duc, grace au crochet, mutile, arrache et tire
Du vagin de la femme en proie à ce martyre,

Les membres d'un fœtus en dissolution.
Mais à peine a-t-il fait cette opération,
Que soudain, à travers la route vaginale,
S'exhale en tourbillons une flamme infernale
Dont la force, l'éclat et la fétide odeur
Glacent les spectateurs d'épouvante et d'horreur.
Si le fait est constant, j'en conclus que le diable
Fait au corps de la femme un ravage effroyable.
Mais le Duc, qui du fait offre quinze témoins,
Eût dû, pour son honneur, en citer un au moins.
Ce méphytique esprit phosphorique, inflammable,
Etoit un fils d'Eole et non le fils du diable.

NATURE, aux habitans de ce vaste univers,
Fit des goûts différens et des présens divers.
Ainsi, par ses talens et par son industrie,
Tout homme est plus ou moins utile à sa patrie;
Mais souvent le hasard, un mot, l'occasion,
Déterminent le choix de sa profession.
Si j'embrassai par goût l'art de la médecine,
L'occasion m'a fait l'élève de Lucine.

DANS ces jours par Bacchus consacrés aux plaisirs,
Je voguois en automne, au gré de mes desirs,
Sur ce canal qui, fier des trésors des deux mondes,
Aux nymphes de Garonne offre en tribut ses ondes,
Vrai chef-d'œuvre de l'art digne du grand Riquet.
Deux moines, trois soldats, un jeune fréluquet,
Sept femmes, un abbé, vingt marmots de tout âge,
D'hommes et d'animaux le bisarre assemblage,
Offroit à mes regards, dans ce vieux coche-d'eau,
De l'arche de Noé le fidèle tableau.
Les moines marmotoient tout bas leurs patenôtres,
Nos trois soldats juroient au nez des bons apôtres,
De son côté, le jeune et galant fréluquet,
Des femmes aiguisoit, provoquoit le caquet.
Enfin, de vingt marmots les pleurs, les cris de joie
Mêlés aux cris aigus des canards et d'une oie,

Causoient un tel vacarme, un tel bourdonnement,
Que sur nous le tonnerre eût grondé vainement.
Cependant en un coin, l'abbé morne et tranquille,
Sous son vaste manteau paroissoit immobile ;
Par fois il souricit, mais d'un air affecté.
De quelque noir chagrin vous semblez agité ?
Lui dis-je : à la douleur votre cœur est en proie. —
Ah ! je prends peu de part à la commune joie.
J'éprouve en ce moment les plus vives douleurs. —
Dans ses yeux, à ces mots, je vois rouler des pleurs.
Dieux ! je meurs, disoit-il tout bas à sa compagne ;
Sortons, viens respirer l'air pur de la campagne. —
Disposez, dis-je alors, de mes foibles secours ;
J'ai de l'art de guérir suivi les premiers cours. —
Ayez pitié, monsieur, de ma triste infortune ;
Je suis..... Mais écartez une foule importune. —
Moines, femmes, soldats, chacun prend son parti ;
On se foule, on se presse, on sort, on est sorti.
Restés seuls, sur le dos monsieur l'abbé se couche,
Et soudain, le dirai-je ? ô surprise ! il accouche
D'un fils qui de sa mère avoit les doux attraits ;
Heureux fruit de l'amour, il en eut tous les traits.
Un franc Parisien de Paris, c'est-à-dire,
(Et qu'on ne pense pas que je veuille médire)
Un de ces boutiquiers engraissés, parvenus,
Qui, couchés au grand-livre, ont de bons revenus,
Item quelques maisons à cinq ou six étages
Dont le produit total ajoute à leurs potages
Perdrix aux choux, pâtés, tourtes et godiveaux,
Qui d'excellens vins vieux meuble cave et caveaux ;
Bref, un Parisien fit un jour la folie
De prendre à soixante ans femme jeune et jolie.
Sans doute, sur les yeux de ce bon vieux badeau,
A l'autel d'hymenée amour mit son bandeau.
Après cinq mois échus d'une union si belle,
L'époux à mon logis accourt. — Mon Isabelle,

Dit-il,

Dit-il, ressent les maux, non de l'enfantement,
Car nous comptons cinq mois depuis le sacrement,
Mais les maux précurseurs de quelque *fausse-couche.*
J'arrive, en souriant Isabelle se couche,
Et tout examen fait, je demeure interdit.
Le vieillard veut savoir ce que mon doigt m'a dit:
Il falloit bien répondre; et sûr de l'aventure,
Consolez-vous, papa, comptez sur la nature,
Lui dis-je; elle a plus fait que vous n'imaginez. —
Quoi? va-t-elle accoucher? — Monsieur, vous devinez. —
Ah! malheureux enfant! — L'enfant, quoique précoce,
Est viable à cinq mois. — Ah! le ciel vous exauce.
Comme il disoit ces mots, un poupon gros et gras,
En criant, *vieux niais*, se glisse entre deux draps.
Je le donne au vieillard, qui, jaloux d'être père,
Pleuroit ainsi qu'un veau, tant la nature opère.
Cependant ces cinq mois lui pesoient sur le cœur,
Et cet anachronisme aigrissoit son humeur,
Lorsque Alphonse le Roi, docteur en médecine,
Prouva devant Thémis, en dépit de Lucine,
Qu'un enfant est viable à cinq mois comme à neuf.
Tout autre auroit douté d'un système aussi neuf;
Mais un époux croit tout, tout lui paroît possible,
Sur-tout lorsqu'il est vieux, amoureux et sensible.
On adopte aisément une erreur qu'on chérit:
Pour consoler les sots, dieu fit les gens d'esprit.
Dieux! que n'ai-je d'esprit une dose assez forte
Pour éblouir le monde et prouver de la sorte
Avec le grand Petit, en dépit de Bouvart,
Qu'ainsi qu'on naît trop tôt, on peut naître trop tard!
Mais, à défaut d'esprit, une histoire naïve
Va consacrer ici la naissance tardive.
Sept mois après la mort de son étique époux,
La charmante Palmire, au teint frais, aux yeux doux,
Et de seize printems à peine encore atteinte,
Pour la première fois s'avisa d'être enceinte.

Déjà maître Arpagon, procureur de métier,
Et de défunt son frère inflexible héritier,
Sachant d'ailleurs à fond son code et sa coutume,
Se dispose à plaider contre un neveu posthume.
L'escogriffe Arpagon, de ses dix doigts crochus,
De veuvage d'abord comptoit dix mois échus,
Plus trois, où le malade, hélas! plus mort qu'en vie,
Du devoir conjugal n'avoit eu nulle envie.
Bref, après quinze mois environ de séjour,
Dans le sein maternel Posthume vit le jour.
Arpagon, du délit tenant en main la preuve,
Traîne aux pieds de Thémis et l'enfant et la veuve:
Thémis, dont la sagesse égale l'équité,
Appelle à son conseil la docte Faculté,
Qui, dans l'un des bassins plaçant le vieux avare,
Et dans l'autre un enfant jouet d'un sort barbare,
Fait pencher la balance à l'unanimité,
Et proclame du fils la légitimité.
En effet, un enfant que l'hymen légitime,
Peut-il être du sort l'innocente victime?
Non, sans doute; et qu'il naisse ou trop tôt ou trop tard,
Je soutiens qu'en hymen, il n'est point de bâtard.
Quelques physiciens ont traité de chimère
Certains cris du fœtus dans le sein de sa mère:
Ce fait, quoique étayé de vingt autorités,
N'est point encore admis au rang des vérités.
A l'y classer enfin ma muse ose prétendre.
Ces cris, je n'ai pas cru seulement les entendre,
Je les ai bien ouïs; je dis plus, une fois
J'entendis un fœtus parler à haute voix.
Une nobilissime et ci-devant comtesse
Daigna me consulter à huit mois de grossesse.
Docteur, prenez pitié de l'état où je suis;
Vous seul pouvez porter remède à mes ennuis,
Dit-elle. — Cependant votre teint... — Est horrible. —
La rose est moins vermeille; et le pouls... — Est terrible

Mais, docteur, ce n'est pas pour mes jours que je crains ;
Je porte dans mon sein l'auteur de mes chagrins. —
De grace, expliquez-vous. Vous êtes-vous blessée ?
D'une perte prochaine êtes-vous menacée ? —
Non, docteur, apprenez la cause de mes maux.
Déjà mon enfant parle, articule des mots. —
Un fœtus de six mois ? ceci tient du prodige. —
Il parle, écoutez donc. Paix ! docteur, paix ! vous dis-je....
Eh bien ! docteur, eh bien ! l'avez-vous entendu ?
L'entendez-vous encor ? — Je reste confondu.
O d'un siècle étonnant, étonnante merveille !
Madame, je ne sais si je dors, si je veille ;
La postérité même à peine le croira ;
J'entends, ou crois entendre : *Ah ! Français, ça ira.*
Le fait n'est que trop vrai, digne fils d'Hippocrate ;
Oui, je porte en mon sein un enfant démocrate,
Un Scévola peut-être, un mauvais citoyen.
Ne pourriez-vous point m'indiquer un moyen
D'empêcher ce marmot, ce jeune petit drôle,
De chanter, de jouer ce détestable rôle ?
Madame, il n'en est qu'un ; le voici. Dès ce jour
A Coblentz pour jamais fixez votre séjour.
Loin d'un sol infecté par le patriotisme,
Allez-y respirer l'air du pur despotisme ;
Et du lait maternel, ce noble enfant nourri,
Oublira le refrein des Français si chéri.
La génération est encore un problème ;
Chacun pour le résoudre imagine un système.
En sept cents vingt-six, Saint-André, chirurgien,
A Londres mit au jour et proclama le sien.
Suivant lui, toute espéce et se croise et se mêle ;
Un coq peut féconder une carpe femelle,
La sole une grenouille, et l'huître un moucheron.
Ce système allécha l'infâme Wocheron,
Qui, fausse et sans pudeur, au sein de l'infortune,
Osa fonder sur lui maint espoir de fortune.

Wocheron en secret va trouver Saint-André :
Voici, dit-elle, un lièvre en mon sein engendré ;
Votre gloire exigeoit de moi ce sacrifice,
Je l'ai fait ; mais, pour prix d'un si pénible office,
Daignez ensevelir dans un profond secret
Cet aveu trop honteux que je fais à regret.
Convaincu d'avoir pris sur le fait la nature,
Saint-André va par-tout publiant l'aventure.
L'amour-propre est, dit-on, le plus sot des amours :
Sourd, il croit tout entendre ; aveugle, il voit toujours.
Si l'on veut le guider, l'ingrat dit qu'on le blesse ;
Et faible, il se croit fort de sa propre foiblesse.
Wocheron se joua de sa crédulité,
Et tourna sa foiblesse à son utilité.
Pour la seconde fois, elle feint d'être enceinte ;
Deux témoins, gens de l'art, sont dupes de sa feinte ;
En *travail* tour-à-tour chacun d'eux la toucha,
Bref, d'un lapin vivant Saint-André l'accoucha.
Tout homme sensé rit, le sot crie au miracle,
Et le docte accoucheur passa pour un oracle
Jusqu'au jour où Thémis, d'un œil plus attentif,
Epiant les ressorts d'un jeu si lucratif,
Surprit notre femelle usant d'un stratagême
Qui du bon Saint-André renversa le système.
La fourbe introduisoit, je ne dirai pas où,
Un lapin en un lieu qui n'étoit pas son trou.
Thémis, qui n'aime point qu'on trompe ainsi le monde,
Détruisit à jamais cette garenne immonde.
Honteux comme un renard qu'une poule auroit pris,
Saint-André, mais trop tard, vit qu'il s'étoit mépris.
La superstition, ce fier tyran du monde,
Si fertile en abus, en préjugés féconde,
Enfanta chez les Turcs un usage plaisant.
Un époux, souvent même un voisin complaisant,
Qui voit que son épouse ou sa voisine enceinte
Est d'un *travail* fâcheux depuis long-tems atteinte,

Vole au Gymnase, et croit qu'en obtenant congé
Pour les écoliers, son mal est soulagé.
Cet usage est commun à notre république,
Mais n'a lieu qu'en faveur d'une fille publique.
Cette fille, à Paris, a pour adorateurs
Médecins, avocats, gens d'église et rhéteurs :
Ses dernières faveurs sont le prix de leur zèle ;
Elle n'admet jamais que les hommes chez elle,
Les jeunes gens sur-tout sont toujours bien-venus ;
Cette vieille coquette a de bons revenus,
Que quatre fois par an à la poste elle touche.
Mais revenons au fait. Quand cette fille accouche
D'un recteur, d'un sermon, d'une confession,
D'un *landy* solemnel, d'une procession,
Du grand Saint-Nicolas et d'autres regnicoles,
Par égard pour son sexe, on ferme les écoles :
Ainsi, de leurs devoirs les maîtres dégagés,
Aux élèves par an accordent cent congés.
Mais il faut être juste alors que l'on critique :
Les vertus, les talens de cette fille antique,
De ses pudiques mœurs la sainte austérité,
Passeront d'âge en âge à la postérité
Avec les noms chéris des savans, des grands hommes
Tant des siècles passés que du siècle où nous sommes,
Elevés dans son sein par Rollin, par Nollet,
Par le Beau, par Batteux, par Delille et Binet,
Par Rivard, Mazéas et Selis, et tant d'autres,
Du savoir, du bon goût, vénérables apôtres.
Muse, est-il des climats où l'homme audacieux,
Par la stérilité pense honorer les cieux ?
Ah ! sans doute ces bords, loin des pôles du monde,
N'ont jamais du soleil vu la clarté féconde ;
Le Fanatisme seul, en un désert affreux,
Peut changer à son gré le sol le plus heureux.
Au sein de l'Océan, vers le chinois rivage,
Est une île enchantée où l'homme, encor sauvage,

Sourd à la voix du sang et de l'humanité,
Immole ses enfans à la divinité.
Avant trente et cinq ans, l'épouse infortunée
Ne sauroit conserver les doux fruits d'hyménée ;
C'est commettre un péché, par la pudeur proscrit,
Que d'oser être mère avant l'âge prescrit.
A peine elle a conçu, qu'une infâme prêtresse
Vient lui faire avaler une liqueur traîtresse,
Lui fait honte, la traite avec emportement,
Enfin la foule aux pieds jusqu'à l'avortement.
Si d'un astre fécond, l'influence céleste
Pour ce peuple ignorant fut un présent funeste,
Combien d'autres, jaloux de ce don précieux,
Par des vœux assidus importunent les cieux !
Que d'épouses en butte à de folles chimères,
Ont plié leur raison au besoin d'être mères !
La Persanne, dit on, invoque les pendus
Et les scélérats morts sur la roue étendus.
Une Turque, à Marack, par la main d'une vierge
Au divin Mahomet fait offrir un long cierge.
Dans l'Inde, une épouse entre en un bain imprégné
D'esprits flottans dans l'onde où l'homme s'est baigné.
Une Juive stérile, avec dévotion
D'un prépuce sanglant suce une portion.
Une dame romaine, à qui la destinée
Refusoit constamment les doux fruits d'hyménée,
De la chaste Diane imploroit le secours ;
Par des chemins secrets, le soir, en certains jours,
Elle arrivoit au temple où, seule et toute nue,
Humblement prosternée au pied de sa statue,
Tandis qu'à la déesse elle adressoit ses vœux,
Un prêtre du dieu Pan, un Luperque nerveux,
Le bras armé d'un fouet, dans cette humble posture
Sur ses fesses d'albâtre appeloit la nature.
De la stérilité, c'est peu de triompher ;
L'embryon est fragile, un rien peut l'étouffer ;

Un léger mouvement de colère ou de crainte
Souvent devient funeste à toute femme enceinte ;
Souvent, dans ses écarts, l'imagination
Peut troubler du fœtus l'organisation.
Au pays liégeois, une femme eut envie
D'apprendre quel seroit le destin de sa vie.
Une vieille sybille, oracle du canton,
Qu'elle alla consulter, lui présagea, dit-on,
Qu'un cinquième fruit d'un second hyménée
Viendroit en son printems trancher sa destinée,
Et qu'un fils de ses jours éteignant le flambeau,
Dans le sein maternel trouveroit son tombeau.
Cet oracle, qu'une autre eût traité de chimère,
Empoisonna les jours d'une crédule mère :
D'un cinquième enfant enceinte, elle frémit :
(Que ne peut la frayeur sur un trop foible esprit !)
On veut la consoler. Ah ! vos raisons sont vaines,
Je sens déjà mon sang se glacer dans mes veines ;
L'oracle est sûr, dit-elle. Avant six mois la mort,
Effet de la terreur, vint terminer son sort.
Dans ce siècle où Thémis, encore impitoyable,
Ordonnoit de sang-froid un supplice effroyable,
Et qu'un bourreau féroce, aux petits scélérats
Du haut d'un échafaud rompoit jambes et bras,
Soit curiosité, soit hasard, une femme
Enceinte de trois mois, vit ce spectacle infâme ;
Les cris du patient, ses soupirs, ses sanglots,
Le sang qui de son corps ruisseloit à grands flots,
La nature et la mort, dans leurs crises funestes,
D'un cadavre vivant se disputant les restes,
Sur son esprit ému font tant d'impression,
Que d'un cri déchirant la vive expression,
Pour elle en mille échos se transforment sans cesse.
Durant les tristes jours d'une longue grossesse.
Le bourreau, le roué, la suivent pas à pas,
A toute heure elle attend, elle voit son trépas.

Cependant en ces jours de douleur et de crainte,
Elle accouche, et l'enfant porte l'horrible empreinte
Des homicides coups dont le bras du bourreau
Asséna le roué sous le fatal barreau.
Le nombre d'os cassés dans un mode uniforme,
Rend la copie en tout au modèle conforme.
Par les maîtres de l'art ces deux faits attestés,
Sont mis au rang de ceux qu'on n'a point contestés.
Ce chef-d'œuvre des cieux, cette noble puissance,
L'imagination, a donc quelque influence
Sur l'être renfermé dans le sein maternel?
Je le pense, et j'en fais un aveu solemnel.
Je sens que c'est passer pour un foible génie
Que d'oser croire un fait que le grand Buffon nie.
Des talens de Buffon, juste appréciateur,
On ne m'en vit jamais le fade adulateur.
De la nature entière embrasser le domaine,
Est un effort si grand pour la foiblesse humaine,
Qu'aisément je pardonne à sa témérité
D'avoir mêlé l'erreur avec la vérité.
Le Pline de Paris vaut bien celui de Rome,
Mais enfin à mes yeux Buffon n'est qu'un grand homme,
Et contre son avis je crois ce que je vois,
Et ce que la raison me dit à haute voix.
Le fils aîné du ciel, Saturne, aimoit Philire;
Un jour, dans les transports d'un amoureux délire,
Impatient de voir la nymphe aux doux attraits,
D'un coursier fougueux ce dieu prend tous les traits.
Du paisible Océan soudain il fend les ondes,
Et va revoir Philire en ses grottes profondes.
Philire étoit enceinte. A l'aspect d'un amant
Que son œil méconnoît à ce déguisement,
La nymphe avec effroi recule intimidée;
Mais d'un monstre chéri lui retraçant l'idée,
Sur le corps paternel l'imagination
Va calquer du fœtus l'organisation,

Et Philire à neuf mois accoucha d'un Centaure.
Instituteur du dieu que révère Epidaure,
Chiron, qui des humains guéris les maux divers,
Ma muse va tracer tes bienfaits dans mes vers.
Au divin Esculape, à la chaste Lucine,
Chiron, son inventeur, apprit la médecine.
D'Hercule et de Jason, de Pollux, de Castor
Et du fils de Thétis, Chiron fut le mentor:
Fils de Saturne, il eut, pour céleste héritage,
Un don bien précieux, la sagesse en partage;
Il apprit aux mortels à rendre un jugement,
A soumettre l'honneur à la foi du serment,
A révérer les dieux, à rendre à leur image
En des jours solemnels un éclatant hommage;
Enfin, placé lui-même au rang des immortels,
Du sein du Zodiaque il sourit aux mortels.
Je sais que, profitant de l'état de grossesse,
Et d'un époux avare abusant la foiblesse,
Les femmes, loin de mettre un frein à leurs desirs,
Se livrent à l'attrait du luxe et des plaisirs;
Mais d'un sexe rusé l'innocent stratagème
N'infirme point les faits, appui de mon système.
Je crois qu'un mouvement de haine ou de terreur,
Une frayeur soudaine, un spectacle d'horreur,
Peuvent nuire au fœtus chez les femmes enceintes;
Mais je suis loin de croire aux bizarres empreintes
Que le vulgaire impute à chaque impression
Que transmet au fœtus l'imagination;
Je suis loin de penser qu'au péril de sa vie
L'époux doive céder à la bizarre envie
D'une épouse qui veut lui donner cent soufflets,
Ou qui met son bonheur à chanter des couplets,
En cassant un cent d'œufs bien durcis sur sa tête,
Pour métamorphoser un homme en omelette.
Du reste, je connois des époux complaisans
Qui prendroient, comme on dit, la lune avec les dents,

De peur de voir peut-être un jour Diane empreinte
Sur le nez de l'enfant dont leur femme est enceinte.
Femmes, puisse une erreur si propice à vos vœux,
Pour votre intérêt seul passer à nos neveux !
De plaisirs et de maux, source noble et féconde,
Dont l'empire s'étend loin des bornes du monde,
Imagination, ame de l'univers,
Quel poëte osera te peindre dans ses vers ?
Chantre heureux des jardins, émule de Virgile,
Noble enfant d'Apollon, mon maître, heureux Delille,
Toi seul as pu former un si hardi projet,
Toi seul pouvois traiter dignement un sujet
Riche, heureux, noble et vaste, ainsi que ton génie ;
Ta muse a déjà fait hommage à Polymnie,
Des tableaux dont sa main doit embellir tes chants ;
J'ai vu Paris sensible à tes accords touchants ;
J'ai vu, nouvel Orphée, aux accords de ta lyre
Des rochers s'attendrir, partager ton délire.
Par de rares talens, cher à la nation,
Comble ses vœux ; peins-nous l'imagination,
Souveraine des airs, de la terre et des ondes,
Devant elle à son gré multiplier les mondes ;
Peins-nous-la se livrant à ses élans heureux,
Mais peins-nous à-la-fois ses écarts dangereux :
Delille ! apprends-nous l'art d'enchaîner la pensée
Dans ses égaremens, dans sa fougue insensée ;
Et ton nom, cher aux arts, cher à l'humanité,
Vivra, marqué du sceau de l'immortalité.

FIN DU CHANT QUATRIEME.

LA LUCINIADE.

CHANT CINQUIEME.

Le dieu qui des amans unit la destinée,
A deux temples fameux pour les nœuds d'hyménée:
L'un, voisin d'Amathonte, est dans ces doux climats
Que l'hiver ne souilla jamais de ses frimats;
Sur les murs de ce temple, Apelle à la mémoire
Des époux fortunés a consacré l'histoire:
Ici, pour dérober un époux à son sort,
Alceste sans regret se dévoue à la mort;
Là, l'aimable Arthémise, épouse désolée,
A l'amour conjugal élève un mausolée;
Là, Pénélope en pleurs, par d'assidus travaux,
Du malheureux Ulysse abuse les rivaux;
Orphée ici descend dans les royaumes sombres,
Et demande Euridice aux infernales ombres;
Plus loin, c'est Hypermnestre, à ses tendres adieux
En faveur de Lyncée intéressant les dieux;
Là, de riches habits pompeusement parée,
Evadné, par la mort d'un époux séparée,
Brave de son bûcher et la flamme et les feux
Pour s'unir en mourant à l'objet de ses vœux;
Enfin, dans le parvis de cet auguste temple,
De l'amour conjugal on voit l'illustre exemple;
Philémon et Baucis, transformés en ormeaux,
A l'envi l'un de l'autre enlacent leurs rameaux;
Ils meurent, et malgré l'écorce qui les presse,
Leurs cœurs semblent encor palpiter de tendresse.

Dans cet asyle heureux, consacrant leurs sermens,
L'amour sert de témoin et de guide aux amans.
De leurs goûts mutuels les douces sympathies
Tiennent jusqu'au tombeau leurs ames assorties;
Et l'hymen, protecteur de la postérité,
Comble leurs chastes vœux par la fécondité.
Digne fille des cieux, des mortels honorée,
Aux rives du Jourdain jadis si révérée,
Fécondité! tu nais de l'assemblage heureux
De deux tempéramens sains, divers, amoureux:
Arbitre souverain de tout ce qui respire,
L'air, la terre et les eaux, forment ton vaste empire;
Nuit et jour, attentive au bonheur des humains,
Le monde à chaque instant soit plus beau de tes mains;
La mort moissonne tout sur la terre et sur l'onde,
Et toi, de ses malheurs tu consoles le monde.
Sur l'aride sommet d'un mont toujours glacé,
De l'hymen, m'a-t-on dit, l'autre temple est placé;
De nœuds mal assortis et d'époux infidèles
L'art d'Euxis y traça les plus affreux modèles:
Là, par l'Araxe aux yeux d'un époux forcené,
De Zénobie en pleurs le corps est entraîné;
Ici, d'Agamemnon l'épouse criminelle,
Jure au coupable Egyste une amour éternelle;
Là, Phèdre, après la mort d'un fils trop vertueux,
Découvre à son époux ses feux incestueux;
Plus loin, Sémiramis suit Ninus dans la tombe;
Par Ninias frappée, elle chancelle et tombe;
La veuve de Laïus, ici sur un tombeau
D'un exécrable hymen allume le flambeau;
Des remparts d'Ilion, l'audacieuse Hélène
Suit des yeux Ménélas, tandis que dans la plaine
Achille, de courroux encore étincelant,
Traîne à son char d'Hector le corps pâle et sanglant;
On voit, non sans frémir, de sang encor fumantes
Des enfans d'Egyptus les perfides amantes,

Qui, pour avoir souscrit à l'ordre paternel,
Subissent aux enfers un supplice éternel.
Ce temple, où tout inspire et l'horreur et la crainte,
Du céleste courroux porte en tous lieux l'empreinte:
L'Ambition, l'Orgueil, l'Intérêt, sont les dieux
Qui, sans cesse occupés de calculs odieux,
Y règlent le destin de mille infortunées
Par de parens cruels à l'autel entraînées.
L'Amour, né sans fierté, l'Amour, né généreux,
Qui sait que la grandeur, que l'or, font peu d'heureux,
Gémit tout bas, assis à la porte du temple.
Plus d'une jeune épouse en sortant le contemple,
Et lui sourit; l'Amour se glisse, et dans son cœur,
Aux yeux d'un vieil époux, enfonce un trait vainqueur.
De concert avec lui, la Nature indignée
De se voir en esclave aux autels dédaignée,
Livre son cœur volage à l'infidélité,
Et son corps, jeune encor, à la stérilité.
Oui, la stérilité, fléau si redoutable,
Est des nœuds mal tissus l'effet inévitable.
Comme tout sol fécond n'est pas propre à tout grain,
Et que l'agriculteur doit savoir du terrein,
Avant d'ensemencer, distinguer la nature,
La force, la couleur, les fruits et la culture,
Ainsi toujours l'hymen doit faire un heureux choix
De tempéramens sains, au besoin chauds ou froids:
Consultez donc les lois de la progéniture
Avant d'ensemencer le champ de la nature.
Il est un art heureux d'assortir les époux
Que Lucine en secret ne confia qu'à nous.
Viens apprendre à choisir, digne chef de famille,
Une épouse à ton fils, un époux à ta fille:
Sois docile, et bientôt le ciel comblant tes vœux,
Daignera t'accorder d'innombrables neveux.
Veux-tu qu'après neuf mois ta fille enceinte engendre
Au gré de ses souhaits? Adopte pour ton gendre

Un jeune homme au teint frais, un beau brun au long nez,
Dont les sourcils épais en double arc dessinés,
Ombragent deux yeux noirs roulant sous sa paupière,
Qui, rivaux du soleil, affrontent sa lumière,
Dont la voix et l'air mâle attestent la vigueur.
Mais fuis ces damoiseaux à l'œil plein de langueur,
Ces Lindors si communs dans le siècle où nous sommes,
Dont l'air efféminé fait douter s'ils sont hommes,
Qui, la guittare en main, sur des airs langoureux
S'épuisent à chanter leur délire amoureux
Et les feux dont leur ame est en vain consumée,
Feux follets qui soudain s'exhalent en fumée
Quand l'hymen trop crédule, exaucant leurs desirs,
Rougit de leur foiblesse au sein des vrais plaisirs.
Cependant nous voyons, au sein même des villes,
Moins d'époux impuissans que d'épouses stériles;
Ou trop de sécheresse, ou trop d'humidité,
Nuit souvent chez le sexe à la fécondité.
La chaleur excessive ou l'humeur lymphatique,
Etouffent dans son sein la liqueur prolifique;
Le bain chaud, l'exercice et la sobriété,
Sont trois remèdes sûrs à la stérilité.
Fais donc choix d'une brû jeune, vive et gentille,
Que dans ses yeux brillans le feu d'amour pétille;
Qu'elle soit sobre, swelte, et ne gémisse point
Dans sa courte grosseur sous l'excès d'embonpoint.
Sur-tout que chaque mois Diane et la Nature
D'un sang pur et vermeil rougissent la ceinture,
Qui des charmes secrets voile la nudité;
Ce signe est le garant de sa fécondité.
C'est peu pour deux époux de n'être point stériles,
Leurs approches souvent peuvent être inutiles;
Alors de leurs humeurs rétablissant le cours,
L'art peut à la nature offrir d'heureux secours.
Une femme célèbre entre les rois illustres,
La reine Médicis, durant près de deux lustres

Ne put avoir d'enfans. Cependant le Dauphin
N'étoit point impuissant : on le sait ; mais enfin
D'avoir des rejettons perdant toute espérance,
Henri d'un monstre impur alloit purger la France,
Quand l'illustre Fernel sur sa stérilité,
Par le couple royal fut un jour consulté.
Docteur, lui dit Henri, commande à la nature
D'accorder à mes vœux de la progéniture,
Et d'une race auguste ayant quelque pitié,
Fais un petit Valois à ma tendre moitié.
PRINCE, reprit Fernel, c'est à vous de le faire ;
Trop heureux si mon art a, pour vous satisfaire,
Un moyen efficace et propre à seconder
L'instant, le mode heureux qui doit la féconder.
LA reine Médicis, jusqu'alors infeconde,
Grace au docte Fernel, mit cinq enfans au monde ;
Charles neuf dût le jour à ce rare bienfait,
Qui pour l'humanité devoit être un forfait.
Médicis au docteur, avec reconnoissance
De chacun de ses fils acheta la naissance
Dix bons mille écus d'or, donnés sans nul regret :
Peut-on payer trop cher un si rare secret ?
CEPENDANT chaque auteur a, sur cette aventure,
D'après ses préjugés fondé sa conjoncture.
L'un pense que Fernel, par de très-prompts secours,
De ses *mois* supprimés sut rétablir le cours ;
L'autre croit qu'au Dauphin un avis salutaire
Apprit l'instant propice à l'amoureux mystère ;
Enfin quelques auteurs ont cru, sans fondement,
Qu'Henri vit Médicis durant l'écoulement.
FEMMES qui desirez de la progéniture,
Durant le cours des *mois* respectez la nature ;
Le fils de Jupiter, Vulcain ainsi conçu,
Vint au monde impotent, cul-de-jatte et bossu.
ENTRE son dos saillant et sa poitrine informe,
Sur son cou court et gros se meut sa tête énorme ;

De ses yeux larmoyans de cire environnés,
Jaillissent deux ruisseaux qui, côtoyant le nez,
Vont parallèlement se perdre dans sa bouche ;
Son nez toujours sifflant, plein d'humeur qui le bouche,
S'allonge, et se courbant en bec de perroquet,
Sur son menton fourchu tombe ainsi qu'un loquet;
De l'une à l'autre oreille, infernale caverne,
Sa bouche offre, en s'ouvrant, l'image de l'averne ;
Gouffre impur dont l'épaisse et noire exhalaison
Change l'air qu'il respire en un mortel poison,
A l'émail de ses dents donne une teinte jaune,
Et peint en noir d'ébène une langue d'une aune ;
A deux bras décharnés pendent dix doigts crochus ;
Son tronc a pour soutien deux pieds plats et fourchus :
Du portrait de Vulcain, c'est l'esquisse fidèle.
JUPITER, à l'aspect de cet affreux modèle,
Fronce ses noirs sourcils. Fils indigne du jour,
Ne déshonore plus le céleste séjour,
Dit-il ; et sans pitié le maître du tonnerre,
Soudain du haut des cieux le lance sur la terre.
Ce malheureux enfant perclus, estropié,
Dans les flancs de l'AEtna se traîne sur un pied.
Forgeron de l'Olympe, à Lemnos, à Lipare,
Il vend à Jupiter les foudres qu'il prépare,
Et vend encor plus cher aux malheureux humains
Les *forceps*, les *crochets*, ouvrages de ses mains,
Que Levret a transmis à sa secte inhumaine,
Pour peupler des enfers le vaste et noir domaine.
FEMMES, songez-y bien ; le plus grand des chagrins
Pour une mère tendre, est d'avoir des Vulcains.
Et quels droits avez-vous à la reconnoissance
D'un enfant qui maudit le jour de sa naissance,
Et qui, par sa foiblesse et ses infirmités,
Ajoute encore au poids de nos calamités?
Ah ! craignez que du sang abjurant la tendresse,
Ce fruit trop malheureux d'une amoureuse ivresse,

De ses concitoyens, jouet infortuné,
Ne vous punisse un jour du malheur d'être né.
Ainsi, pour se venger d'un destin peu prospère,
Vulcain osa servir le courroux de son père.
Des enfans de la terre armés contre les cieux,
Junon avoit flatté l'orgueil audacieux;
Jupiter, des Titans extermina la race;
Et voulant d'une épouse humilier l'audace,
Les bras chargés de fers et sourd à la pitié,
Il suspend dans les airs sa perfide moitié:
Vulcain, pour se venger de sa laideur extrême,
Forgea ses chaînes d'or et les riva lui-même.
Les jours les plus heureux pour la conception,
Sont les jours qui des *mois* suivent l'éruption:
D'abord d'un sang impur la matrice allégée,
A bien plus de ressort, d'un tel poids soulagée;
De plus, dans cet état l'embryon fécondé,
Dans son accroissement est bien mieux secondé.
Cependant, gardez-vous de croire à l'imposture
Qui prétend à ses lois enchaîner la nature.
Enfans des préjugés, trop crédules esprits,
Victime d'une erreur digne de vos mépris,
Loin d'outrager le ciel par des vœux sacriléges,
Riez des Enchanteurs et de leurs sortiléges.
Des esprits infernaux les décrets rigoureux
Ne sauroient enchanter un époux vigoureux,
Qui, fier de sa conquête et plein de son image,
Vient au dieu d'hyménée offrir un tendre hommage;
D'une jeune beauté les charmes ravissans,
Rendroient de Belzébut les *charmes* impuissans.
Un vieil époux sans force auprès de sa conquête,
Inventa le premier les nœuds de l'aiguillette;
Et par ce vain détour, à sa jeune moitié
Voulut en sa faveur inspirer la pitié.
Sensible à son malheur, sa crédule compagne
De *millepertuis* dépouillant la campagne,

En mêle avec la rhue, et peint tout son manoir
Avec la graisse d'ours, de loup et de chien noir.
Aux quatre pieds du lit en invoquant Hercule,
Sa main d'un jeune coq suspend un testicule,
Et prononce sept fois quatorze mots écrits
Avec du sang de biche et de chauve-souris.
Mais honteux d'abuser de la foi conjugale,
Le vieux Titon consent qu'on le change en cygale.
Je reconnois trop tard, dit-il, que la beauté
Exige avec raison la force et la santé.
Respectables vieillards! si votre cœur recelle
De vos feux mal éteints quelque foible étincelle,
N'allez point de l'hymen rallumer le flambeau;
Votre lit nuptial seroit votre tombeau.
Et vous, de l'intérêt déplorables victimes,
Rougissez de brûler de feux illégitimes;
La honte suit le crime, et toujours le mépris,
Le remords, l'infâmie, en sont le juste prix.
Si du moins, dites-vous, contre toute apparence
D'être mères un jour la flatteuse espérance.....
Voulez-vous l'être? Eh bien! il ne tiendra qu'à vous.
Junon, sans le secours de son auguste époux,
Mais non sans l'étonner Junon, chaste et féconde,
A sa barbe, à son nez, mit le dieu Mars au monde.
L'Impartialité, de l'Histoire est la sœur;
Dans cet assaut d'enfans, Jupin fut l'agresseur,
Il faut en convenir; et mainte honnête épouse
Peut-être en pareil cas eût été plus jalouse.
Jupin, par un prodige admirable et nouveau,
Avoit tiré Pallas de son fécond cerveau;
Vulcain, d'un coup de hache en cette conjoncture,
Du crâne paternel entr'ouvrant la suture,
Des *pubis* à Sigault, plus rusé qu'inhumain,
Fraya, sans le vouloir, le dangereux chemin.
Junon, qui savoit comme et par où l'on accouche,
Pensa qu'une rivale avoit souillé sa couche.

La vengeance, dit-on, est le plaisir des dieux;
Mais sans ternir l'éclat de son front radieux,
Comment de Jupiter?... Elle va trouver Flore :
Accordez à mes vœux la grace que j'implore,
Déesse, lui dit-elle. — Une grace? ordonnez. —
De milliers de fleurs vos champs sont couronnés,
Chacune a ses vertus; en sauriez-vous une
Dont la propriété, sans doute peu commune,
Pût, sans autre secours, me faire concevoir? —
Reine des cieux, dit Flore, il est en mon pouvoir
De remplir vos souhaits. Allez aux champs d'Olène
Au coucher du soleil; là le bon vieux Silène,
A qui j'ai confié le soin de cette fleur,
Vous la fera toucher; et sa douce chaleur,
Par un charme inconnu, par un pouvoir magique,
Vous transmettra soudain sa vertu prolifique.
JUNON part. Le soleil, dans le sein de Thétis,
Avoit caché l'éclat de ses feux amortis;
Elle arrive : Silène en son champ la reçoit :
Junon presse la fleur de ses doigts et conçoit.
Ainsi, pour se venger du maître du tonnerre,
Junon mit seule au jour Mars, le dieu de la guerre.
MONSTRE! qui te repais de carnage et de sang,
Tigre! qui nous souris en nous perçant le flanc,
Des dilapidateurs divinité chérie,
Mars! dis-moi quels forfaits a commis ma patrie
Dont ton bras forcené, sous un glaive assassin,
Se plaît, depuis dix ans, à déchirer le sein?
N'est-ce donc point assez que l'affreuse anarchie,
Sous les débris du trône et de la monarchie,
Organisant le meurtre avec impunité,
Ait fait, au nom des lois, frémir l'humanité?
Vois ces monstres lassés de sang et de rapines,
Insulter à la France, assis sur ses ruines,
Et vouer au trépas tous ceux qui, de Brutus,
Refusent d'imiter les farouches vertus.

Veux-tu du sang ? Eh bien ! digne appui de sa gloire,
Va seconder Carrier aux rives de la Loire ;
Protecteur d'un bourreau, du front de nos guerriers
Détache en rougissant quelques foibles lauriers ;
Et d'Ostende à Toulon, et du Rhin jusqu'au Tage,
Vends le sang des Français à l'heureuse Carthage.
Le ciel, qui dans ses mains tient le sort des états,
Vengera la vertu de tes noirs attentats :
Je verrai, pour l'honneur de ma triste patrie,
Renaître les beaux-arts, dont la gloire est flétrie ;
Et la France, en dépit de toi, de tes noirceurs,
D'une éternelle paix goûtera les douceurs.
Mais que fais-je ? où m'égare, ô sexe que j'adore !
Un trop juste transport contre un dieu que j'abhorre ?
De la magique fleur qui féconda Junon,
Belles, en rougissant vous demandez le nom ?
Au coucher du soleil allez aux champs d'Olène
Le demander tout bas au bon homme Silène :
Pour moi, sans en savoir le nom ni la couleur,
Je crois qu'un beau Narcisse est cette heureuse fleur.
Mais que dis-je ? à quoi bon voler aux champs d'Olène
Pour ravir son secret au bon homme Silène,
Quand le sexe, fidèle à la virginité,
Peut goûter les doux fruits de la maternité ?
Le grand Thomas d'Aquin, céleste régnicole,
Cet aigle des docteurs, cet ange de l'école,
Si fécond en écrits, par l'esprit saint dictés,
En sa *Somme* éternelle, entre autres vérités,
Nous dit ingénuement, qu'en l'état d'innocence
La femme concevoit seule et par l'influence
De l'esprit qu'enflammoit l'imagination ;
Mais, qu'après le péché, la génération
Exigea le concours des femmes et des hommes ;
Que Dieu, pour nous punir, nous fit tels que nous sommes.
Cependant à Grenoble, un arrêt solemnel
Donne à ce saint docteur un démenti formel ;

Par arrêt de la cour, la dame d'Aiguemére,
D'un légitime enfant fut bien et duement mère,
Quoique son cher époux, riche et féal seigneur,
Absent depuis quatre ans, n'en pût être l'auteur.
De ce fameux procès j'extrais, en pur sommaire,
La déposition de la dame Aiguemère.
Au mois de juin, en proie à la chaleur du jour,
Je regagne à minuit mon champêtre séjour;
D'un époux, tendre objet de ma sollicitude,
Le souvenir d'abord charme ma solitude;
Mais bientôt de l'absence éprouvant le tourment,
La vérité fait place à l'erreur d'un moment.
Je me couche : un seul drap, ma seule couverture,
Sur mes genoux errans flottoit à l'aventure :
Bientôt, sur moi Morphée agitant ses pavots,
Je goûtai les douceurs d'un paisible repos.
Je rêvois d'Aiguemère. Un rêve est un mensonge;
Cependant cette fois je fus heureuse en songe,
Puisque rêve jamais n'eut un plus doux succès.
Ma fenêtre aux zéphyrs laissoit un libre accès;
Par leur souffle amoureux, en rêvant secondée,
Dans les bras d'un époux je me sens fécondée.
La dame paya cher un instant de bonheur;
Deux monstres en justice attaquant son honneur,
Et niant qu'on pût faire un enfant par pensée,
La traitent à l'envi de catin, d'insensée;
Mais le sénat, vengeant sa réputation,
Détruit par un arrêt cette imputation;
Les deux accusateurs sont déclarés infâmes,
Et la dame aux zéphyrs la plus chaste des femmes.
Aux zéphyrs amoureux, rivaux de vos maris,
Fermez vos contre-vents, mes dames de Paris.
Les zéphyrs libertins, au sein même des grâces,
De leurs folâtres jeux laissent souvent les traces :
L'enfant tient de sa mère, et l'on sait que Cloris
Fut, dans les jeux d'amour, l'émule de Cypris.

Cloris eut la beauté, les graces en partage :
Ce n'est pas tout encor ; à ce double avantage
La fortune avoit joint les trésors de Plutus ;
Mais ces dons à Cloris tenoient lieu de vertus,
Ornemens du beau sexe et garans de sa gloire.
Cependant le sénat consacra sa mémoire ;
Héritier de ses biens et de ses revenus,
Il mit au rang des dieux la terrestre Vénus ;
Et sous le nom de Flore, amante du Zéphyre,
Cloris, reine des fleurs, obtint son vaste empire,
Tandis que ses enfans, en cent climats divers,
Dans leurs folâtres jeux fécondent l'univers.
Cependant Jupiter crie et se désespère ;
Enceinte de neuf mois du dieu dont il est père,
Il ressent au *fémur* d'effroyables douleurs ;
Attirés par ses cris, ses sanglots et ses pleurs,
Accourent à l'envi les dieux et les déesses ;
L'une soutient ses reins, l'autre écarte ses fesses ;
Et chacun tour-à-tour, au souverain des cieux,
Prodigue ses talens, ses soins officieux.
Junon seule, à ses maux feignant d'être sensible,
Mais l'ame à la pitié toujours inaccessible :
Chaste époux, lui dit-elle, il te souvient du jour
Où les dieux assemblés au céleste séjour
Rirent à mes dépens, quand, par son imposture,
Tirésias osant démentir la nature,
Prononça sans raison, au gré de tes desirs,
Que la femme en amour ressent plus de plaisirs ?
Vois quel plaisir éprouve une femme féconde,
Qui souvent tous les ans met un enfant au monde,
Un enfant qu'en son sein elle a porté neuf mois,
Au milieu des dégoûts et meurtri par son poids !
Mais ce n'est rien encor : si ton ame est jalouse
De goûter les plaisirs de ton heureuse épouse,
Souffre que de mon art, employant le secours,
Des douceurs du *travail* je prolonge le cours,

Pour enivrer tes sens de la volupté pure
Dont s'enivre le sexe aux bras de la nature.
Mais quoi! tant de plaisir a pour toi peu d'appâts;
Tu souffres, Jupiter?.... Que ne souffre-t-on pas
Pour sauver le doux fruit d'une amante adorée,
Par l'ardeur de tes feux malgré toi dévorée!
D'amertume toujours le plaisir est mêlé;
Mais tu vas embrasser le fils de Sémélé.
A ces mots Jupiter, transporté de colère,
Fait, pour saisir Junon, un effort salutaire;
Mais tandis que des yeux il la menace en vain,
De sa cuisse en chantant sort Bacchus, dieu du vin.
Muse, quittons la lyre, et par reconnoissance
Allons du nouveau dieu célébrer la naissance;
C'est le verre à la main qu'on chante ses bienfaits,
Ses travaux, ses combats, sa gloire et ses hauts faits.
Est-ce un autre Bacchus, est-ce un autre Alexandre
Que sur les bords du Nil l'Egypte a vu descendre
Et chasser d'un regard les Beys, tyrans vaincus?
Non; ce héros, plus grand qu'Alexandre et Bacchus,
Ce vainqueur de Lody, de Mantoue et de Rome,
Est le dieu des combats sous les traits d'un jeune homme,
Ou peut-être un génie à qui la liberté
Transmit et son courage et sa noble fierté.
Héros! qui que tu sois, dieu, mortel ou génie,
Poursuis ta déstinée, et qu'à la France unie
De mœurs et d'intérêt, et d'esprit et de cœur,
L'Inde en toi reconnoisse, adore son vainqueur.
Mais dieux! quel coup de foudre et que viens-je d'entendre?
A cet affreux revers aurois-je dû m'attendre?
Quoi! le fils d'Apollon, Silberling n'est donc plus?
Il n'est plus! et mes vœux ont été superflus!
Ah! quand je t'invitois, mon illustre Mécène,
A fuir des bords du Rhin aux rives de la Seine,
Inquiet pour tes jours, mon cœur sembloit prévoir
Que je n'aurois jamais la douceur de te voir.

Enfans du dieu des vers et de la médecine,
Fils de Bellone, et vous, élèves de Lucine,
Venez sur son tombeau qu'ombragent les cyprès
Mêler vos pleurs aux miens, partager mes regrets.
Et toi qui d'un époux chéris toujours l'image,
Veuve de Silberling, daigne agréer l'hommage
Qu'en mon nom tes enfans t'adressent en ce jour.
Ma muse avec plaisir reverra le séjour
Où, chéri d'Apollon, dieu de la médecine,
Silberling a chanté les bienfaits de Lucine :
Trop heureux si ma muse, au gré de mes desirs,
Peut essuyer tes pleurs et charmer tes loisirs !

FIN DU CHANT CINQUIEME.

LA LUCINIADE.

CHANT SIXIEME.

J'ai chanté la Nature et son temple ou matrice,
Et sa force inhérente et sa force expultrice :
Muse, dis-nous comment, sans appui, sans secours,
Fanni mit seule au jour le fruit de ses amours ?
De l'aimable Fanni la touchante aventure
Est digne de passer à la race future.
Saint-Wal, sensible, aimable, orné de mille attraits,
De l'amour à vingt ans sentit les premiers traits ;
Un regard décida du destin de sa vie ;
Il vit, et pour jamais il adora Fulvie.
Fulvie avec transport reçut un tendre aveu,
De s'unir à Saint-Wal son cœur forma le vœu ;
Mais l'honneur rappeloit Saint-Wal à la victoire,
Et des bras de l'amour il revole à la gloire.
Dans la saison où Mars permet à ses guerriers
De goûter le repos à l'ombre des lauriers,
Saint-Wal revient aux lieux embellis par Fulvie ;
Mais aux desirs d'un père en esclave asservie,
Victime du devoir, en dépit de sa foi,
D'un hymen odieux elle a subi la loi.
Madame, dit Saint-Wal, ne cherchez point d'excuse ;
Ce n'est pas vous, c'est moi, c'est le ciel que j'accuse,
Ce ciel qui me poursuit, de mon bonheur jaloux,
Ce ciel qui me flatta de l'espoir d'être à vous.
Hélas ! puisque à jamais sa haine nous sépare,
Je fuis, et quel que soit le sort qu'il me prépare,

L'exil, le trépas même à mes yeux sont plus doux
Que de voir mon amante aux bras de son époux.
Il dit, et vole à Brest confier à Neptune
Sa vie et les débris d'une immense fortune.
On lève l'ancre, on part; et les flots écumans
Paroissent à regret séparer deux amans.
Trois mois à peine échus, déjà pleins d'assurance
Les matelots doubloient le cap Bonne-Espérance,
Quand des monts africains les enfans déchaînés
Descendent en grondant sur les flots mutinés,
Et chassant les zéphyrs dans leurs grottes profondes,
Se partagent l'empire et des airs et des ondes.
L'air retentit au loin d'horribles sifflemens,
Des vagues en courroux les longs mugissemens,
Et l'éclair et la foudre, et la grêle et l'orage,
L'effroi, le désespoir, les pleurs, les cris de rage,
Mille gouffres affreux entr'ouverts sous leurs pas,
Offrent aux voyageurs l'image du trépas;
Et cependant tranquille au fort de la tempête,
Saint-Wal attend le coup qui menace sa tête.
Le vainqueur lutte en vain : sans cordages, sans mâts,
Jeté sur un rocher, il se brise en éclats;
Tout périt. L'Océan, dans ses affreux abîmes,
Avec tous leurs trésors engloutit ses victimes.
Saint-Wal seul, dont le ciel sut protéger le sort,
Dans ce désastre affreux ne pût trouver la mort.
Sur des débris flottans, porté jusqu'au rivage,
Une vague le jette en une île sauvage;
Sans appui, foible, en proie aux horreurs de la faim,
Sur ces bords inconnus il périssoit. Enfin
Une jeune Indienne, enfant de la nature,
Son carquois sur le dos, erroit à l'aventure :
Un cri s'est fait entendre; elle approche, ô terreur!
Pour une ame sensible, ô spectacle d'horreur!
Elle voit teint de sang, étendu sur la rive,
Un étranger mourant, qui, d'une voix plaintive

Aux échos attendris exprimoit ses douleurs :
Sa douceur, sa beauté, sa jeunesse et ses pleurs,
Inspirent à Fanni les plus vives alarmes :
D'un air compatissant, les yeux baignés de larmes,
Pressant entre ses doigts ses humides cheveux,
Au soleil pour Saint-Wal elle adresse ses vœux ;
Et soudain lui tendant une main secourable,
Elle offre à sa foiblesse un appui favorable.
Dans le creux d'un rocher sûr et simple réduit,
Déjà Fanni tremblante en secret l'a conduit;
Des fruits du cocotier, du manglier sauvage,
L'amitié pour son hôte exprime un doux breuvage
Qui, dans son corps débile en proie à la langueur,
Des esprits par degrés ranime la vigueur.
Bientôt au coin du feu, sa main chaste et timide
Détache de Saint-Wal le vêtement humide ;
Le sexe infortuné ne connoît la pudeur
Qu'aux lieux où l'innocence a perdu sa candeur.
Belle de ses attraits, dans cette île encor pure
La femme sans rougir contemplant la nature,
N'avoit pas l'art de mettre un voile à ses appas.
Bientôt Fanni prépare un champêtre repas :
Saint-Wal renaît enfin, Saint-Wal lui doit la vie,
Et l'ingrat dans Fanni ne voit que sa Fulvie.
Fanni, puisse ton cœur ignorer le tourment
De chérir sans retour un insensible amant !
Fanni suit de son cœur la pente naturelle;
Saint-Wal n'est plus un homme, il est un dieu pour elle.
Le servir, l'adorer, le contempler toujours,
Ce doux espoir suffit au bonheur de ses jours.
Mais c'est peu de le voir, Fanni voudroit l'entendre,
Lui peindre les transports d'un cœur sincère et tendre.
Le plaisir pour Saint-Wal de conter ses malheurs,
Le besoin d'un ami sensible à ses douleurs,
Son cœur reconnaissant, l'amitié, tout l'engage
A ne plus différer de mœurs et de langage.

Saint-Wal, à son Emile apprend l'art précieux
D'exprimer la pensée et de la peindre aux yeux :
Pour ses écoliers l'amour rend tout facile ;
A ses leçons Fanni chaque jour plus docile,
En ces termes bientôt apprit à s'exprimer :
Saint-Wal être bien beau, moi Fanni bien l'aimer,
L'aimer hier, demain, toujours, toute la vie,
Mais toi n'aimer pas moi, car moi n'est pas Fulvie.
Cependant, consumé de regrets et d'ennuis,
Saint-Wal comptoit sans cesse et les jours et les nuits :
Depuis que de son sort Fulvie est séparée,
Chaque jour a d'un siècle égalé la durée ;
Chaque jour il la voit dans les bras du sommeil,
Et cette erreur le trouble et hâte son réveil.
Il accuse et le ciel, et les vents et Neptune ;
De l'aimable Fanni la présence importune
En sa faveur à peine excite la pitié ;
L'amour, tyran des cœurs, en bannit l'amitié.
Un jour que de Saint-Wal la crédule compagne,
Pour nourrir un ingrat chassoit dans la campagne,
Resté seul dans sa grotte, à son ennui livré,
D'un fol espoir soudain son cœur est énivré.
Fulvie à ses sermens promit d'être fidelle,
Dit-il, et pour jamais je me séparai d'elle !
Qu'ai-je fait ? mon rival est-il donc immortel ?
Et ne puis-je à mon tour la conduire à l'autel ?
Libre d'un joug sacré, peut-être en son veuvage
Me cherche-t-elle en vain de rivage en rivage.
Ah ! malheureux Saint-Wal ! . . . Comme il disoit ces mot
Son œil découvre au loin un vaisseau sur les flots :
Il le voit, il s'élance, il fend l'humide plaine,
Et bientôt à la nage, il l'atteint hors d'haleine ;
Le pilote français le reçoit sur son bord,
Lui prodigue ses soins et le conduit au port.
Saint-Wal arrive en France et croit revoir Fulvie.
C'en est fait, lui dit-on, le ciel vous l'a ravie ;

Le chagrin, de ses jours éteignit le flambeau.
Immobile et muet, penché sur son tombeau,
L'ame de vifs remords et d'ennuis dévorée,
Saint-Wal pleuroit sans cesse une amante adorée.
Un jour, que sur sa tombe il épanchoit son cœur,
On apporte un écrit : ô surprise ! ô douleur !
Saint-Wal ! je suis heureuse autant que je puis l'être ;
Fanni, pour t'en instruire, a tracé cette lettre :
Du plus tendre des cœurs, chère et douce moitié,
Saint-Wal ! de ta Fanni les dieux ont pris pitié.
Ecoute ... J'avois fait la chasse la plus belle,
Je voulois te l'offrir : plus d'ami ; je t'appelle ;
J'ai beau crier : Saint-Wal ! Saint-Wal ne répond pas.
Je cherchois, en pleurant, la trace de tes pas ;
La nuit, le jour suivant, du soir jusqu'à l'aurore,
Dans les champs, dans les bois, je te cherchois encore.
A ma voix attendris, les échos vainement
Répétoient à l'envi le nom de mon amant ;
Enfin, au désespoir, de douleur insensée,
Je laissois sur les flots s'égarer ma pensée,
Quand je lus près de moi, sur le sable tracés,
Ces mots, ces mots affreux par mes pleurs effacés :
Sois heureuse, Fanni, Saint-Wal revient en France !
Dieux ! quand de le revoir je perds toute espérance,
L'ingrat ose, en fuyant, me parler de bonheur !
Mourons : pour l'Indien la mort est un honneur.
Imitons le soleil, qui meurt au sein de l'onde,
Et renaît chaque jour pour éclairer le monde.
Au fond de l'Océan j'allois m'ensevelir,
Quand soudain dans mes flancs.... dieux ! je sens tressaillir ;
Je recule d'horreur, et loin de l'onde amère,
Je savoure à long traits l'espoir d'être un jour mère.
Déja témoin constant de mes tristes revers,
La lune avoit dix fois parcouru l'univers,
Quand de vives douleurs soudain je suis atteinte ;
La tristesse en mon ame a fait place à la crainte :

Dans l'excès de mes maux, je vas, je viens, je cours,
Je desire et je crains d'en arrêter le cours ;
Foible, enfin je m'assieds, de fatigue harassée :
Au tronc d'un vieux palmier fortement adossée,
Tandis qu'à mes douleurs je donne un libre essor,
Tout-à-coup dans mes flancs se débande un ressort ;
D'un fluide brûlant qui jaillit par ondées,
Je sens mes pieds baignés, mes jambes inondées :
Cependant, sans douleur, je respire un moment ;
J'étois, Saint-Wal, j'étois, je ne sais trop comment ;
A ce calme trompeur succède un autre orage,
Malgré moi, contre lui, je lutte avec courage ;
Enfin, poussant un cri par un dernier effort,
Je mets au monde un fils. Soudain, avec transport,
Je le prends dans mes bras, je l'arrose de larmes :
Soleil, puisse mon fils, objet de mes alarmes,
Animé par ta flamme, allaité de mon sein,
Porter un cœur sensible en un corps libre et sain !
L'astre puissant du jour, à qui j'en fis hommage,
Protégera ton fils, mon fils, ta vive image ;
Cet astre à sa naissance en vain n'aura pas lui,
Il sait que je t'adore, et que tu vis en lui ;
Il permettra sans doute, ou du moins je l'espère,
Que le fils, s'il se peut, me console du père.
Ah ! Saint-Wal ! de mes maux cher et cruel auteur,
Tu ne pouvois me faire un présent plus flatteur !
Déjà sur ses genoux il sourit à sa mère,
Déjà, quand je me livre à la tristesse amère
Qui naît du souvenir de nos communs malheurs,
Son innocente main semble essuyer mes pleurs
Ah ! le fils de Fanni doit avoir un cœur tendre :
Je frémis d'y songer, mais je pense l'entendre
Dans les propos naifs d'un âge peu discret,
Chercher à me ravir un funeste secret :
« Maman ! tendre maman ! dis-moi donc qui t'oblige
» A pleurer nuit et jour ? Est-ce moi qui t'afflige ?

» Tu ne me réponds pas : cela m'afflige aussi.
» Dis-moi du moins pourquoi papa n'est point ici ?
» Tu l'as vu toi, maman ; mais moi, quand le verrai-je ? »
Pleurer n'est pas répondre. Un dieu qui nous protège,
Le soleil est ton père, et le seul aujourd'hui
Dont nous puissions, mon fils, attendre un sûr appui.
Ainsi la vérité voile un heureux mensonge.
Cependant, cher Saint-Wal, si j'en croyois un songe
Dans mon cœur abusé par un long désespoir
De te revoir un jour, je nourrirois l'espoir.
Garde-toi de penser que Fanni soit capable
De former en secret, dans son ame coupable,
Le desir de voir rompre un lien qui lui nuit ;
Son cœur n'eut point de part à l'erreur d'une nuit:
Daigne plutôt le ciel lui conserver la vie !
Mais enfin, je rêvois que l'heureuse Fulvie,
Jeune encor, à tes yeux descendoit chez les morts,
Et que ton cœur, sensible à la voix du remords,
Te ramenoit enfin dans cette île sauvage :
D'aussi loin que mon œil t'apperçut au rivage,
Je t'appelle à grands cris, mon cher, mon doux ami !
Tu cours, tu prends ton fils dans mes bras endormi,
De baisers en pleurant ta bouche le dévore,
Et quand je m'éveillai, tu le baisois encore.
Ah ! Saint-Wal, si jamais un funeste trépas
Brise en effet des nœuds pour toi si pleins d'appas,
Souviens-toi de Fanni ; que l'amour maternelle
N'implore point en vain la pitié paternelle.
Reviens, rends à mes vœux un père, un tendre ami
Que Fanni, tu le sais, n'aime point à demi :
Sans faire un vain serment, tu m'en croiras sans doute;
Il n'est point de danger que mon ame redoute,
Pour toi, je braverois et les vents et les mers,
J'irois, pour te chercher, au bout de l'univers.
Mais que ferois-je en France, et dans la capitale,
Dans cette ville aux mœurs, aux vertus si fatale ;

Où, d'après le portrait hideux que tu m'en fis,
Les pères sont souvent dédaignés par leurs fils ;
Où l'ami protégé par l'aveugle fortune,
Fuit d'un ami sans biens la présence importune ;
Où le vice orgueilleux levant par-tout le front,
A la vertu modeste insulte avec affront ;
Où le vil intérêt, par un commerce infâme,
Vend le lait de son fils au fils d'une autre femme,
Qui, plus coupable encor, de son sein en naissant
Repoussa sans pitié son enfant innocent ;
Dans ce séjour pompeux de brillantes chimères,
De frivoles honneurs, de plaisirs éphémères ;
Dans ce repaire enfin d'êtres pédans ou sots,
Ou trompeurs ou trompés, ou francs bavards, ou faux?
Mais Fanni, qui ne fut ni fausse ni légère,
Dans Paris déplacée y seroit étrangère ;
Et toi-même, ami franc, constant, de bonne foi,
Dans ce brillant cahos étranger comme moi,
Sans l'indomptable amour qui t'unit à Fulvie,
Sur ces paisibles bords tu coulerois ta vie :
Adieu.... Mais si la mort rompt jamais tes liens,
Reviens, Saint-Wal! Fanni t'offre ici de vrais biens ;
Un ciel pur et serein, un cœur sans imposture,
La liberté, la paix, l'amour et la nature,
Enfin, le plaisir vrai pour des êtres bien nés,
De devenir l'appui de deux infortunés.
En faisant des heureux pourroit-on ne pas l'être?
Saint-Wal, de sa Fanni relit cent fois la lettre ;
De Paris le jour même il part avec transport ;
Le vaisseau sans encombre arrive enfin au port.
D'un cœur depuis long-tems à la tristesse en proie,
Amans, vous seuls pouvez imaginer la joie.
Fanni croyoit rêver.... Sensible à tes bienfaits,
Je viens pour réparer tous les maux que j'ai faits ;
Au bonheur de tes jours je consacre ma vie,
Lui dit Saint-Wal. Voici les cendres de Fulvie ;

D'un objet adoré, ces restes précieux
Sont dignes de trouver un asyle en ces lieux;
Qu'ils soient les sûrs garans d'une amour mutuelle,
Je t'aimerai toujours, tu m'aimeras comme elle.
Depuis ce jour Saint-Wal père, époux fortuné,
Dit à chaque étranger, dans son île emmené :
« Des présens que le ciel à l'homme puisse faire,
« Le plus doux et le seul propre à le satisfaire,
» Est une épouse en tout semblable à ma Fanni;
» Le ciel me fit ce don, le ciel en soit béni. »
Fils ingrat de l'espoir! séduisante chimère!
Bonheur dont l'existence est toujours éphémère,
A qui peut les goûter, que tes fruits sont amers!
Des méchans et des sots, séparé par les mers,
Saint-Wal croyoit pouvoir défier la fortune;
Mais il est des mortels qui, nés pour l'infortune,
A chaque nouveau pas rencontrent un écueil,
Et qu'un astre malin poursuit jusqu'au cercueil.
Des rigueurs du destin, victime déplorable,
Saint-Wal offre un exemple à jamais mémorable.
Heureuse avec Saint-Wal, Fanni depuis huit mois
Se flattoit d'être mère une seconde fois,
Lorsqu'un de ces fléaux aux mortels plus funeste
Que l'eau, le feu, le fer, la famine et la peste,
Un mal que l'état souffre et propage en son sein,
Pour tout dire en trois mots, un mauvais médecin
Fut jeté sur ces bords. En dépit de Lucine,
Du symphiseur Sigault, docteur en médecine,
Notre jeune Esculape adoptant une erreur,
Dans le cœur de Saint-Wal vint semer la terreur.
Aux amans malheureux la crainte est naturelle.
Eh quoi! lui dit Saint-Wal, qu'ai-je à craindre pour elle,
Quand Fanni, sans secours, dans cet asyle heureux
A déjà mis au jour un enfant vigoureux?
De sa taille élégante, admirez la structure!
N'est-ce point le chef-d'œuvre heureux de la nature?

Cependant, si pour elle il est quelque danger,
J'attends de vos bontés, généreux étranger,
Qu'alors de la nature interprète fidelle,
Vous ferez ce que l'art en vain attendroit d'elle.
Heureux si vos talens, par un bienfait des cieux,
Conservent à mes vœux deux objets précieux!
Quel sera le tribut de ma reconnoissance,
Si l'un vous doit la vie et l'autre la naissance?
Cependant les neuf mois expirés, le docteur,
Du trop fameux Sigault aveugle sectateur,
Au malheureux Saint-Wal jure, au nom de son maître,
Qu'il reconnoît un vice au plus grand diamètre;
Qu'il sent que de Fanni le bassin trop étroit
Compromettra les jours de l'enfant au détroit.
Notre Esculape alors propose la symphise,
Et soudain la décrit du moins avec franchise.
Saint-Wal, qui pense ouïr l'arrêt de son trépas,
Frissonne; et quel époux ne frissonneroit pas
A l'effroyable idée, à l'affreuse peinture
D'une opération dont frémit la nature,
Au projet infernal d'entrouvrir un bassin
Pour frayer un passage à l'enfant hors du sein?
PARDONNEZ, dit Saint-Wal, à ce cœur né trop tendre
D'interrompre un récit que je frémis d'entendre.
Dieux! qu'il faut de talent, de magnanimité,
Pour pouvoir à ce prix servir l'humanité!
Non, cessez de m'offrir un si pénible office;
Je ne puis à l'amour faire un tel sacrifice.
De ma tendre Fanni le ciel aura pitié,
Par cet espoir du moins consolez l'amitié;
Ce baume est nécessaire à mon ame éperdue.
HOMME foible et cruel! votre épouse est perdue,
A de vains préjugés c'est la sacrifier.
Des ressources de l'art pourquoi vous défier?
C'est avilir le fruit de nos savantes veilles,
C'est dédaigner de l'art les heureuses merveilles,

Enfin, c'est dégrader une opération
Qui du monde savant fit l'admiration,
Qui seule immortalise et le siècle où nous sommes,
Et Sigault, qu'elle place au rang des plus grands hommes.—
Fanni souffre, et sa voix réclame vos secours;
Mon sort dépend de vous —— Rassurez-vous, j'y cours.
Pour commettre un forfait que son art légitime;
Sur un lit de douleur il étend sa victime,
Sépare les *pubis*, et de sang tout couvert,
Avec un long crochet, du bassin entr'ouvert,
Et sourd à la pitié que sa victime implore,
Il arrache un enfant qui palpitoit encore.
A ces accens plaintifs, à ces cris douloureux,
Saint-Wal accourt... pour lui, dieux! quel spectacle affreux!
Fanni lui tend les bras, le regarde et soupire,
Cherche des yeux son fils, il paroît, elle expire;
Saint-Wal l'appelle en vain, Fanni ne répond plus;
Son cœur d'abord s'exhale en regrets superflus,
Mais bientôt la douleur faisant place à la rage:
Tigre altéré de sang, achève ton ouvrage,
Assouvis ta fureur, prends ce fer assassin
Dont tu perças Fanni, dont tu meurtris son sein,
Dans ce cœur déchiré plonge ta main fumante,
Ou je vais t'immoler aux mânes d'une amante!...
Mais je lis sur ton front ta honte et tes remords.
Malheureux! quel démon t'a vomi sur ces bords
Pour venir infecter de ta docte imposture
Des climats habités par la simple nature?
Ton ignorante audace a, dans ce triste jour,
En un désert affreux transformé ce séjour.
Je ne vois plus pour moi, sur ce lointain rivage,
Que la mort ou l'horreur d'un éternel veuvage.
Mon fils, mon doux ami, calme ton juste effroi,
Je vivrai, ton destin m'en impose la loi.
Pour deux infortunés qu'un même sort rassemble,
C'est un malheur de moins que de gémir ensemble.

Pour toi, jeune étranger, par de stériles pleurs
Tu chercherois en vain à calmer mes douleurs ;
Auteur de tous mes maux, ta présence importune
Ne pourroit qu'ajouter à ma vive infortune.
Cherche d'autres climats, ou, repassant les mers,
Le cœur plein de remords et de regrets amers,
Vole aux bords de la Seine apprendre à ma patrie
A redouter sa longue et folle idolâtrie
Pour ces docteurs verbeux, charlatans effrontés,
Avides sectateurs d'absurdes nouveautés,
Qui, même du bassin ignorant la structure,
Ont l'orgueil d'imposer des lois à la nature.
Laisse ces vains auteurs éblouir l'univers ;
Pour toi, désabusé par tes propres revers,
Ne déshonore plus l'art de la médecine
En bravant la nature, en tourmentant Lucine.
Le docteur, éclairé par ces premiers essais,
Moins orgueilleux, revole aux rivages français.
Cependant, pour payer un tribut de tendresse,
Un immense bûcher et s'élève et se dresse ;
Aux rayons du soleil un vieux cèdre allumé
S'embrase, et de Fanni le corps est consumé.
On recueille sa cendre, et l'amour conjugale
De pleurs, en l'y plaçant, baigne l'urne fatale ;
Et pour éterniser un sinistre revers,
Sur l'urne, en lettres d'or, Saint-Wal grava ces vers :
« Des rives de la Seine à l'indien rivage,
» La symphise autrefois a porté le ravage ;
» Passant, donne des pleurs aux cendres de Fanni,
» Et que tout charlatan de ces lieux soit banni. »

FIN DU CHANT SIXIEME

LA LUCINIADE.

CHANT SEPTIEME.

Les Titans orgueilleux, fiers enfans de la Terre,
A Jupiter un jour déclarèrent la guerre ;
Soudain ces scélérats, géans audacieux,
Entassant mont sur mont, escaladent les cieux.
Jupiter, comme un fou, rit du haut de l'Olympe
De voir Cacus grimpant qui s'abat et regrimpe ;
Ancelade, AEgéon, au combat acharnés,
Qui font voler Ossa, Pélion à son nez,
Lorsque à travers les airs, se frayant une route,
Typhée, homme et serpent, fend la céleste voûte,
Et de sa tête énorme épouvante les dieux,
Qui, sans prendre congé, sans faire leurs adieux,
Dans l'excès de leur crainte, hors d'état de combattre,
Laissent avec Jupin le géant se débattre,
Et du vaillant Bacchus indignes compagnons,
Vont de l'heureuse Egypte habiter les oignons.
Jupin, dit Evohé, ta troupe déménage,
Prends-y garde, et ceci n'est plus un badinage ;
Fais voir à ces faquins qu'à ta divinité
On n'insulta jamais avec impunité.
Il dit : au même instant le maître du tonnerre
Fronçant ses noirs sourcils qui font trembler la terre,
Fend la nue, et son foudre, au milieu des éclairs,
Vole, atteint, frappe, abat les géans dans les airs :
Ils roulent ; avec eux roulent dans les campagnes
Mille rochers fumans, mille énormes montagnes,

Qui, des Titans vaincus l'un sur l'autre entassés,
Entraînent avec eux les membres dispersés.
Le Tout-Puissant, le Dieu que tout chrétien révère,
Pour les fils de Noé se montra moins sévère,
Quand d'un monde nouveau fortunés habitans,
On les vit follement imiter les Titans,
Et construire une tour dont la cime orgueilleuse
Devoit frayer des cieux la route périlleuse.
Dieu, qui voit des humains les projets insensés,
Rendit vains tout-à-coup leurs travaux commencés.
Chacun d'eux oubliant sa langue maternelle,
Parloit, sans s'en douter, une langue nouvelle;
Et malgré mille efforts, mille soins superflus.
Ils se nuisoient l'un l'autre et ne s'entendoient plus.
Ainsi leur tour, objet de leur folle espérance,
Devint un monument d'orgueil et d'ignorance.
En ceci la nature imite son auteur :
Quand de l'art le plus simple élevant la hauteur,
D'accoucheurs orgueilleux une horde assassine
Veut soumettre à ses lois la nature et Lucine,
La nature se venge en rendant leurs soins vains,
Et d'erreur en erreur conduit ces écrivains.
Ils ne s'entendent plus, et leurs doctes mensonges,
Examinés de près, ne sont que d'heureux songes.
Apollon, qui jadis sous leurs antres fumeux
Engloutis ces Géans, ces Cyclopes fameux,
Forgerons de Vulcain, artisans de la foudre,
Dont les éclats vengeurs avoient réduit en poudre
Esculape, ce fils si cher à ton amour,
Qui rendit Hyppolite à la clarté du jour,
Pour l'honneur de ton art, dieu de la médecine,
Apollon, venge enfin la nature et Lucine;
Engloutis ces Vulcains, ces Cyclopes nouveaux,
Des fils de Polyphème audacieux rivaux;
Et si, pour t'en punir, le maître du tonnerre
Une seconde fois te bannit sur la terre,

Ne va plus te cacher aux bords thessaliens,
Viens chez les descendans des heureux Saliens,
Viens de la Seine libre habiter les rivages,
De Bellone et de Mars réparer les ravages ;
Viens, du commerce heureux de tes savantes sœurs,
Nous apprendre à goûter les paisibles douceurs,
Et consoler enfin ces enfans du Génie
Qui des arts et des mœurs maintiennent l'harmonie,
Et dont les nobles faits et les travaux constans
Dans un lieu digne d'eux vont triompher des tems.
Muséum ! noble asyle où les brillans trophées
Des Nestor, des Jason, des Minos, des Orphées,
Offrent un Elysée aux rivages français,
Tu vas de Médicis ennoblir le palais.
Si je porte mes pas dans ton auguste enceinte,
A l'aspect imposant de ta majesté sainte,
Vrai sanctuaire ouvert aux enfans d'Apollon,
Je me crois transporté dans le sacré vallon ;
J'y respire la gloire, et moderne Tantale,
Au milieu des trésors que le génie étale,
L'œil avide et fixé sur la postérité,
J'y sens toujours la soif de l'immortalité.
Trop heureux si ma muse, après de longues veilles,
Trouve place en un lieu si fécond en merveilles !
Amis de la nature et de la vérité,
Vous dont les noms transmis à la postérité
Seront avec respect prononcés d'âge en âge,
Dans ce temple sacré recevez notre hommage ;
Nous venons à vos pieds méditer vos écrits :
Puisse votre génie embraser nos esprits !
Adorez Hippocrate, élèves de Lucine ;
Divin restaurateur, dieu de la médecine,
Il posa de votre art les premiers fondemens,
Et tira du cahos l'art des accouchemens.
Plus grand par ses vertus, jusqu'à l'idolâtrie
Hippocrate a porté l'amour de sa patrie.

Jaloux de posséder un si rare trésor,
Artaxerce espéroit l'éblouir par son or;
Un ministre en son nom daigne tout lui promettre.
« Remporte tes présens, et va dire à ton maître
» Qu'Hippocrate, à la Grèce en citoyen soumis,
» Rougiroit d'être utile aux rois ses ennemis. »
Toujours de la nature interprète fidèle,
Paul d'Egyne, après lui surpassa son modèle.
Prudent, judicieux, savant observateur,
Il déchira le masque au front de l'imposteur,
Bannit des instrumens l'appareil formidable,
Et remit le *travail* aux mains d'un sexe aimable.
Il eut des ennemis; mais le profond savoir,
La vertu, les talens, sont faits pour en avoir.
Rhodion à son tour imita Paul d'Egyne;
Ce fameux médecin, Allemand d'origine,
Connut, pratiqua l'art, l'enrichit d'un traité
Plein de précision, plein d'ordre et de clarté.
Le spasme, le *travail*, la perte, le délivre,
Le fœtus mort, à fond sont traités dans son livre.
Moschion, plus exact dans ses descriptions,
De la femme en *travail* peint les positions;
Du reste, en méditant sa sublime doctrine,
On croit lire à-la-fois Rhodion, Paul d'Egyne.
Albucasis, ah! dieux! je sens mon cœur frémir;
J'entends, à ce seul nom, l'humanité gémir.
Celse, en maître de l'art en dirigea l'étude,
Des femmes en *travail* il fixa l'attitude;
Du *crochet* déjà né partisan généreux,
Du moins il en défend l'abus trop dangereux;
Il apprend à porter d'une main protectrice
Le perfide instrument au fond de la matrice,
A respecter ses bords, inévitable écueil
En saisissant l'enfant par la bouche ou par l'œil,
Avicenne au fœtus fit une ligature,
Et le *forceps* en main, tourmenta la nature.

Qu'il m'est doux de placer entre les bons auteurs
De l'art et des humains illustres bienfaiteurs,
Un sexe dédaigné dans le siècle où nous sommes,
Mais digne d'être mis au rang des plus grands hommes.
Agnodice a prouvé qu'il peut seul compatir
Aux douleurs qu'en *travail* il doit seul ressentir,
Et que l'art d'accoucher appartient seul aux femmes.
Cependant, j'en rougis, par des brigues infâmes
L'ignorance, l'orgueil et le vil intérêt,
Dans Athènes jadis obtinrent un décret
Par lequel le sénat, l'auguste Aréopage,
Faisant à la vertu le plus sensible outrage,
Ordonna que la femme, à l'homme ayant recours,
Ne pourroit de son sexe implorer le secours.
A cet arrêt fatal, le beau sexe intrépide,
Se dévoue à la mort, et la parque homicide
Des femmes en *travail* moissonne la moitié.
D'un être malheureux, Agnodice eut pitié :
Cette fille, ou plutôt cette illustre héroïne,
Sous l'heureux vêtement des prêtres de Lucine,
Dans Athènes long-tems avec impunité,
Et par zèle et par goût servit l'humanité.
Ses talens, ses succès irritèrent l'Envie,
Et ce monstre versa ses poisons sur sa vie :
Il osa l'accuser d'être un vil séducteur,
Et de son propre sexe infâme corrupteur.
On la traîne au sénat ; mais, grâce à la nature,
Agnodice en trois mots confondit l'imposture.
Je suis femme, dit-elle, et dût la vérité
Faire éclater sur moi votre sévérité,
Je dirai hautement que votre arrêt injuste
Compromet et l'honneur de ce sénat auguste
Et les jours du beau sexe, à qui votre pouvoir
Ne doit ni ne peut faire oublier son devoir.
Mon art devroit sans doute être interdit aux hommes ;
Mais on est sans pudeur dans le siècle où nous sommes :

A qui n'a plus de mœurs, tout paroît innocent ;
Pour qui ne rougit plus, il n'est rien d'indécent.
Que ce sexe orgueilleux qui toujours nous ravale,
Me permette du moins de marcher sa rivale.
Et si la vérité n'aigrit point vos esprits,
Sénateurs, apprenez à l'univers surpris
Qu'une femme à vos pieds, dédaignant leur audace,
De ses vils délateurs vint implorer la grace.
Par un sexe jaloux ce décret provoqué,
Fut, dans l'Aréopage, à l'instant révoqué.
Ainsi, de la nature interprète fidèle,
Agnodice à son siècle a servi de modèle.
Aspasie.... Ah! ton nom sans doute eût mérité
De passer d'âge en âge à la postérité,
Si.... Mais quand le talent, des dieux présent sublime,
S'avilit, se dégrade en s'alliant au crime,
Il est aux yeux du sage un objet de mépris :
Les vertus aux talens donnent un nouveau prix.
Aspasie, à l'honneur offrant mille victimes,
Détruisoit de l'amour les fruits illégitimes ;
Un breuvage infernal... Mais puisse dans l'oubli
Ce funeste secret rester enseveli !
Eh quoi ! d'un tel forfait on souille ta mémoire,
Hippocrate ? Un auteur veut me forcer à croire....
Tais-toi, vil imposteur, et du séjour des morts
Puisse ton ame impure être en proie aux remords,
D'avoir, par une absurde et lâche calomnie,
Osé ternir sa gloire et flétrir son génie !
Du sein des immortels, ô vieillard vertueux !
Daigne au moins discerner tes fils respectueux
D'une foule hypocrite à tes pieds abattue,
Qui même en l'adorant veut ronger ta statue ;
Ecrase, il en est tems, du sein des immortels
Ces insectes impurs rampant sur tes autels.
Aspasie, en un siècle ignorant et sauvage,
Préparoit, dit l'histoire, un horrible breuvage

Souvent inefficace, ou qui très-lentement,
Après quinze ou vingt jours causoit l'avortement.
Mon siècle, plus instruit, mon siècle, qui se pique
D'être plus philosophe et plus philantropique,
Mon siècle a reculé l'art des avortemens.
Ce n'est plus, de nos jours, par des médicamens
Ou par une liqueur agente et destructrice
Qu'on atteint l'embryon au fond de la matrice ;
Un stilet avec art introduit dans le sein,
Des Paidofagiens remplit mieux le dessein ;
Le métier d'abréger la grossesse importune,
Dans Paris aujourd'hui conduit à la fortune ;
Cinquante louis d'or sont, dit-on, le prix fait
Que les Césariens prennent pour ce forfait.
Bourgeois, par sa sagesse et son expérience,
Obtint de Médicis la juste confiance ;
Par ses heureux conseils, par ses travaux constans,
Elle fut, dit Astruc, l'oracle de son tems.
Nielh, de l'humanité, d'un sexe qu'on outrage,
Plaide et venge à-la-fois la cause avec courage ;
Les *leviers*, les *crochets*, par elle sont proscrits,
Le savoir, la raison, ont dicté ses écrits.
Ducoudrai, dans ses cours pleins d'ordre et de lumière,
Aux yeux du spectateur a parlé la première ;
Son ouvrage fécond, méthodique, instructif,
Sans fatiguer l'esprit, sait le rendre attentif ;
On n'y voit point de l'art la brillante imposture,
C'est la naïveté nous peignant la nature.
Mauriceau mérita sa réputation,
A force de forger, il devint forgeron ;
En filou très-adroit, il fit la médecine,
Et ses heureux larcins ont enrichi Lucine :
Mais la postérité ne lui pardonne pas
D'avoir fait succomber sous la faulx du trépas
Une femme en *travail*, pour punir Chamberleyne
De s'être cru plus fin qu'un renard de la Seine.

Ses œuvres à mes yeux n'en ont pas moins de prix,
Mais j'ai pour leur auteur un souverain mépris.
Mauriceau, tout couvert du sang de sa victime,
M'épouvante, et jamais n'obtiendra mon estime.
Portal, simple, naïf et sans prétentions,
N'a point enrichi l'art par ses inventions;
Mais j'estime un auteur qui, modeste et sincère,
Me dit ce qu'il a fait et non ce qu'il faut faire.
Peu suivit la nature, et vrai praticien,
Ne traita point Lucine en mécanicien :
Attendons, disoit-il, ses ordres en silence;
Attendons, car *plus fait douceur que violence.*
Amand, par ses erreurs vend cher la vérité;
Mais pourquoi le juger avec sévérité?
L'astre le plus brillant a toujours quelque tache,
Toujours au fond du puits la vérité se cache.
Deventer est un dieu consolant les humains,
Et brisant les *crochets* de ses puissantes mains.
Viardel fit un livre, et, sans vouloir médire,
Aux enfans de Lucine on devroit l'interdire :
C'est pour eux en effet un dangereux auteur;
Le journal de Bouillon n'est pas plus radoteur.
Les monstres sont, dit-il, un effet trop funeste
Des forfaits des mortels et du courroux céleste,
Il a fixé l'époque où de secrets ressorts
Par d'invisibles nœuds unissent l'ame au corps.
Accoucheur peu galant, il pense et dit que l'ame
Est plus lente à germer dans le corps de la femme.
Suivant l'autorité de ce docteur instruit,
L'enfant vit à sept mois et ne peut vivre à huit.
A l'en croire, avec art de sa main protectrice
Sans nul danger du sein il extrait la matrice.
En lisant son ouvrage, on n'est pas peu surpris
Qu'un tel homme ait été l'oracle de Paris.
Lamotte, habile, adroit, doué d'intelligence,
A rédiger les faits mit trop de négligence,

Ou peut-être le tems ne lui permit-il pas
De peindre la nature avec tous ses appas.
Ould, savant dans son art, avec l'œil du génie
Porta sur le bassin le compas d'Uranie,
En fixa l'étendue, et ce premier pas fait,
Fut pour l'art un prodige et pour l'homme un bienfait.
Mesnard, des accoucheurs guide sage et fidèle,
Sans l'amour du *forceps*, eût été leur modèle.
Astruc, astre brillant, paroît sur l'horizon,
Et ramène avec lui le jour de la raison.
Protecteur du beau sexe, il l'instruit, l'encourage,
Et cherche à le venger d'un sexe qui l'outrage.
Clément dut au hasard sa vogue et son crédit;
Il enrichit moins l'art que l'art ne l'enrichit.
Accoucheur de catins, en dépit de Lucine
Clément fit fortune où ... maint amant se ruine.
Puzos, par Morizot avec soin rédigé,
Nous offre de son art un utile abrégé.
Smellie, aidé par Ould, décrit, démontre en maître
Les détroits du bassin et chaque diamètre;
Mais Jonhson avec eux, à travers le bassin,
Suit en vain le fœtus dans sa route hors du sein.
Levret eut des talens; mais, par son imposture,
Il avilit en lui ces dons de la nature;
Et loin de l'imiter, et loin de la servir,
En esclave à ses lois, il voulut l'asservir.
De quel droit dans la tombe où repose sa cendre,
Pour la troubler ainsi cherchez-vous à descendre?
Dira quelqu'un. Du droit qu'a la postérité
De venger les affronts faits à la vérité.
Veut-on des charlatans multiplier le nombre?
Payez-les bien vivans, morts, respectez leur ombre.
De l'Egypte adoptons l'utile préjugé,
Qu'au jour de son trépas chaque auteur soit jugé;
Et si dans ses écrits il brava la nature,
Que son nom soit l'effroi de la race future.

Quand de mes jours la parque éteindra le flambeau,
Jeunes praticiens, venez sur mon tombeau;
Venez, et si l'orgueil, l'intérêt, l'imposture,
M'ont fait donner à l'art bien plus qu'à la nature,
Si j'ai trompé mon siècle et la postérité,
Qu'on me voue au mépris que j'aurai mérité.
Mais si j'ai su briser le *crochet* homicide,
Si, la massue en main, à l'exemple d'Alcide,
Des brigands de mon art j'ai purgé l'univers,
Qu'on honore ma tombe en y gravant ce vers:
Sacombe à la nature a consacré sa vie.
Cet éloge flatteur est le seul que j'envie.

De Levret aujourd'hui je m'érige en censeur,
Et serai peu surpris qu'il trouve un défenseur.
Je n'ai point d'intérêt à flétrir sa mémoire;
D'autres en ont peut-être à défendre sa gloire.

Si dans l'art didactique une noble clarté
Doit caractériser l'auguste vérité,
On j'ai peu vu des cieux cette fille ingénue,
On Levret, à coup-sûr, ne l'a jamais connue;
De nuages épais sans cesse enveloppé,
De ce qu'il ne dit point on le croit occupé:
Il ignore ou mesure, en mauvais géomètre,
Du détroit supérieur le double diamètre;
De la *culbute* antique, heureux restaurateur,
Du fœtus à sept mois, il fait un grand sauteur;
Au centre du bassin, il place la matrice,
Et du corps vers son fond met sa force motrice;
Sur des riens, tour-à-tour ou prolixe ou diffus,
Tous ses écrits, de mots sont un amas confus.

La pratique en ses mains ne fut pas moins fatale.
Dans Mauriceau puisant une erreur capitale,
Du fœtus, sans raison, il va chercher les pieds;
S'il nous eût dit combien d'enfans estropiés
Durent à sa méthode une fin malheureuse,
Sa pratique aujourd'hui seroit peu dangereuse;

Mais la terre, discrette en son sein ténébreux,
Dit Smellie, a caché ses essais trop nombreux,
De ses fils le plus jeune, heureux fruit du génie,
Qui de son père un jour eût servi la manie,
Qui sans doute à sa gloire eût mis le dernier sceau,
Son tire-tête, hélas! mourut presque au berceau.
Mais le *crochet* à gaine et le *forceps* son frère,
Surent le consoler d'une perte si chère :
Aussi, jusqu'à la rage, il les aima tous deux ;
La nature, à ses yeux, ne fut rien au prix d'eux ;
Enfin, la parque erroit sur ses lèvres mourantes,
Qu'il les pressoit encor de ses mains défaillantes.
Le grand Levret n'est plus! Exempte de remords,
Puisse son ame en paix reposer chez les morts!
Mais, parmi les vivans, son nom toujours sinistre,
Dira que de la mort Levret fut le ministre.
Cependant ce Levret, charlatan avéré,
Etoit un dieu puissant des mortels révéré.
La nature aux abois expiroit sous sa plume ;
Nouveau Vulcain, son bras faisoit gémir l'enclume :
Des Cyclopes sans nombre allumoient ses fourneaux,
Déjà Lucine en France avoit mille arsenaux ;
Enfin, l'art triomphoit, lorsqu'un heureux génie
De nos instrumenteurs vingt guérir la manie.
Génie observateur, esprit vaste et fécond,
Lumineux, méthodique, éloquent et profond,
Petit parle, on se tait : oracle en médecine,
Il triomphe, et ses droits sont rendus à Lucine.
Art heureux si Petit, bienfaiteur des humains,
Eût daigné consacrer ses leçons par ses mains!
Cependant Rœderer, oracle en Germanie,
Des *leviers*, des *crochets*, propageoit la manie.
Avec peu de talens, il parcourut l'univers,
Adoptant des auteurs les sentimens divers.
D'Edimbourg à Madrid, et de Paris à Rome,
Il ne trouve, il n'admire, il ne voit qu'un grand homme;

Le grand Levret, Levret est la divinité
Qu'il adore et surpasse en inhumanité.
Sigault, l'une avec l'autre, a fait battre deux femmes,
Deux sœurs, qui se sont dit des injures infâmes,
De dures vérités. Pourquoi? pour deux *pubis*.
Qu'en est-il résulté? l'Europe a crié : *bis*.
White, Hunter, Young, Cooper, hommes illustres,
L'art des accouchemens fut, en moins de cinq lustres,
Porté par vos talens à sa perfection,
Quand Paris, de tout tems émule d'Albion,
Voit encor ses docteurs, sous l'orgueilleuse hermine,
Rougir de se vouer au culte de Lucine,
Quel fol orgueil! Heureux qui sert l'humanité,
Et d'un devoir si doux sait tirer vanité!
Bartholo, d'une adresse à nul autre féconde,
Ayant fait par état la barbe à tout le monde,
S'imagina la faire aux docteurs de Madrid;
Il quitte le rasoir, part de Valladolid :
Avec mille talens, une honnête industrie,
On n'est jamais, dit-il, prophète en sa patrie;
Du génie et du goût Madrid est le séjour,
C'est mon pays, j'y vole, et vingt cités un jour
Se disputant l'honneur d'avoir vu ma naissance,
Me payeront le tribut de leur reconnoissance.
Chemin faisant, l'esprit rempli de son objet,
L'*Art de marcher*, dit-il, me paroît un sujet
Neuf, heureux et bien fait sous ma fertile plume,
Pour produire en un mois un énorme volume.
Ecrivons. Il écrit un livre en six traités,
Pour le style et le goût divinement traités;
Bientôt l'*Art de marcher* fut le livre à la mode,
Chacun se l'envioit, chacun trouvoit commode
D'apprendre à peu de frais les six façons d'aller;
Savoir, sur les deux mains, pieds et jambes en l'air;
Sur quatre extrémités; sur l'*anus*; la poitrine;
Sur les genoux; enfin, cette heureuse doctrine

Exposoit

Exposoit clairement l'art d'apprendre aux enfans
A marcher sans lisière avant quinze ou seize ans.
Un plein succès suivit cette noble entreprise :
Pour la première fois, on vit avec surprise
Les grands danseurs, du cours inondant les chemins,
S'exercer à la course et bondir sur leurs mains ;
Le roi, l'infant, la reine et toutes les princesses,
S'avancer gravement en tortillant des fesses.
Cependant, ventre à terre et rampant autour d'eux,
Les ministres, les grands, baisoient leurs pieds poudreux ;
Le grand inquisiteur marchoit à quatre pattes,
Tandis qu'à ses côtés un essaim de béates
Le suivoit à genoux ; enfin, des nourrissons
De leur Bonne à quinze ans recevoient des leçons.
Un franc Cochinchinois, voyant que l'ignorance
De l'homme, dans Madrid, éternisoit l'enfance :
Aveugles Castillans, ne voyez-vous donc pas,
Dit-il, qu'un charlatan enchaîne ici vos pas ?
Qu'à son art des sauteurs mettent quelque importance,
Qu'un roi traîne ici-bas sa pénible existence,
Que de vils courtisans, dont l'art est de tromper,
Sur le ventre en naissant s'exercent à ramper,
Que de prêtres menteurs une horde hypocrite
Craignant de voir le ciel que leur audace irrite,
Baissent leur front superbe à la terre attachés,
Que le sexe offre à Dieu ses genoux écorchés,
C'est dans l'ordre ; il n'est rien en cela qui surprenne ;
Mais qu'au mépris des lois, un auteur entreprenne
De consacrer sa plume à tromper le public
En faisant de la presse un infâme trafic,
D'enchaîner la raison, de pousser l'imposture
Jusqu'à donner à l'art le pas sur la nature,
Et qu'il reste impuni, c'est ce qui me surprend,
C'est ce que mon esprit avec peine comprend.
Le bon Cochinchinois, chez un peuple qui pense,
Eût, pour un tel bienfait, reçu sa récompense ;

En Espagne, on le livre à l'inquisition,
Qui le brûle pour prix d'une bonne action.
Grace à la liberté, la horde fanatique
N'exerce plus en France un pouvoir despotique;
Mais Lucine à Paris a ses inquisiteurs,
Et son *auto-da-fé* pour tous les bons auteurs.
Non loin du temple auguste où l'art heureux allie,
Pour charmer nos loisirs, Melpomène et Thalie,
Est un vaste édifice et beau sans ornemens,
Dont Louis-Dubarry jeta les fondemens.
Là, pour un vrai savant, siégent dix imbéciles
Sans goût, sans jugement, entêtés, indociles,
D'un vain orgueil bouffis, nourris de préjugés;
Et par de tels faquins les auteurs sont jugés!
Divinité des Francs, si long-tems attendue,
Liberté trois fois sainte et des cieux descendue,
Ainsi que par le feu, l'or même est épuré,
Le vrai talent plus pur brille à ton feu sacré:
Comble enfin nos desirs; hâte toi de dissoudre
Ces corps que la loi sage a frappés de sa foudre;
Et par toi dégagés de titres superflus,
La matiere et l'esprit ne se confondront plus.
Et vous, fils de Paré, désertez ces écoles
Où vous attire en foule, au son de ses paroles,
Un éternel bavard qui, plein de vanité,
Croit par de longs discours servir l'humanité.
Pour le malheur du siècle et de l'espèce humaine,
L'orgueil a, de votre art, agrandi le domaine.
D'un bon chirurgien, la noble ambition
Doit être d'éviter une opération.
Dédaignez de votre art les vaines théories,
Et sans vous amuser de fades rêveries,
Moins prodigues du tems, volez à l'Hôtel-Dieu:
Là Desault parle en maître, opère en demi-dieu;
Chaque mot de sa bouche est un nouvel oracle,
Chaque acte de sa main est un nouveau miracle;

A mille infortunés souffrant sur leurs grabats,
Et d'une voix plaintive invoquant le trépas,
Desault, par ses talens, sait faire aimer la vie;
Son nom seul fait pâlir et la mort et l'Envie.
Puisse la vérité, qui me dicta ces vers,
Le venger de ce monstre aux yeux de l'univers!
Mais en vain de son bras, Desault, nouvel Alcide,
Arrêteroit la faulx de la parque homicide,
Si de l'humanité, vaste et hideux cercueil,
L'Hôtel-Dieu! du trépas inévitable écueil,
L'Hôtel-Dieu! gouffre impur au sein de ses abîmes,
En dépit de l'art même engloutit ses victimes.
C'est dans un angle obscur de ce profond tombeau
Qu'à la foible lueur d'un pâle et noir flambeau
La parque, nuit et jour, errant de couche en couche,
Sous sa faulx meurtrière étend la femme en couche.
Du fond de ce réduit, vous m'implore en vain;
Dans ce siècle de fer, le zèle est toujours vain:
Je ne puis rien pour vous, que vous plaindre et me taire.
Non, je vais révéler le plus affreux mystère;
Muse, il est tems enfin de trahir un secret
Que ton cœur indigné ne garda qu'à regret:
Des infidélités publions la plus noire,
Et que Clio la grave aux fastes de l'histoire.
Un ministre odieux, un ministre imposteur,
De l'espoir d'être utile abusant un auteur,
Et voilant avec art l'intérêt qui l'anime,
Sous le masque imposant d'un cœur né magnanime,
Mais d'une cour perfide en effet vil agent,
L'engage à devenir l'appui de l'indigent.
De l'humanité sainte, à l'aide de sa plume,
Dans les cœurs les plus froids le feu sacré s'allume
Aux tableaux déchirans tracés dans son écrit:
L'Hôtel-Dieu de Paris à jamais est proscrit;
Sur les plans de Poyet, dupe de l'artifice,
On projette, on dispose un plus vaste édifice;

Et chacun s'honorant de sentimens humains,
Verse au trésor public son or à pleines mains.
Un nouvel Hôtel-Dieu s'est élevé, sans doute?
Mais en quels lieux? En vain j'en demande la route;
On me répond tout bas: Demandez à Breteuil!
Demandez à d'Artois! demandez à Vaudreuil!
Vaudreuil, d'Artois, Breteuil, le cri de l'indigence,
Du fond de l'Hôtel-Dieu demande au ciel vengeance;
Votre inhumanité multipliera les morts.
Mais leurs cœurs sont-ils faits pour sentir des remords?
Cependant, quel revers vient de changer la scène,
Et fait verser des pleurs aux nymphes de la Seine?
Pleurez, amis des arts et de l'humanité,
Pleurez, Desault n'est plus! Un peu d'aménité
Manquoit, dit-on, aux mœurs de ce savant austère,
Dont l'excès de travail aigrit le caractère.
Lafontaine l'a dit: *Chacun a son défaut;*
Et c'est le seul du moins qu'on reproche à Desault.
Mais la dextérité, cette heureuse aptitude,
Fruit rare et précieux d'une pénible étude,
Qui toujours au génie assujettit la main
Dans les nombreux détours du labyrinthe humain,
Qui pourroit à Desault contester ce mérite?
Qui?... Ce chirurgien que tout talent irrite,
Ce Narcisse imprudent qui, de lui-même épris,
Honore ses pareils d'un souverain mépris.
Mais l'écho de la Seine, attristé de ta perte,
Aux élèves de l'art, aux humains si funeste,
Desault, à ton Zoïle a répété souvent
La terrible leçon de la lime au serpent.

FIN DU CHANT SEPTIEME.

LA LUCINIADE.

CHANT HUITIEME.

Sexe modeste et doux qu'un sexe vain défie,
C'est à vos chastes soins que Lucine confie
Les femmes en *travail*. Nul ne peut à son gré
Vous frustrer de ce droit juste, antique et sacré.
Vainement l'intérêt, l'orgueil vous le contestent ;
Du monde primitif, les annales attestent
Que le sexe timide, en tout tems, en tous lieux,
De son sexe reçut ces soins officieux,
Et que les accoucheurs, en horreur à Lucine,
A des femmes sans mœurs ont dû leur origine.
Rachel, par qui Jacob à Laban s'allia,
Quand ce crédule époux eut dédaigné Lia,
Rachel, à la pudeur jusqu'au trépas fidelle,
Eut, durant le *travail*, une femme auprès d'elle.
Quand de l'enfantement Thamar sentit les maux,
Elle appela Maïal, qui reçut ses jumeaux.
Du grand pontife Héli, la fille étoit enceinte
Quand les fiers Philistins saisirent l'arche sainte ;
Et le glaive à la main, dans leur camp ténébreux,
Tuèrent Phinées, son frère et les Hébreux.
Du vaillant Phinées la veuve infortunée,
Pour comble de disgrace à vivre destinée,
Au funeste récit de ses affreux malheurs
D'un pénible *travail* éprouva les douleurs ;
Par trois femmes, Layel, Zamore et Malagée,
Après sa délivrance, elle fut soulagée.

Sur les rives du Nil, les enfans des Hébreux,
Sous le poids de leurs fers devenus trop nombreux,
A leurs fiers oppresseurs inspirèrent des craintes.
Pharaon ordonna que les femmes enceintes
Publieroient leur état, et que les nouveaux-nés
Par Phua, Séphora seroient exterminés.
Vain espoir! du tyran la rage fut déçue.
Ah! Pharaon! l'ami de l'historien Suë,
Levret, eût mieux servi ton barbare dessein;
Son *crochet* que l'enfer a vomi de son sein,
En séchant d'Israël la tige trop féconde,
Eût purgé de leur race et l'Egypte et le monde.
Ce beau nom d'accoucheur, de nos jours si vanté,
N'étoit donc pas encore en Egypte inventé;
Et Suë, en ses essais ignore qu'Hérodote,
Ce père de l'histoire est si vieux, qu'il radote.
Mais quel est donc ce Suë, et quels sont ses essais?
Le neveu du grand Suë; et, tout ce que je sais,
C'est que dans ses essais, épouvantable ouvrage,
Ce Suë a de Samson déployé le courage;
Seul il a combattu contre les Philistins,
Et des Juifs son épée a vengé les destins:
Il s'est trompé d'état; du reste si bon homme,
Qu'on l'avoit surnommé *Mannequin de Saint-Côme.*
Mais si d'Egypte en Grèce, heureux berceau des arts,
Toujours, l'histoire en main, nous portons nos regards,
Qui voyons-nous? Lucine, au sexe d'âge en âge
Transmettant ses secrets à titre d'apanage,
Lucine, avec dépit arrachant de nos mains
Un art fait pour des cœurs plus purs et plus humains.
Origène et Platon, Aristote et Maxence,
Des Maïai, de leur tems, admirent la science.
Pline l'historien loue Eléphantidis
Et sa digne rivale en son art, Laïdis:
Salpe, Sapho, Laïs, Arthémise et Livie,
Dans mon art chez les Grecs ont signalé leur vie:

Cléopâtre, Aspasie, Agnodice et Cycris,
Par la main de l'histoire ont vu leurs noms écrits.
Digne contemporain du divin Hippocrate,
O fils de Sophronisque! ô vertueux Socrate!
Qui mieux que toi peut dire à la postérité
Ce que l'art dut au sexe, à sa dextérité?
Toi, dont la chaste mère y consacra ses veilles,
Toi qui, témoin heureux de ses longues merveilles,
Fier d'être issu d'un sang cher à l'humanité,
A louer sa prudence a mis ta vanité;
Toi, le plus sage enfin des sages de la Grèce,
Qui d'une sage-femme enviois la sagesse!
Muse, dis quelle femme en Grèce s'attira
Le surnom glorieux de sauveur? Sotira.
Sotira, des humains noble consolatrice,
Des femmes en *travail* fut la conservatrice.
Oui; mais, dit-on, le sexe et sans guide et sans art,
Ou suivoit la routine, ou marchoit au hasard.
Je rougis de combattre une absurde imposture.
Ah! sans doute, guidé par la simple nature
Et jaloux de la suivre à pas respectueux,
Le sexe n'avoit point l'orgueil présomptueux;
De lui donner des lois, de lui parler en maître,
Le sexe n'avoit point, aveugle géomètre,
A ses dimensions asservi le bassin;
Le sexe n'avoit point, de son bras assassin,
Dans le flanc entr'ouvert d'une mère expirante
Arraché sans pitié sa victime sanglante:
Ces succès éclatans, ces faits bien observés,
A mon siècle, à mon sexe ont été réservés.
De la simple nature interprète fidelle,
Le beau sexe écrivoit ce qu'il apprenoit d'elle.
Heureux si ces écrits, fruits de travaux constans,
Eussent pu triompher des outrages du tems!
Loués par Gallien, cités par Démocrite,
Ces ouvrages, sans doute, avoient quelque mérite.

Sparte et Lacédémone, au sein de leur splendeur,
Qui, sur leur propre force élevoient leur grandeur,
Lacedémone, hélas! à qui la loi cruelle
Ordonnoit d'étouffer la pitié maternelle
A l'égard de ses fils, foibles, infirmes nés,
Par Lycurgue, en naissant, à périr condamnés,
Lacédémone enfin, qui devoit à Lucine
Sa force, son éclat, sa majesté divine,
Par son choix exclusif donna lieu de penser
Qu'elle crut l'art aux mains dignes de l'exercer.
Si je viens de l'Attique aux bords rians du Tibre,
Je vois non Rome aux fers, mais Rome antique et libre,
Rome au tems des Catons, Rome avant les Césars,
Souveraine du monde et reine des beaux-arts,
De Lucine honorant les mœurs toujours austères,
Interdire aux Romains ses augustes mystères.
Pline, Plaute et Térence, en mille occasions
De Salpé, Sotira, vantent les fonctions :
Suivez mon ordonnance avant que je revienne,
A fait dire à Lesbi, l'auteur de l'Andrienne ;
Et plus bas : *Cette femme a trop d'emportement*,
Est peu propre à soigner un tel enfantement.
Ammien Marcelin assure qu'Eusébie,
Épouse de Constance, encouragea Lesbie,
Sage-femme, à servir son barbare dessein,
En tuant au berceau l'enfant que dans sein
Portoit de Julien la jeune et tendre épouse,
Dont la fécondité la rendoit si jalouse.
En Arabie, en Perse et chez les Musulmans,
Le sexe exerçoit seul l'art des accouchemens.
Enfin, avant qu'un prince ignorant, fier, obscène,
Eût banni la pudeur des rives de la Seine,
Un sexe adroit, modeste et sensible à l'excès,
En Europe exerçoit mon art avec succès.
De tout tems, il est vrai, l'art de la médecine
Vint offrir son secours à la chaste Lucine ;

Mais durant le *travail*, un voile officieux
Déroboit la déesse à l'œil audacieux.
Un despote, un tyran, petit-fils d'Henri quatre,
Qui triompha sans gloire et vainquit sans combattre,
Qui, sans talens, des arts devint le protecteur,
Qui du sang de son peuple abreuva tout flatteur,
Qui de l'Europe enfin prépara la ruine,
Le premier en Europe a fait rougir Lucine;
Et changeant en vertu son impudique ardeur,
Au rang des préjugés a placé la pudeur.
De vils adulateurs une foule servile
Imita son exemple, et la cour et la ville
Le donnant tour-à-tour à vingt peuples divers,
La pudeur s'exila de ce triste univers.
Sexe à qui chaque mode offrant une merveille
Fait briser chaque jour l'idole de la veille,
D'un peuple trop léger, belle et digne moitié,
Dont le sort déplorable excite la pitié,
Réponds; une assez longue et triste expérience
T'a de mon sexe enfin démontré la science;
De grace, réponds-moi: quel fruit retires-tu
D'avoir sacrifié cette heureuse vertu
Qui s'alarme et colore un front chaste et novice
A tout mot équivoque, au nom même du vice?
D'avoir de la nature interverti les lois?
D'avoir à tes tyrans abandonné tes droits?
Réponds-moi: la nature, à l'homme plus docile,
Rend-elle en sa faveur ton *travail* plus facile?
Lucine à tes enfans, sous sa magique main,
Ouvre-t-elle à la vie un plus heureux chemin?
Contre la parque enfin, toujours inexorable,
L'homme, par ses talens, t'est-il plus favorable?
Non, sans doute; et mon art, devenu plus hardi,
Le tombeau sous tes pas par lui s'est agrandi.
L'ignorance, l'orgueil, l'intérêt, l'imposture,
Loin de son sanctuaire ont chassé la nature;

L'ignorance en secret forgea mille instrumens,
L'orgueil posa de l'art les nouveaux fondemens,
L'intérêt le soumit à de calculs infâmes,
Et l'imposture enfin déshonora les femmes.
Cependant, si j'en crois Demours et Swammerdam,
Les crapauds accouchoient sous notre père Adam.
Dans ce vaste jardin où Buffon a son temple,
Et qu'un fleuve orgueilleux baigne, admire et contemple,
Quand, soulevant sa tête au milieu des roseaux,
Il porte dans Paris le tribut de ses eaux;
Dans ce jardin pompeux, si fécond en miracles,
Que l'immortel Jussieu, fameux par tant d'oracles,
Enrichit des trésors de cent climats divers,
Et pour eux en printems transforma les hivers;
Dans ce jardin, Demours, sur les plantes fleuries
Promenoit sur le soir ses douces rêveries.
Un bruit s'est fait entendre; il approche tout bas,
Guette, et voit deux crapauds prenant leurs doux ébats.
Le docte observateur, d'un œil académique,
Contemple gravement cette scène comique;
Le mâle très-adroit, dit Demours, arrachoit
Les œufs dont sa femelle avec peine accouchoit.
Ce que l'académie a cru, je le puis croire;
Mais je ne croirai point ce qu'ajoute l'histoire,
Qu'un accoucheur fameux, grand mécanicien,
Sur les pas de Demours l'académicien,
Arrive; et, comme lui témoin de l'aventure,
Attend, fier d'avoir pris sur le fait la nature.
Maître crapaud, versé dans les accouchemens,
Avec précaution fait les attouchemens,
Façonne adroitement sa patte en pelvimètre,
Mesure ainsi le grand, le petit diamètre,
Du bassin en tout sens prend les dimensions,
D'un pénible *travail* suit les progressions,
Va, vient, paroît rêveur, enfin se détermine
A césariennisez madame crapaudine.

Il fait en un clin-d'œil ce chef-d'œuvre de l'art,
Et tire l'œuf du sein comme on tira César.
Bravò, cent fois *bravò*, voilà comme on opère,
Dit l'accoucheur, croyant parler à son confrère.
Mais le *bravò* d'un homme à la voix de Stentor
Effraya le crapaud, qui fuit et court encor.
SWAMMERDAM, même a vu la grenouille femelle
Imiter la crapaud, pondre ses œufs comme elle;
Et durant le *travail*, d'un plus ou moins long cours,
De la grenouille mâle implorer le secours.
D'après ces faits, depuis la naissance du monde,
Il est des accoucheurs sur la terre et sur l'onde;
Et quelque jour, des cieux parcourant les déserts,
Blanchard nous apprendra qu'il en est dans les airs.
AINSI, le merveilleux séduit toujours les hommes.
Hélas! jusques à quand, insensés que nous sommes,
Embrassant à-la-fois un trop vaste horizon,
Fermerons-nous les yeux au jour de la raison?
Ah! si des animaux, trop souvent nos modèles,
Nous voulons devenir les émules fidèles,
Imitons-les en tout, soyons sobres comme eux;
Comme eux sachons jouir, seul moyen d'être heureux;
Comme eux, pour être exempts de toute épidémie,
Ecoutons la nature et non l'académie.
MAIS quoi! de la nature oubliant les bienfaits,
De l'art audacieux je tairois les forfaits?
Non; je veux que mon siècle et la race future
Attestent que je fus l'ami de la nature,
Le garant de son vœu, le vengeur de ses droits,
Et l'interprète heureux de ses constantes lois.
ADORONS la nature; elle rend tout facile,
Lorsqu'à ses sages lois on se montre docile;
Malheur à qui la brave ou ne l'écoute pas;
L'art, son esclave heureux, doit marcher sur ses pas:
A ses sages décrets, à ses desirs fidelle,
Jamais l'art, sous mes doigts, n'eut à se plaindre d'elle.

Le génie a de l'art dicté les élémens,
Qu'il dirige vos mains, sûrs et vrais instrumens;
Mais l'artiste, en guidant un être à l'existence,
Doit du ciel qui l'éclaire implorer l'assistance.
Des déesses sans nombre invoquons le secours,
Car les dieux impuissans à nos voix seroient sourds.
Les dieux *Nixi*, jadis pour les dames romaines
Eurent, dans le *travail*, des ames inhumaines;
On les vit de sang-froid, souriant de leurs maux,
Dans leur flanc entr'ouvert égorger les jumeaux.
Dans un lieu solitaire écartant tout profâne,
Implorez et Lucine et la chaste Diane;
Lucine, si le jour éclaire vos labeurs,
Diane, si la nuit est témoin des douleurs.
Quand le sang à grands flots jaillit de la matrice,
Criez: Ména! Ména! soyez ma protectrice;
Et sept fois à genoux prononcez son saint nom.
Mais n'invoquez jamais la barbare Junon:
Du souverain des dieux, cette implacable épouse,
Dont l'orgueilleuse humeur et la fureur jalouse
Ont rempli l'univers de ses emportemens,
Prolonge le *travail*, nuit aux enfantemens.
Soutiens ma foible voix, puissant dieu du Permesse!
Je vais venger ta mère et remplir ma promesse.
Latone, dans son sein receloit ses jumeaux:
Pour la faire avorter et provoquer ses maux,
En frappant son esprit d'une terreur mortelle,
Junon ne rougit point de susciter contre elle
Un serpent né des eaux lors de Deucalion,
Monstre affreux, à-la-fois dragon, tigre et lion,
Qui, l'œil étincelant, la gueule ensanglantée,
Poursuivoit nuit et jour Latone épouvantée,
Quand la terre, insensible à ses affreux revers,
Sous ses pas fugitifs déroboit l'univers.
Latone enfin touchoit à son heure dernière;
Mais Neptune.... Apollon, sur son char de lumière,

Cache à ma voix ce front et si noble et si beau ;
Diane, au sein des mers a plongé son flambeau.
Ah ! si le souvenir des tourmens d'une mère
Pénètre encor vos cœurs d'une tristesse amère,
Chers enfans de Latone ! agréez mes regrets
D'avoir troublé vos cœurs par mes chants indiscrets !
Astre brillant du jour, daigne éclairer le monde,
Et toi Diane aussi, rends la nuit moins profonde !
Paris donne à Vénus le prix de la beauté.
Ah ! Pâris ! de Junon l'orgueilleuse fierté
Dans le sang des Troyens va laver son injure ;
Sur les rives du Styx je la vois ; elle jure
D'ensevelir sous Troye et ta race et ton nom :
Déjà par elle armés, Achille, Agamemnon,
Dans ses remparts fumans ont porté le ravage.
Mais quoi ! Pergame en cendre est égale au rivage,
Et son courroux encor n'est point assouvi ? Non.
En dépit de Vénus, l'implacable Junon
Poursuit de mers en mers, dans le pieux Enée,
Des Troyens fugitifs la race infortunée ;
Et, pour mieux se venger d'un mortel odieux,
De l'Olympe et du Styx elle invoque les dieux.
Quelle est donc cette jeune et belle infortunée
Au sommet d'un rocher, nue, assise, enchaînée,
Qui, les cheveux épars, poussant de longs sanglots,
Contemple un monstre affreux sorti du sein des flots,
Qui, pour la dévorer, du roc gagne la cime ?
Andromède, est-ce toi ? dis-nous quel est ton crime ?
D'avoir cru tes attraits plus beaux, plus gracieux
Que les appas flétris de la reine des cieux.
Pourquoi Thirésias, privé de la lumière,
A tes regards, Phœbus, ferme-t-il la paupière ?
Quel forfait provoqua tant de sévérité ?
A l'injuste Junon il dit la vérité.
Aux dieux, la vérité tient toujours lieu d'injure,
Mais de Thirésias retraçons l'aventure.

Un jour Thirésias rencontra sur ses pas
Deux serpens enlacés par d'amoureux ébats ;
Une verge à la main, il fond sur ces reptiles,
Et rend de leur coït les efforts inutiles.
Par Vénus à l'instant le couple est bien vengé,
Thirésias, en femme à leurs yeux est changé ;
Il usa de ses droits, et du dieu du mystère
Reçut maintes leçons à l'île de Cythère.
Enfin, ayant frappé de nouveau ces serpens,
Thirésias reprit son sexe après sept ans.

Cependant à Junon, le maître du tonnerre
Soutenoit qu'en amour, dans les cieux, sur la terre,
Le sexe, plus ardent, plus fécond en desirs,
Plus sensible, en un mot, goûte plus de plaisirs ;
Mais Junon prétendoit qu'un injuste partage
Au nôtre sur ce point donne tout l'avantage.
Thirésias, par eux sur ce fait consulté,
Dit qu'en amour, le sexe a plus de volupté.
A cet aveu naïf, furieuse, interdite,
Junon poche les yeux au juge hermaphrodite.

Orgueilleuses Junons, dussiez-vous m'aveugler,
Dussiez-vous sans pitié de vos mains m'étrangler,
Oui, de Thirésias surpassant le courage,
Je vous dirai : Vénus est pour vous une rage
Qui souvent de l'honneur étouffant tous les droits,
Vous fit de la nature intervertir les lois.

Nyctimène à l'Amour dérobe un trait funeste ;
L'Amour sera vengé : son cœur s'ouvre à l'inceste ;
La raison parle en vain. Dans le lit paternel
Nyctimène assouvit un penchant criminel.

Myrrha, de Nyctimène imitant la conduite,
Dans le lit paternel chaque jour introduite,
A l'auteur de ses jours, qui ne la connoît pas,
Prodigue sans pudeur d'incestueux appas.

Biblis, d'un chaste frère incestueuse amante,
A toute heure, en tous lieux, le poursuit, le tourmente

Caune, qui d'un tel crime entrevoit la noirceur,
Fuit Vénus, sous les traits de sa coupable sœur.
Pasiphaé, ce monstre indigne d'être femme,
Conçoit pour un taureau l'amour le plus infâme;
Dans les flancs d'une vache, à sa brutale ardeur
Elle immole à-la-fois raison, remords, pudeur.
Dieux! quel sera le fruit de sa rage assouvie?
A plus d'un Minotaure elle a donné la vie.
D'une mère coupable, enfant incestueux,
Phèdre ose aimer un fils chaste et trop vertueux,
Qui, pour voiler d'un cœur la flamme illégitime,
Périt, de sa marâtre innocente victime.
Soleil, qui sur ton char dus reculer d'horreur
Le jour où de Vénus l'indomptable fureur
Poursuivant sans relâche une auguste famille,
Aux yeux de l'univers déshonora ta fille,
Laisse-moi de l'amour peindre tout le danger;
Je suis père, et ton sort ne peut m'être étranger;
J'attends du ciel, sans doute, un destin plus prospère;
Mais, quand l'astre du jour a rougi d'être père,
Quels parens vertueux oseroient se flatter
Que pour eux il n'est point d'affront à redouter?
Deux enfans, tendres fruits d'un heureux hyménée,
Caroline et Louis charment ma destinée.
D'une mère adorée, aimable rejetton,
Comme on voit sous la rose éclore le bouton,
Ainsi croît sous ses yeux ma jeune Caroline;
De la rose naissante elle a tout, hors l'épine.
La fraîcheur de son teint, l'éclat de sa beauté,
Sa naive candeur, sa douceur, sa bonté,
De mille dons heureux le précieux mélange,
Font dire à qui la voit: Caroline est un ange!...
Mais des conseils pervers, l'exemple des méchans,
L'âge des passions, de funestes penchans,
D'un amour malheureux la folâtre chimère....
Non, Caroline aura les vertus de sa mère;

Comme elle, inébranlable au chemin de l'honneur,
De deux enfans chéris j'attends tout mon bonheur.
Cependant, si jamais, contre toute apparence,
Ou ma fille ou mon fils frustroit mon espérance,
Soleil! n'éclaire plus un père infortuné
Par un sort déplorable à rougir condamné: . . .
Un dieu seul peut braver la honte et l'infortune,
Mais un mortel doit fuir ta lumière importune.
Le nom de Messaline, à la postérité
Retracera le crime et l'impudicité....
Mais je sens qu'à ma voix la pudeur s'effarouche,
Ma muse, en rougissant, met sa main sur ma bouche:
Jetons un voile épais sur ces scènes d'horreur,
Et de Vénus enfin enchaînons la fureur.
Femmes, qui d'un tel mal rougissez d'être atteintes,
Etouffez de l'amour les flammes mal éteintes;
Fuyez Vénus, fuyez ses regards langoureux,
Ses propos trop lascifs, ses baisers amoureux;
Fuyez, sur-tout, fuyez tout réduit solitaire,
Des nymphes fréquentez l'asyle salutaire.
De lait, d'orge et de riz composez vos boissons,
Aux chairs des animaux préférez les poissons.
La chauffrette est funeste, endurez la froidure;
Préférez au duvet la couche la plus dure;
Travaillez nuit et jour; la molle oisiveté
Est la mère du vice et de la volupté.
Femme, suis mes avis, qui, mieux que la verveine,
De Vénus contre toi rendront la rage vaine.
Mais, loin de mon sujet, par Vénus emporté,
J'oubliois de Junon la haine et la fierté.
Du souverain des dieux la nymphe bien aimée,
Io, par son amant en vache est transformée;
A ta rivale, Io, tu n'échapperas pas,
Par ordre de Junon, Argus suit tous ses pas;
Argus, monstre aux cent yeux, dont l'ombre et le silence
N'ont pu jamais tromper l'active vigilance.

Ah ! malheureuse Io, que vas-tu devenir ?
Tes feux ont éclaté, Junon va t'en punir.
Un Taon de Jupiter suit en tous lieux l'amante,
A coups d'un triple dard, l'insecte la tourmente ;
Le sang coule à grands flots de ses flancs entr'ouverts :
Désespérée, Io se plonge au sein des mers,
Fuit en Egypte, et là, cette nymphe adorée,
Sous le doux nom d'Isis fut depuis honorée.
Ah ! muse, pourras-tu raconter sans frémir
Les malheurs dont jadis Cadmus eut à gémir,
Quand d'Agénor Jupin eût enlevé la fille ?
Junon, à sa vengeance immola sa famille :
Ino, qui d'Athamas craint la rage et les cris,
Dans les flots de la mer se plonge avec son fils.
Agavé, de fureur par Bacchus transportée,
Fait frémir la nature en égorgeant Panthée.
Othonoé, ton fils en cerf d'abord changé,
Par ses chiens à tes yeux est ensuite égorgé.
Sémélé, veut de près voir le dieu de la foudre ;
Dans son palais en flamme, elle est réduite en poudre.
Jupiter aime Egine, et Junon en courroux
Donnant un libre essor à ses transports jaloux,
Livre un vaste pays aux horreurs de la peste ;
Tout périt, tout succombe au mal le plus funeste.
Cependant Jupiter, sensible aux longs malheurs
D'Eacus, fils d'Egine, essuye enfin ses pleurs,
D'un fléau destructeur vient réparer les pertes,
Et, pour mieux repeupler les campagnes désertes,
Sortent d'un chêne antique, à sa voix entr'ouvert,
D'innombrables fourmis dont le sol est couvert.
Le dieu qui donne aux corps et la vie et la forme,
En sujets d'Eacus, en héros les transforme ;
Courageux myrmidons, intrépides guerriers,
Qui, sous les murs de Troye, ont cueilli des lauriers.
Muse, dis nous comment, dans sa rage inhumaine,
Junon persécuta la malheureuse Alcmène ?

Le dieu qui remplit tout de son immensité,
A qui tout doit la vie et la fécondité,
Jupin, d'Amphytrion daigna chérir l'épouse;
Elle conçut. Junon, furieuse et jalouse,
De son enfantement prolonge les douleurs;
Alcmène en vain l'implore: insensible à ses pleurs,
Elle ordonne à sa fille, à la tendre Lucine,
De lui rendre fatal l'art de la médecine,
D'user des cordiaux les plus prompts, les plus forts,
D'enflammer l'orifice en dilatant ses bords,
De mettre ses genoux, ses pieds à la torture,
D'employer l'art enfin à tromper la nature.
Jupiter, qui d'Alcmène entend le cri perçant,
Soudain, d'un air sévère et d'un ton menaçant,
Dit aux filles du Styx de modérer leur rage,
Et Galanthis alors vint terminer l'ouvrage.
Alcmène, dit Jupin, en dépit de Junon,
J'adopte votre fils, Alcide est son surnom:
Illustre rejeton du maître du tonnerre,
De ses nobles travaux il remplira la terre;
Et le front couronné d'un éclat radieux.
Hercule un jour viendra s'asseoir au rang des dieux.
Mais Hercule est en vain protégé par son père;
Dans sa rage impuissante, encor Junon espère
Etouffer au berceau cet enfant précieux,
Qui doit, en dépit d'elle, être admis dans les cieux.
Complice des forfaits, la Nuit, reine des ombres,
Avoit sur l'univers jeté ses voiles sombres;
D'un fils cher à son cœur attendant le réveil,
Alcmène se livroit aux douceurs du sommeil,
Quand Junon, pour commettre un lâche infanticide,
Glisse deux longs serpens sous le berceau d'Alcide.
Vomis par les Enfers, ces serpens monstrueux
Déroulent en sifflant leurs anneaux tortueux;
Leurs yeux, rouges de sang, pleins de feux étincèlent,
Leurs triples dards sont teints du poison qu'ils recèlent:

Après avoir porté leurs regards autour d'eux,
Sur le berceau d'Alcide ils s'élancent tous deux.
De carnage altérés, à l'aspect de leur proie,
Ils écument de rage, ils bondissent de joie;
Et contre un foible enfant unissant leurs efforts,
En un double lien ils transforment leur corps.
Pressé de toutes parts, insensible, hors d'haleine,
Hercule, en s'éveillant d'abord respire à peine;
Mais dans ces nœuds puissans bientôt il se débat:
Aux efforts redoublés de ce noble combat,
Alcmène épouvantée, en sursaut se réveille.
Quel spectacle pour elle? O prodige! ô merveille!
Aux yeux d'Alcmène en pleurs, Hercule entre ses mains
Etouffe, en souriant, ces serpens inhumains;
Et cependant Junon, dans sa rage implacable,
Poursuit le fils d'Alcmène, et sa haine l'accable;
Mais toujours triomphant, toujours victorieux,
Hercule a terminé ses travaux glorieux.

D'Hercule et d'Apollon, noble et vivante image,
Roucher! d'un cœur sensible accepte un foible hommage.
Ainsi qu'en douze mois Apollon, dieu des vers,
Du sein du Zodiaque embrasse l'univers,
Tel, au fertile champ de la littérature,
Le génie en tes *Mois* embrassa la nature.
Tantôt nouvel Alcide, en tes douze travaux
Tu domptes les tyrans et les monstres nouveaux:
Sous tes coups tombe et meurt l'hydre du fanatisme,
Sur son trône, à ta voix, pâlit le despotisme;
De l'homme, en philosophe ici pesant les droits,
Tu mets dans la balance et le peuple et les rois.
Là, dédaignant des cours les usages serviles,
Tu fais aimer les champs à l'habitant des villes;
Le vice heureux frémit à tes pieds abattu,
Et tu nous peins ton ame en peignant la vertu.

Ah! malheureux ami dont j'honore la cendre,
Dans la tombe avec toi que n'ai-je pu descendre

Le jour où dans les fers, attendant même sort,
Je lus ton nom inscrit sur les arrêts de mort !
Cependant garde-toi de regretter la vie,
Ce bien est, de nos jours, trop peu digne d'envie.
Eh ! quel ami des arts ne préféreroit pas
L'échafaud de Roucher, l'honneur de son trépas,
A la honte de voir et l'intrigue et l'audace
Se frayer de concert une route au Parnasse,
S'asseoir insolemment à côté de Fourcroy,
Lui mettre en main le sceptre et le proclamer roi ?
Si, du séjour des morts, tu peux encore entendre
Un ami des beaux-arts, ton ami le plus tendre,
Cesse de regretter le séjour des vivans :
Roucher ! console-toi, console deux savans,
Du vandalisme impur innocentes victimes,
Lavoisier et Bailly, tes deux amis intimes ;
Dis-leur que tôt ou tard, vos mânes outragés,
Par les amis des arts seront ici vengés.

FIN DU CHANT HUITIEME.

LA LUCINIADE.

CHANT NEUVIEME.

Mortels! de la nature admirez la sagesse ;
C'est peu de vous verser ses dons avec largesse,
A vos moindres besoins elle attache un plaisir,
Et prévient vos dégoûts par un nouveau desir.
Ainsi ce feu sacré, cette céleste flamme,
Sous le beau nom d'amour, n'est qu'un besoin de l'ame,
Et ce feu dans vos cœurs, attisé par ses mains,
Source de vos plaisirs, reproduit les humains.
Pourquoi donc l'outrager, en l'accusant sans cesse
D'être souvent l'auteur des maux de la grossesse?
Femmes! vous n'aurez point une incommodité,
Vous ne maudirez plus votre fécondité,
Si, méprisant de l'art l'éloquente imposture,
Vous daignez écouter la voix de la nature.
Qu'un autre, grossissant la liste de vos maux,
Vous force d'envier le sort des animaux,
En leur donnant sur vous un indigne avantage,
Plus franc, je vous dirai, vos maux sont votre ouvrage :
Mais, sans vous tourmenter de malheurs à venir,
Dociles, apprenez l'art de les prévenir.
D'abord, défiez-vous de l'air atmosphérique ;
Ce fluide léger, invisible, élastique,
Peut, suivant le rapport de ses propriétés,
Avoir en divers lieux diverses qualités ;
Un air trop condensé par l'excès de froidure,
Gêne le cours du sang, rend la fibre plus dure ;

L'air trop chaud la relâche, et, faute de ressort,
Tout fluide sur elle agit avec effort.
Un air humide et froid est doublement nuisible,
En supprimant du corps la vapeur insensible.
Un air humide et chaud est un énorme poids,
Sous lequel nous perdons et la force et la voix.
L'air fétide est funeste à toute femme enceinte;
La méphytique odeur d'une chandelle éteinte,
Disent *Pline* et *Liebaut*, a seule et promptement,
Par son funeste effet, produit l'avortement.
Un air pur et serein, sans vice délétaire,
A l'état de grossesse est le plus salutaire.
Le choix des alimens n'est pas moins important
A qui veut mettre au jour un enfant bien portant.
Dans les mets destinés à votre nourriture,
Femmes, consultez moins vos goûts que la nature:
Pâtés, ragoûts, salé, raiforts, raves, radis,
Mets trop lourds ou trop cruds, doivent être interdis;
Les végétaux, les œufs, la chair blanche et légère,
Sont des alimens sains que l'estomac digère.
L'eau, la bierre et le vin, versés par la raison,
Sont, durant la grossesse, une utile boisson.
Voulez-vous de douleurs être moins tourmentées?
Sevrez-vous de café, de liqueurs fermentées;
Cependant, si l'usage en fit un vrai besoin,
Du moins évitez-en l'excès avec grand soin.
Par un trop long repos la fibre se relâche;
Les solides alors, dans leur tissu trop lâche,
Aux diverses humeurs donnant un libre accès,
Recèlent à-la-fois varice, œdème, abscès.
Mais l'exercice à pied resserrant les solides,
Dans un juste équilibre entretient les fluides;
La femme enceinte doit savoir faire à propos
Succéder tour-à-tour l'exercice au repos;
Du cheval le plus doux, aux dangers intrépide,
Redouter les écarts et l'allure rapide;

Même en un char pompeux et conduit à pas lents,
Des plus souples ressorts redouter les élans.
Ainsi qu'un choc léger brise un vase d'argile,
Tel, au sein de sa mère, un enfant est fragile.
Bon! bon! ne craignez rien; laissez, vous dira-t-on,
Ces paniques terreurs aux femmes du haut ton,
Qui, sans l'avis formel des suppôts de Lucine,
Et de la chirurgie et de la médecine,
De peur de se blesser n'osent plus faire un pas,
Ni moucher, ni cracher, ni prendre un seul repas,
Et qui, par leurs docteurs nuit et jour étourdies,
Ont classé la grossesse au rang des maladies.
Jeanne, vous dira-t-on, enceinte de Henri,
Père et roi des Français, des Français si chéri,
Jeanne d'Albert, enceinte, alla, quoique princesse,
Dans un char très-rapide, à neuf mois de grossesse,
De Compiègne à Pau, des rois humble séjour,
Avant que sur son char l'astre brillant du jour,
Plus pur, plus radieux, sortant du sein de l'onde,
Eût vingt fois devant lui chassé la nuit profonde.
La reine de Pologne, enceinte de neuf mois,
Suivoit *Sobieski* dans les camps, dans les bois.
En ses fastes sanglans, si la main de l'histoire
De ces faits étonnans consacra la mémoire,
C'est parmi les abus qu'il falloit corriger,
Et non comme un exemple utile à propager.
L'art l'a fait parmi nous, mais la Pologne encore
Du jour qui nous éclaire à peine a vu l'aurore.
Femmes! ne souffrez point que le dieu du repos
Sur vos yeux trop long-tems agite ses pavots;
Quand Phœbus, sur les pas de l'Aurore vermeille,
Renaît, Lucine alors ne veut pas qu'on sommeille;
Mais elle exige aussi que la nuit à son tour
Vienne vous délasser des fatigues du jour.
Craignez tout mouvement désordonné de l'ame,
La peur qui la saisit, le courroux qui l'enflamme;

La haine envenimée et le jaloux transport,
Au fœtus dans le sein peuvent donner la mort.
Epouses ! je vous dois un conseil salutaire ;
Quand vous aurez conçu, n'allez plus à Cythère:
La nacelle à Vénus, sur les flots amoureux,
Peut souvent rencontrer mille écueils dangereux.
D'ailleurs, l'île où les ris, les jeux dansent sans cesse,
Est un séjour funeste à l'état de grossesse;
Des folâtres amours l'aveugle emportement,
Dans le cours de neuf mois produit l'avortement.
Sexe aimable, enchanteur, dont les naïves graces
De l'homme infortuné soulage les disgraces,
Ton destin est de plaire, et je ne prétends pas
Te ravir l'art heureux d'embellir tes appas.
D'un costume élégant, l'agréable imposture
Semble ajouter un prix aux dons de la nature.
Que la Mode et le Goût, dieux charmans ! dieux rivaux !
Offrent à vos attraits mille ornemens nouveaux,
Et rivales des fleurs, fraîches, vives comme elles,
Beautés, dans nos jardins reparoissez plus belles.
Ainsi chaque printems, dans l'empire des fleurs,
Voit les roses, les lys marier leurs couleurs,
L'œillet et la jonquille, ornemens de la terre,
De suaves odeurs enbaumer un parterre.
J'applaudirai sans doute, et mon œil enchanté
Vous verra disputer le prix de la beauté ;
Mais je frémis de voir que des femmes enceintes
Par les triples cordons de leurs jupes soient ceintes
Jusqu'à perdre en marchant la respiration,
De voir que ce fardeau, gênant son action,
Surcharge la matrice, et prive ce viscère
D'un développement au fœtus nécessaire.
Je voudrois qu'une femme enceinte eût, en tout tems,
Des vêtemens légers autour du corps flottans,
Tels que chez les Hébreux en portoient les Lévites,
Et tels que sous ce nom dans Paris vous les vîtes.

J'ai

J'ai dit mon sentiment: heureux si mes avis,
D'accord avec vos goûts, pouvoient être suivis!
Cependant de nos jours, au sein même des villes,
Mon art, à la nature offre des soins utiles,
Qui, bien administrés, ne seroient jamais vains,
S'ils n'étoient confiés à d'ignorantes mains.
Que toute femme brune enceinte soit baignée,
Qu'en tout tems la sanguine à propos soit saignée;
Ne donnez qu'au besoin les plus doux purgatifs,
Mais souvent par l'*anus* quelques bains lénitifs.
Enfin ils sont échus, les neuf mois de grossesse,
Et l'enfant, tourmenté par le corps qui le presse,
S'éveille, se débat, cherche à sortir du sein;
Soulevé par les eaux, au détroit du bassin,
Après de longs efforts, sa tête plus pesante
Glisse, tombe, et bientôt l'occiput se présente.
Des progrès du *travail* observez bien le cours:
Le doigt, sans le génie, est d'un foible secours,
Sans lui, l'art du *toucher* n'est qu'un guide infidèle;
Mais le génie heureux, souvent d'un seul coup d'aîle
Peut franchir dans son vol les limites de l'art,
Quand la routine rampe et se traîne au hasard.
Ainsi, pour se nourrir, l'hirondelle timide
Du paisible Océan rase la plaine humide,
Tandis que l'aigle fier, d'un vol audacieux,
Vient fixer le soleil sous la voûte des cieux.
D'une femme en *travail* observez le visage,
Le teint, le son de voix, le trouble, le langage,
Et son silence même, et son regard plaintif,
Rien ne doit échapper à votre œil attentif.
Spectateur du combat livré par la nature,
Du bassin en esprit suivez bien la structure;
Et, sans perdre en efforts de rapides instans,
Retracez-vous de l'art les principes constans.

Premier Principe.

Je sais, vous direz-vous, je sais que la matrice
Doit agir sur l'enfant par sa force expultrice.

Deuxième Principe.

Que, semblable à la vis qui tourne en avançant,
L'enfant, dans le bassin, tourne en le franchissant.

Troisième Principe.

Qu'a la forme d'un œuf, réduit par la matrice,
Ou sa tête, ou ses pieds, s'offrent à l'orifice.

Quatrième Principe.

Que le rapport parfait de l'enfant aux détroits,
Ne rend jamais pour lui les bassins trop étroits.

Cinquième Principe.

Que du chef de l'enfant la plus grande étendue,
Aux épaules toujours fraye une libre issue.

Sixième Principe.

Quand de l'enfant à terme on fait l'extraction,
On attend la douleur pour chaque attraction.

Septième Principe.

Des membranes craignez d'opérer la rupture,
Laissez le plus souvent ce soin à la nature.

Huitième Principe.

La routine a prescrit, mais la raison défend
De lier les vaisseaux du cordon à l'enfant.

Neuvième Principe.

Le *travail* est toujours l'œuvre de la nature;
On le trouble en mettant l'enfant à la torture.

Dixième Principe.

Respectez le *travail ;* mais, d'un œil curieux,
Observez quel agent le rend laborieux.

Onzième Principe.

Dans les convulsions ou la perte utérine,
Il faut que sur-le-champ le *travail* se termine.

Douzième Principe.

Dans le cas d'inertie après l'enfantement,
L'art doit, contre la perte, agir très-promptement.

Défiez-vous de l'art ; laissez à l'ignorance
Et son ton prophétique et son air d'assurance ;
Des *forceps*, des *crochets*, funestes précurseurs,
Songez que l'ignorance et l'audace sont sœurs,
Enfans dénaturés, enfans du même père,
De l'orgueil, qui causa les malheurs de la terre.
Le mérite est toujours exempt de vanité ;
Modeste, avec courage il sert l'humanité :
Secondez, mais suivez pas à pas la nature,
C'est là le grand secret ; le reste est imposture.
Mais en voulant hâter trop tôt l'enfantement,
N'organisez jamais l'horrible avortement.

Pardonne, dieu des vers, si j'ose sur ma lyre
De Vauzelme en ce jour consacrer le délire.
Vauzelme, un jour rêvant que sans la Faculté
La nature à neuf mois n'a pas la faculté
D'expulser un enfant par un étroit passage,
Aux suppôts de Levret donne un conseil peu sage.
Il voudroit, j'en frémis, qu'un habile accoucheur,
Disons mieux, du beau sexe un barbare écorcheur,
Le *forceps* à la main, provoquant la nature,
Mît à sept ou huit mois la femme à la torture ;

Et, pour sauver la mère, au travers du bassin
Extirpât avant terme un enfant hors du sein.
Je ne combattrai point cette étrange méthode;
Qui, par bonheur, jamais ne deviendra de mode;
Mais l'auteur, étayé de ses doctes raisons,
Méritoit une place aux Petites-Maisons.
Apollon, croirois-tu qu'une secte savante
Dans l'art d'ouvrir le flanc d'une femme vivante,
Art qu'on appelle ici *césarienniser*,
De ta propre conduite ose s'autoriser?
Eh quoi! des éventreurs tu serois le modèle?
O blasphème! Apollon, du sein d'une infidèle
Retira, je l'avoue, Esculape son fils,
Qui respira soudain; mais déjà Coronis,
Au rival d'Apollon, au jeune Ischis ravie
Sous les traits de Diane, avoit perdu la vie.
Imitez Apollon, et n'assassinez pas;
Pour éventrer la femme, attendez son trépas.
Muse, effroi du méchant sur la scène tragique,
Prête-moi ton cothurne et ta voix énergique
Contre Typhon, ce monstre, horreur de l'univers,
Fils de Rhée, échappé de ses flancs entr'ouverts;
Typhon, dont la naissance, horrible phénomène,
Présagea l'attentat d'une secte inhumaine,
Qui, de l'art de Lucine et la honte et l'effroi,
Eventra le beau sexe à l'exemple d'un roi.
Enceinte de neuf mois, la mère des dieux, Rhée,
De la terre et des cieux à-la-fois révérée,
Avec impatience attendoit le moment,
Terme heureux de ses maux et de l'enfantement,
Quand soudain de son flanc un monstre.... le dirai-je?
Avant de voir le jour, coupable et sacrilége,
Un monstre, auteur du mal, de fureur transporté,
S'élance, et déchirant le sein qui l'a porté,
Exécrable rebut de la nature entière,
Du soleil qui le voit fait pâlir la lumière.

L'Egypte en pleurs, gardant un silence profond,
Tous les ans craint le jour qui vit naître Typhon,
L'ennemi d'Osiris, dont la clarté féconde
Débrouilla le cahos, organisa le monde,
Osiris, dont Typhon éteignant le flambeau,
Replongea l'univers dans la nuit du tombeau.
Après la délivrance, il faut que l'accouchée
En un plan incliné sur le dos soit couchée.
Respectez son état, et par de vains propos
Gardez-vous de troubler son paisible repos;
D'un funeste accident la nouvelle imprévue,
Un objet qui soudain frappe à regret sa vue,
Sur ses sens agités font une impression,
Qui, du sang et du lait troublent l'excrétion,
La supprime, et dès-lors l'art, au sein des orages,
Ne peut d'un mal rapide arrêter les ravages.
Un préjugé fatal, respecté de nos jours,
Dit que, durant la couche, on doit suer toujours.
Cette erreur capitale, aux femmes si funeste,
A causé plus de maux que la guerre et la peste.
Ne confondez jamais la transpiration
De nos humeurs, utile évaporation,
Qui, nécessaire au corps, mais naturelle et libre,
Y rétablit sans cesse, y maintient l'équilibre,
Avec cette liqueur, qui des pores du corps
Ruisselle, et sans succès affoiblit ses ressorts;
Je dis plus, la sueur, chère aux yeux du vulgaire,
Des fièvres de la couche est la cause ordinaire.
L'appartement doit être et vaste et bien aëré,
Mais par un demi-jour avec art éclairé.
Qu'il soit propre, et sur-tout défendez qu'on l'arrose:
Proscrivez toute odeur; le parfum d'une rose,
Par un coup électrique affectant l'odorat,
Peut saisir l'accouchée et nuire à son état.
Le chiendent, le tilleul, le thé, la camomille,
L'eau rougie, est pour elle une boisson utile;

La canne et le persil, de nos jours tant prescrits,
Sont les seules boissons qu'à bon droit je proscrits.
Les feuilles de bourrache, un seul grain d'émétique,
Vous offrent au besoin un diaphorétique.
Si la femme nourrit, par un régime sain
Réparez sans délai les pertes de son sein ;
Le potage, un œuf frais, la chair blanche et rôtie,
Telle est la nourriture à la couche assortie.
Si les vices du lait ou son tempérament
La dispensent du soin d'allaiter son enfant,
J'interdis sans pitié tout aliment solide ;
La tisanne, un bouillon ou tout autre liquide,
Ragoûts fastidieux, trop insipides mets,
Sont les seuls néanmoins qu'en ce cas je permets.
Tels étoient les conseils qu'au printems de mon âge
Me donnoit un vieillard instruit, prudent et sage,
Serres, mon premier guide et mon instituteur,
Aux murs de Montpellier mon ami, mon tuteur,
Quand le sort m'arracha du sein de ma patrie.
Ma patrie!... A ce nom, mon ame est attendrie ;
Carcassonne, agréable et salubre séjour,
Le mortel vertueux qui me donna le jour
Habite votre enceinte ; et je n'ai plus de père !
Je ne suis plus son fils !... O race de vipère !
C'est vous, prêtres, c'est vous, infâmes séducteurs,
Qui de l'erreur d'un père êtes les vils auteurs!
C'est vous, dont l'imposture, et l'intrigue et l'adresse,
D'un père et de deux sœurs m'ont ravi la tendresse!
Puisse le ciel vengeur, dans son juste courroux,
De sa foudre en éclats vous pulvériser tous !
Muse, peins ces mortels vains, faux, insociables,
De richesses, d'honneurs, de sang insatiables,
Qui, vomis par l'enfer, d'un ton audacieux
Aux crédules humains parlent au nom des cieux.
De ces fourbes sacrés dévoiler l'imposture,
C'est rendre un pur hommage au Dieu de la nature.

Puisse la Liberté, pour finir nos revers,
Du joug du Sacerdoce affranchir l'univers !
Il est un Dieu, j'y crois, et nul plus que moi-même
N'admire et sa grandeur et sa bonté suprême :
Le ciel, la terre et l'onde, ouvrages de ses mains,
Attestent sa puissance et sa gloire aux humains.
Je l'aime, et de lui seul j'attends des jours prospères;
Je l'adore, et fidèle à la foi de mes pères,
Je crois que l'homme juste a droit à ses bienfaits,
Je crois que du méchant il punit les forfaits.
Mais, qu'usurpant des cieux l'auguste privilége,
Un prophète imposteur, un prêtre sacrilége,
Pesant dans sa balance et le bien et le mal,
Nous peigne un Dieu planant sur l'abîme infernal,
Un Dieu qui nuit et jour épiant nos foiblesses,
Le bras toujours armé de foudres vengeresses,
Menace sans pitié les fragiles mortels
Tremblans et prosternés à l'ombre des autels ;
Qu'un prêtre, au nom de Dieu provoquant nos largesses,
Nous prêche impudemment le mépris des richesses,
Et cousu d'or, aux sots vante la pauvreté ;
Qu'un prêtre, se jouant du vœu de chasteté,
Dans sa mystique ardeur électrisant nos femmes,
Traite leurs bons maris d'impudiques, d'infâmes,
Ce prêtre, fût-il Juif, Musulman, Chrétien,
Je lui dirois : méchant ! mon Dieu n'est pas le tien.
Le mien, modeste et doux, toujours plein d'indulgence,
Ne respira jamais le meurtre et la vengeance ;
Le mien, sujet fidèle, au souverain soumis,
Souffrit et pardonna même à ses ennemis ;
Le mien, sans vêtemens, sans biens et sans asyle,
Au gré de ses tyrans erroit de ville en ville ;
Le mien, de l'amitié savourant les douceurs,
Prêcha la chasteté par d'innocentes mœurs ;
Le mien, ami constant des pécheurs démocrates,
Effaroucha l'orgueil des Juifs aristocrates ;

Le mien meurt leur victime, et du haut de sa croix
Commande à la nature en respectant ses lois.
Aux lois de ma patrie en esclave fidèle,
Je fais vœu d'imiter cet auguste modèle;
Et dussent nos Calchas m'immoler comme lui,
Je suis prêt à périr; mais je jure aujourd'hui
De chasser, si je puis, à son auguste exemple,
Ces marchands, ces vendeurs qui profânent son temple,
Ces Judas qui vendroient leur maître au poids de l'or,
Si des cieux, parmi nous, il descendoit encor.
Prêtre, voilà mon Dieu, je ne suis point athée;
Mais ne l'es-tu pas toi, qui, nouveau Prométhée,
Ravis le feu du ciel, et de tes propres mains
Fais mouvoir à ton gré les stupides humains?
Avant que l'homme esclave eût plié sous un maître,
Sur les rives du Nil l'enfer vomit un prêtre
Hypocrite et rusé; mais seul et sans appui,
Ce fourbe se choisit des fourbes tels que lui;
De leur foi mutuelle un serment fut le gage,
Et, bien sûr de leur zèle, il leur tint ce langage:
L'homme ignorant, est foible et superstitieux;
Il croit toujours celui qui parle au nom des cieux:
L'Egyptien paroît avide de merveilles,
Vendons-lui cher le fruit de nos savantes veilles;
Et, pour mieux l'asservir à notre ambition,
Imposons-lui le joug de la religion.
De tout tems le génie enfanta des miracles,
De tout tems au vulgaire il dicta ses oracles;
Faisons parler les dieux, et ce peuple à genoux
Va respecter les lois qu'il recevra de nous.
Il dit, et dans le cœur de ces prêtres novices,
Soudain son souffle impur fit germer tous les vices.
Chez un peuple agricole, animal précieux,
Le bœuf dût le premier être admis dans les cieux;
Apis est dieu, le prêtre encense son image,
Et l'Egypte crédule, au dieu bœuf rend hommage.

Apis vivoit un mois, les prêtres l'engraissoient,
Et de sa chair divine eux seuls se nourrissoient.
Aux femmes qui venoient voir Apis toutes nues,
Les prêtres, de son temple ouvroient les avenues,
Et toujours aux époux en refusoient l'accès,
Heureux de n'être pas témoins de leurs excès !
La superstition au prêtre est donc utile ?
Bientôt on adora le chien, le crocodile,
La brebis, l'ichneumon, la cigogne, les daims ;
Un dieu dans chaque oignon poussoit dans les jardins ;
Et le peuple, à son gré choisissant son idole,
S'égorgeoit saintement pour un culte frivole.
Cependant le grand-prêtre, à l'ombre des autels,
Ne borne point ses vœux à tromper les mortels ;
A son ambition, il faut un rang suprême,
Et sur son front sacré ceignant le diadême,
Aux prêtres assemblés il adresse ces mots :
Chers amis, il est tems de prévenir les maux
Qui naîtroient de l'excès d'un zèle fanatique,
En soumettant le peuple au pouvoir despotique.
Que le trône et l'autel, l'un à l'autre enchaînés,
Par d'invisibles nœuds savamment combinés,
Fixent à notre sort le destin de l'empire :
A ce sublime rang croyez que je n'aspire
Que pour votre intérêt, notre commun bonheur,
Et non pour me parer d'un vain titre d'honneur.
Des beaux-arts et des lois, nous seuls dépositaires,
Pourrons interpréter les augustes mystères :
Faites parler Apis, et comptez sur ma foi.
L'oracle Apis prononce, et le grand-prêtre est roi.
Un prêtre roi ! voilà cette boëte effroyable
D'où sortit de nos maux la source intarissable.
Le mensonge, le meurtre et l'impudicité,
Sont nés du fanatisme et de la royauté.
Du sang des étrangers, une prêtresse avide
Les immole à Diane aux bords de la Tauride.

Sur la foi de Calchas, l'infâme Agamemnon
Immole Iphigénie à son ambition.
Au nom du ciel Seïla, quoique innocente, expie
De Jephté, vil brigand, le vœu le plus impie.
Un prêtre des Gaulois, un Druïde inhumain,
Sur l'autel à grands flots répand le sang humain.
Un prêtre au Malabar, à sa tombe accompagne
D'un époux décédé la vivante compagne.
Le prêtre, chez l'Inca, du vœu de chasteté,
Pour la prostituer dégageant la beauté,
Nomme enfans du soleil les fils de son amante,
Infidèle, au cercueil il la plonge vivante.
Dans la Californie, un prêtre ambitieux
Ceint du bandeau des rois son front audacieux,
Tandis que parmi nous, saintement homicide,
Les fils de Loïola prêchoient le régicide.
De carnage et de sang à-la-fois altérés,
Des bords Ibériens au Mexique attirés,
Des tigres, revêtus d'une figure humaine,
Laissent par-tout des traits de leur rage inhumaine,
Et l'évêque de Rome, au nom d'un Dieu de paix,
Récompense leur zèle et bénit leurs forfaits.
Charles neuf, Médicis, des prêtres fanatiques
S'abreuvent à loisir du sang des hérétiques;
Un prélat (1), qui jamais ne crut qu'il est un Dieu,
Vient de perdre la France en singeant Richelieu.
En deux sectes bientôt le clergé se divise,
Mais des deux l'intérêt fut toujours la devise:
L'une perd et maudit la révolution,
L'autre gagne et bénit la constitution;
L'une à Jansénius impute sa disgrace,
L'autre à l'heureux effet du pouvoir de la grace;

(1) *Laoménie de Brienne, archevêque de Sens, premier ministre de Louis XVI.*

L'une voue à l'enfer un clergé déloyal,
L'autre bénit le ciel qui venge Port-Royal ;
L'une à la nation jura d'être fidelle,
L'autre a juré sa perte en se séparant d'elle ;
Mais de la nation, ce moderne clergé
Va recevoir sans doute un éternel congé.
Il est tems d'expulser cette sainte vermine,
Qui bientôt rongeroit jusques à la racine,
Avec l'emblême heureux de notre liberté,
Cet arbre dont la cime et la noble fierté
Effarouche déjà l'orgueil du despotisme,
Et dont l'ombrage épais, funeste au fanatisme,
Est semblable à celui de cet arbre fameux
Qui donne à l'Indien un abri venimeux.
Dieu des Français! vrai Dieu que l'univers révère,
C'est toi, dont la justice immuable et sévère,
Vient de déraciner ces cèdres orgueilleux
Qui cachoient dans les airs leurs sommets sourcilleux ;
Encore un coup de foudre, et ta gloire est vengée.
Et toi, par nos Calchas si long-tems outragée,
Sainte religion! reprends enfin tes droits
Que t'avoient usurpé les prêtres et les rois.
Rome, en lisant ces vers, va me traiter d'impie ;
Mais Rome, de ses murs en chassant le vieux Pie,
A mis et sa thiare et sa mule à l'encan,
Et l'étendard français orne le Vatican.
Que les tems sont changés! de nos jours on promène
Le vieux et dernier chef de l'église romaine,
Dont les prédécesseurs, en dépit de leurs droits,
De l'Europe, à leur gré, promenoient tous les rois!
Quand trois ne faisoient qu'un, les papes, nos oracles,
D'un seul mot, d'un seul geste, opéroient ces miracles ;
Quand cinq ne feront qu'un, un prêtre, à tous les rois,
Sans mule et sans thiare imposera des lois!
A force de génie et de philantropie,
Un prêtre philosophe, en ce moment expie

Les maux que ses pareils, en cent climats divers,
D'âge en âge, en tout tems, ont fait à l'univers.
La république en lui fonde son espérance :
S'il trompe son attente et les vœux de la France,
Des rois coalisés, n'espérez, ô Brutus!
Que des fers ou la mort, pour prix de vos vertus!

FIN DU CHANT NEUVIEME.

LA LUCINIADE.

CHANT DIXIEME.

A cet âge voisin de l'enfance du monde,
Où régnoit l'innocence, une femme féconde
Toujours après neuf mois, avec impunité,
Payoit l'heureux tribut de la maternité.
Sur un lit de gazon, au bord d'une onde pure,
Seul et sans autre appui que la simple nature,
Qui, toujours à ses vœux prodiguoit ses secours,
Le sexe déposoit le fruit de ses amours;
Et jamais, dans l'accès de sa douleur amère,
Ne payoit de ses pleurs le doux titre de mère.
Siècle heureux! âge d'or! en vertus si fécond,
Le nom de mère alors n'étoit pas un vain nom!
D'un enfant nouveau-né, chaque épouse idolâtre,
Déployoit à ses yeux ces deux globes d'albâtre,
Emblème ingénieux de la fécondité,
D'où, par flots, jaillissoient la vie et la santé.
Que les tems sont changés! Depuis qu'au sein des villes,
Esclaves malheureux, mille usages serviles,
Le luxe et la mollesse ont corrompu nos mœurs;
Les mères avec art ont endurci leurs cœurs,
Et souffrent, sans rougir, qu'une horrible tigresse
Leur donne, en allaitant, des leçons de tendresse.
Ah! puisque vous traitez un fils en ennemi,
Ne soyez pas du moins barbares à demi;
Et, sans couvrir vos cœurs d'un voile d'imposture,
Fermez, fermez l'oreille au cri de la nature,

Détournez vos regards de ce fils innocent,
Par pitié dans vos bras étouffez-le en naissant,
Qu'il vous rende le sang qu'il puisa dans ses veines.
Vous frémissez d'horreur, et quelques larmes vaines,
Nécessaire tribut d'un humide cerveau,
De ce nouvel OEdipe inondent le berceau.
L'arrêt est prononcé. Victime déplorable,
Enfant infortuné, ta mère inexorable
En de plus sûres mains a remis ton trépas;
Mais ton ombre plaintive attachée à ses pas,
Ainsi que le vautour au cœur de Prométhée,
Va livrer au remords son ame épouvantée.
Ce lait, que la cruelle étouffa dans son sein,
Germe affreux et fécond, va produire un essaim
De tumeurs, de dépôts et d'horribles ulcères,
Dont l'humeur corrosive, altérant les viscères,
Viendra mettre le comble à l'horreur de son sort,
Et sans la lui donner, multipliera la mort.
A ce tableau hideux, mais, hélas! trop fidèle,
Hâtons-nous d'opposer un plus digne modèle.
Iphis aimoit Hortence; Hortence avoit quinze ans,
Quand l'hymen en époux transforma ces amans.
Parmi les doux transports d'une amoureuse ivresse,
Le dieu qui les unit couronna leur tendresse.
Comme on voit se faner la rose du matin,
Hortense ainsi perdit la fraîcheur de son teint;
Son œil sembloit s'ouvrir à peine à la lumière,
Iris, de ses couleurs ombrageoit sa paupière;
Du sang dont la nature emprunta le secours,
Phébé, depuis trois mois ne régloit plus le cours.
Hortence, dit Iphis, si j'en crois l'apparence,
Nos cœurs peuvent enfin s'ouvrir à l'espérance
De recueillir bientôt un doux fruit de l'amour;
Mais, Hortence, faut-il te parler sans détour?
Je desire à-la-fois et je crains d'être père;
Je redoute ce jour et fatal et prospère,

Ce jour où cet enfant..... je ne puis le cacher.....
Car enfin de tes bras il faudra l'arracher.
L'ARRACHER ! eh! c'est toi qui me tiens ce langage?
Qui donc de ton amour me raviroit le gage?
Moi, chère Hortense, moi, qui ne souffrirai pas
Qu'une épouse adorée affronte le trépas,
S'immole à la nature, et, dans l'âge des grâces,
Chasse les jeux, les ris qui volent sur ses traces,
Pour nourrir ses enfans, pour remplir un devoir
Dont l'immense étendue excède son pouvoir.
AINSI parloit Iphis, quand Dorimont, son maître,
S'écrie : Ah ! cher disciple ! Iphis, daigne permettre
Que j'épanche mon cœur au sein de l'amitié.
Pourquoi ne pas vouloir que ta digne moitié,
Hortense, goûte en paix le bonheur qu'elle envie,
D'allaiter un enfant qui tient de toi la vie?
Peut-elle sans danger, sans inhumanité,
Se jouer des devoirs de la maternité?
Peut-elle, indifférente au cri de la nature,
Repousser de son sein la foible créature
Dont les pleurs éloquens et l'innocente voix
Réclament en naissant sa tendresse et ses droits?
DES mères, ou plutôt d'insensibles marâtres,
D'une beauté fragile à l'excès idolâtres,
S'empressent d'étouffer, dans leur sein criminel,
D'un enfant malheureux l'aliment naturel;
Des mères, ou plutôt d'infernales furies,
Dans les flancs d'un rocher de couleuvres nourries,
Immolant la nature à leurs frêles appas,
Du fœtus dans leur sein provoquent le trépas.
TU frémis au récit des manœuvres infâmes
De ces monstres, l'opprobre et la honte des femmes;
Ces affreux attentats, ces forfaits odieux,
Si dignes du courroux des mortels et des dieux,
Glacent d'effroi ton ame, au crime inaccessible.
Mais crois-tu donc avoir un cœur moins insensible,

Moins féroce, en privant un foible nourrisson,
Ton propre fils, d'un lait, son seul mets, sa boisson,
Tandis que tu ravis au fils d'une étrangère
Un lait que te vendra le vice ou la misère?
Qu'importe que mon fils suce tel ou tel sein,
Me dis-tu, si d'ailleurs le lait est pur et sain?
Père dénaturé! dis aussi que m'importe
Et le sang de mon fils et le sein qui le porte?
Sais-tu que ce nectar, cette douce liqueur,
Le lait comme le sang prend sa source du cœur?
Je dis plus; cette humeur, à ton enfant ravie,
Est le sang maternel, seul soutien de sa vie,
Et qui, par la nature à lui seul destiné,
Blanchi par la chaleur, nourrit le nouveau-né.
Vois ces deux arbrisseaux que, dans les champs de Flore,
De deux germes communs la terre a fait éclore;
Nourris de sucs féconds pour eux seuls destinés,
Sur le sein maternel, ils croissoient fortunés.
Mais l'un d'eux, arraché par une main barbare,
Est transplanté soudain sur une terre avare.
Combien est différent le sort de ces jumeaux!
L'un étale à nos yeux l'orgueil de ses rameaux,
De fleurs, son front auguste au printems se couronne,
Et sous le poids des fruits il se courbe en automne;
L'autre est penché sans force au sein d'un beau verger,
Et végète à regret sur un sol étranger;
Il n'a ni fruits, ni fleurs, et sa triste verdure
Semble dire aux passans les tourmens qu'il endure.
Tel sera, j'en frémis, le sort du nouveau-né.
Mais à qui livres tu cet être infortuné?
Aux soins intéressés d'une femme servile,
Méchante ou libertine, en un mot, assez vile
Pour avoir mis le lait de son enfant à prix;
Sans doute, après ce choix, tu seras peu surpris
De voir tomber ton fils en langueur, en foiblesse,
Ou de vos sentimens dégradant la noblesse;

Indigne rejetton de parens vertueux,
Etre faux, dur, ingrat, lâche et voluptueux.
L'enfant, tel que la cire, entre les doigts flexible,
Aux plus heureux penchans offre une ame accessible;
Mais la nourrice, en butte à quelque passion,
En transmet à l'enfant la vive impression.
Ainsi d'un nourrisson, le cœur tendre et novice,
Puise au sein maternel les vertus ou le vice;
Tel fut le sentiment de vingt peuples divers.
Domitius-Néron, l'horreur de l'univers,
Tigre, de sang humain toujours insatiable,
Tenoit de sa nourrice un penchant exécrable.
Claude, qui de buveur mérita le surnom,
Du vin avec le lait puisa la passion.
Rémus et Romulus eurent une ame atroce,
On les crut nourrissons d'une louve féroce.
Pour préparer Didon á ses derniers adieux,
Enée, ingrat et faux, feint un ordre des dieux;
Didon, le cœur en proie à sa douleur mortelle:
Cesse de m'abuser, perfide, lui dit-elle;
Non, tu n'es point issu du sang de Dardanus,
Tu te flattes en vain d'être fils de Vénus;
Insensible à mes pleurs et sourd à ma tendresse,
Tu suças, en naissant, le lait d'une tigresse.
Mères! en gémissant vous demandez pourquoi
Vos enfans, sans pudeur, sans mœurs, sans bonne foi,
Sans amour filiale et sans reconnoissance,
Vous forcent d'abhorrer le jour de leur naissance?
Avant de vous répondre, écoutez un moment,
Et tremblez au récit d'un triste événement.
Aux murs de Montpellier, l'aimable Eléonore
A la taille d'Hébé joignoit le teint de Flore.
De ses yeux, à treize ans, l'amour lançait ses traits;
Mais que fais-je? et pourquoi peindre ici ses attraits?
La moderne Epidaure est le séjour des Graces.
De mille adorateurs qui voloient sur ses traces,

Un seul a su trouver le chemin de son cœur;
De ses nombreux rivaux, Wander est le vainqueur.
Ah! malheureux Wander! les fastes de l'histoire
Ont peint en traits de sang ta funeste victoire!
Wander (c'étoit le nom de l'amant fortuné),
D'un cercle d'amateurs, d'amis environné,
Du dieu de l'harmonie empruntant le langage,
De l'amour le plus pur offroit le premier gage..
Le nom d'Eléonore, aux accens de sa voix,
Rendoit plus doux les sons du luth et du hautbois.
Sensible à son hommage, heureuse de l'entendre,
L'amante applaudissoit à l'amant le plus tendre.
Cependant un rival, au désespoir livré,
Melcour, d'un fol amour est encore énivré.
Un concert d'instrumens a frappé son oreille,
Son cœur frémit de rage, il écoute, il s'éveille.
Aveugle Eléonore, on te fête en ce jour,
Ce jour verra Wander dans l'infernal séjour.
Il dit, et d'un mentor trompant la vigilance,
Du logis paternel il s'échappe en silence.
Sous un manteau perfide avec art déguisé,
Il cache un long poignard par sa rage aiguisé;
La nuit semble assurer le succès de son crime.
Furieux, il s'élance, il fond sur sa victime,
Aux yeux d'Eléonore il lui perce le sein.
Melcour, à quatorze ans, est un lâche assassin.
Enfant dénaturé de la plus tendre mère!
Fils lâche et criminel du plus vertueux père!
Aux sentiers de l'honneur il marchoit sous leurs yeux,
Lorsqu'un seul jour en fit un tigre furieux.
Où puisa donc Melcour son humeur sanguinaire?
Mères, n'en doutez point, dans un cœur mercenaire.
Le chien même, le chien, par la louve allaité,
De sa mère nourrice a la férocité.
D'une épouse adorée, Iphis, sèche les larmes,
Et de ton cœur timide écarte les alarmes;

Trop de prévention contre l'allaitement,
D'un état naturel te fait un vain tourment.
N'écoute point de l'art l'ignorante imposture,
Il n'est point de danger pour qui suit la nature.
Mère tendre et commune, elle veille toujours
Sur la mère nourrice et protège ses jours,
Tandis que sous mes yeux, le ciel lançant la foudre,
Dans son juste courroux a frappé, mis en poudre
Ces mères qui, trompant son auguste dessein,
Repoussoient sans pitié leurs enfans de leur sein.
Si ton épouse un jour, mère dénaturée,
Ou subit une mort juste et prématurée,
Ou traîne un corps débile et des jours languissans,
N'accuse point de l'art les secours impuissans,
N'impute point au ciel sa triste destinée;
Je te dirai: C'est toi qui l'as assassinée.
Qu'entends-je? Ah! Dorimont, je me rends à vos vœux.
Oui, nourris, Hortence, oui, j'y consens, je le veux;
Vainement, dit Iphis, le préjugé murmure;
Que sa voix cède enfin au cri de la nature.
Des devoirs que le ciel impose à deux époux,
Dit alors Dorimont, c'est le plus saint de tous;
De plaisirs vrais et purs quelle source féconde!
Une mère nourrice est reine en ce bas-monde.
Il va naître ce fils si long-tems attendu!
Déjà je crois le voir à son sein suspendu,
Et sa mère épiant les traits de son visage,
De ton vivant portrait tirer un doux présage.
Bientôt sur son berceau l'un et l'autre penchés,
Au milieu des transports par vos cœurs épanchés,
Tandis que dans ses yeux vous chercherez à lire,
Pour la première fois tu te verras sourire,
Pour la première fois il bégayera ton nom.
Entendrez-vous sa voix sans en être émus? Non.
Son sourire enchanteur, ses accens pleins de charmes,
De vos yeux attendris feront couler des larmes;

Et cet être innocent, digne objet de vos vœux,
D'un hymen fortuné va resserrer les nœuds.
Alors, dans un accès d'humeur sombre et jalouse,
Garde-toi d'insulter à la foi d'une épouse ;
La mère dont le sein allaite un nourrisson,
Est, par ce soin pieux, à l'abri du soupçon ;
Son cœur est des vertus et l'asyle et le temple,
Avec un saint respect l'univers la contemple ;
Des plus vils séducteurs, le plus audacieux
La regarde, et honteux, fuit en baissant les yeux ;
Exercé dans le crime, il sait que l'imposture
Ne peut rien sur un cœur docile à la nature.
Par-tout à haute voix la nature le dit,
La véritable mère est celle qui nourrit.
Le chantre d'Ilion, l'incomparable Homère,
Atteste que d'Hector la digne et tendre mère,
Hécube, de son sein allaita ce cher fils,
Si lâchement traîné par le fils de Thétis.
Andromaque, fidelle au vœu de la nature,
Ne frustra point son fils du lait, sa nourriture.
Sur le sein maternel il s'abreuvoit encor
Le jour où ce héros, le malheureux Hector,
L'ame de noirs chagrins et d'ennuis dévorée,
Reçut les derniers vœux d'une épouse adorée,
Le jeune Astianax agitoit de sa main
Le panache flottant sur son casque d'airain,
Insensible aux adieux d Hector et d'Andromaque.
La chaste Pénélope, à son fils Télémaque
Transmit avec le lait ces nobles sentimens,
Garans de ses vertus, en dépit des amans.
Cornélie, à l'amour, à ses devoirs fidèle,
De la mère nourrice est l'illustre modèle :
Mes enfans, disoit-elle, images d'un époux,
Sont mes vrais diamans, mes trésors, mes bijoux.
Mon épouse, à quinze ans, me tenoit ce langage,
Quand ses bras de l'amour pressant le premier gage,

Sur son sein maternel le tenoient suspendu;
Ce langage du cœur, je l'ai bien entendu.
Du Dieu qui nous créa, la justice éternelle
Donna des droits sacrés à l'amour maternelle,
Et la mère nourrice, au nom de ce devoir,
Toujours sur ses enfans conserva son pouvoir.
Le jeune Machabée, à son heure dernière
De sa mère nourrice exauça la prière.
Ses frères, à ses yeux égorgés sans pitié,
La voix du sang, le cri touchant de l'amitié,
Des bourreaux furieux l'insatiable rage,
Les apprêts du supplice, ont glacé son courage.
Mon fils, lui dit sa mère, es-tu digne de moi?
A l'aspect du trépas bannis un lâche effroi;
Tes frères ne sont plus! c'est à nous de les suivre
Et de les imiter: voudrois-tu leur survivre?
Voudrois-tu, peu sensible à la voix de l'honneur,
Renoncer à la gloire, à l'éternel bonheur?
Au nom du Dieu vivant, mon fils, je t'en conjure,
Epargne un tel affront, ne fais point cette injure
A celle qui neuf mois te porta dans son sein,
A celle qui du ciel adorant le dessein,
Te berça dans ses bras les nuits et les journées,
Et de son propre sang te nourrit trois années.
A ces mots, le jeune homme ordonne à ses bourreaux
De hâter son supplice, et meurt en vrai héros.
D'une mère, toujours dangereuse rivale,
La nourrice a ses droits à l'amour filiale.
Tite-Live a transmis à la postérité
Un exemple éclatant de cette vérité.
Gracchus, victorieux, rentroit un jour dans Rome:
Le peuple, impatient de revoir ce grand homme,
Au bruit de son approche accourt de toutes parts;
Sa nourrice et sa mère étoient hors des remparts.
Gracchus les apperçoit, et la reconnoissance
Balançant dans son cœur l'auteur de sa naissance,

Aux bras de sa nourrice il s'élance d'abord,
Et lui donne en présent un riche collier d'or.
La nature eut son tour. Gracchus n'offre à sa mère
Qu'un simple anneau d'argent, ornement du vulgaire.
Mères, qui repoussez vos enfans de vos bras,
Daignez souffrir du moins qu'ils ne soient point ingrats.
De l'empire des lys, illustre souveraine,
Plus fière d'être mère encor que d'être reine,
Blanche, de la nature adorant le dessein,
Prodiguoit à son fils les trésors de son sein.
Le soin des malheureux chers à sa bienfaisance,
Loin du palais un jour exigeoit sa présence;
Elle sort, et Louis fut, jusqu'à son retour,
Confié par sa mère à ses dames-d'atour.
Les mortels bienfaisans, humbles dans la fortune,
Qui sèchent nuit et jour les pleurs de l'infortune,
Savent qu'il est si doux aux cœurs nés généreux
De s'oublier soi-même en faisant des heureux!
Blanche oublia son fils. Privé de nourriture,
L'auguste enfant sembloit implorer la nature:
Ses pleurs, ses cris aigus, le besoin très-pressant,
Tout parloit en faveur de cet être innocent.
Une dame à Louis donne son sein. Sa mère
Entre; immobile, en proie à sa douleur amère:
J'ai donc perdu, dit-elle, un titre précieux
Que m'avoient accordé la nature et les cieux!
J'étois mère, à présent une autre a l'avantage!
Non, non, ne souffrons point un indigne partage.
Elle dit; et Louis, par son doigt secondé,
Vomit, et d'un lait pur le marbre est inondé.
De l'amour maternel, auguste et beau délire,
J'ai dû te consacrer aux accords de ma lyre.
Muse, dis si le lait des plus doux animaux
Est un germe fécond de vices et de maux?
Si l'on doit se priver de sa seule ressource,
Quand du lait maternel l'âge a tari la source?

Je ne réponds qu'un mot : cet usage odieux
Est proscrit aux humains par l'exemple des dieux.
Du messager des cieux une nymphe adorée,
Mais du desir de plaire en secret dévorée,
Au plus saint des devoirs préférant la beauté,
A la chèvre féconde avoit livré Myrthé.
D'un rejeton des dieux une chèvre est nourrice?
Inhumaine Dryope ! à ta noire injustice
La nature et les cieux doivent un châtiment ;
Une mère n'est point barbare impunément.
Un jour que cette nymphe, au sein d'une prairie,
Arrachoit pour sa fille une branche fleurie
De Lotos, arbre auguste à Bacchus consacré,
Elle veut, mais en vain, se mouvoir à son gré ;
Soudain ses pieds, changés en racines profondes,
Du fleuve en serpentant se plongent dans les ondes ;
Son corps n'est plus qu'un tronc d'écorce recouvert,
Son cœur dur, aux remords, mais trop tard, s'est ouvert ;
Ses bras levés, du ciel implorent l'indulgence ;
Mais le ciel, et terrible et juste en sa vengeance,
Les retient suspendus en branches transformés.
De ses cheveux épars cent rameaux sont formés.
Dryope enfin est l'arbre où la mère nourrice
Est sûre de trouver une ombre protectrice,
Mais qui des dieux vengeurs atteste le pouvoir
A la mère insensible et sourde à son devoir.
Cependant, dira-t-on, Cybelle, épouvantée,
Fit nourrir Jupiter par la chèvre Amalthée.
Mère tendre, et cédant à sa juste douleur,
Elle exila son fils ; le reste est une erreur.
L'épouse de Saturne, à regret trop féconde,
Mit à-la-fois Junon et Jupiter au monde.
Tremblante pour les jours de ce fils précieux
Que le sort destinoit à l'empire des cieux,
De nuit, à la faveur d'un nuage prospère,
Cybelle, en frémissant, le dérobe à son père,

Et dans l'île de Crète on élève en secret
Un fils que de son sein elle arrache à regret.
C'est là qu'une nourrice au teint frais, jeune et belle,
Amalthée, allaita le dieu, fils de Cybelle.
O divine Amalthée! il est tems que mes vers
De sa trop longue erreur détrompent l'univers.
Dis-nous, fille du Jour, dis-nous, chaste Lucine,
Des vendeuses de lait la honteuse origine?
Comment un monstre affreux, sévrant son propre fils,
De son sang, de son lait calcula les profits?
Comment l'or corrupteur, en dégradant la femme,
Du plus saint des devoirs fit un métier infâme,
Métier qui, chez les Grecs, toujours fait à vil prix,
Vouoit toute allaiteuse au plus profond mépris?
Une dame troyenne à la misère en proie,
Dit Euripide, après l'embrâsement de Troye,
Esclave et sans ressource, abaissa son grand cœur
A nourrir de son sein le fils de son vainqueur.
La prostitution, état vil, exécrable,
Au métier d'allaiteuse étoit seul comparable.
Elle eut un nourrisson, et le prix de ses soins
Pouvoit suffire à peine à ses pressans besoins.
L'immortel orateur et l'oracle d'Athènes,
Le dieu de l'éloquence, en un mot, Démosthènes,
Cite, entre autres, un fait qui prouve évidemment
A quel point étoit vil l'art de l'allaitement.
Au métier d'allaiteuse une femme réduite,
Par sa famille, un jour, au sénat fut traduite;
De la déshonorer on ose l'accuser;
L'allaiteuse, en deux mots, répond pour s'excuser:
De l'état que je fais j'ai senti la bassesse,
Mais si de votre sang je démens la noblesse,
Du moins ne l'imputez qu'à la nécessité.
Malheureuse et réduite à la mendicité,
J'ai fait choix d'un état qui répugne à mon ame,
Pour ne point exercer un métier plus infâme.

Dans ces beaux jours où Rome avoit encor des mœurs,
Le devoir maternel embrâsoit tous les cœurs.
Autrefois, dit Tacite, abjurant sa chimère,
En allaitant ses fils, chaque épouse étoit mère;
Chaque femme eût rougi d'avoir à prix d'argent
Un lait ravi par elle au fils de l'indigent.
Autres tems, autres mœurs! Mères trop inhumaines,
Disoit Jules-César en parlant aux Romaines,
Qui portez sous vos bras des singes et des chiens,
Avez-vous donc du sang brisé les doux liens?
Avez-vous étouffé le cri de la nature?
A de vils animaux vous donnez la pâture,
Et vous privez de lait des êtres innocens
Que vous osez, sans honte, appeler vos enfans!
Ne méritez-vous point un si sanglant reproche,
Mères françaises! vous?... Mais, non; le jour approche
Où, dans vos cœurs, déjà de remords combattus,
Des femmes des Gaulois renaîtront les vertus:
Déjà de vos enfans, dignes institutrices,
Paris voit parmi vous bien des mères nourrices.
Puisse un si bel exemple enfin se propager!
Sage républicain, généreux étranger,
Dont la mâle éloquence égala le courage,
Cet heureux changement, Rousseau, fut ton ouvrage;
Ami de la nature et de l'humanité,
Tu triomphas du luxe et de la vanité;
Ton génie, en portant le trouble au fond de l'ame,
De l'amour maternel y ranima la flamme.
Mères tendres, venez à l'ombre du berceau
Où reposent en paix les mânes de Rousseau:
Là, l'Emile à la main, contemplant son image,
A son illustre auteur rendons un juste hommage.
Muse, interrompts tes chants, mes vœux sont satisfaits;
Pour des tems plus heureux réserve tes bienfaits.
J'ai payé mon tribut à la littérature,
Rendu ses droits au sexe et vengé la nature.

Je ne te retiens plus ; vole au sein de tes sœurs
D'un paisible repos savourer les douceurs :
Va, fuis ; tu ne pourrois avec indifférence
Contempler en ce jour les malheurs de la France.
Adieu. Mon ame, en proie aux plus vives douleurs,
Sent le besoin pressant de répandre des pleurs.
En quel état, ô ciel ! est ma triste patrie ?
Le commerce a perdu son heureuse industrie ;
Les arts, enfans du luxe, aujourd'hui languissans,
Font, pour se ranimer, mille efforts impuissans.
Le crédit, de trésors inépuisable source,
A l'homme industrieux n'offre plus sa ressource.
L'avare aux émigrés, en pleurant, vend son or,
Ou court dans son enclos enfouir son trésor.
Le ciel même, le ciel, toujours plein d'indulgence,
Verse en vain ses bienfaits au sein de l'indigence :
Le riche, dépouillant nos fertiles guérets,
Nous vend au poids de l'or les présens de Cérès ;
Du fruit de nos sueurs fait un commerce infâme,
Et rit du désespoir d'un peuple qu'il affame.
Ah ! Français, épuisés par tant de maux soufferts,
Allez à vos tyrans redemander des fers ;
Les peuples corrompus sont faits pour l'esclavage ;
Je ne vois plus en vous qu'une horde sauvage
Sans frein, sans lois, sans mœurs et sans humanité,
Qui s'égorge au saint nom de la fraternité ;
Sentiment dont le mot est sans cesse à sa bouche,
Et jamais dans son cœur sanguinaire et farouche.
Ah ! Français ! quel délire égare ainsi vos cœurs ?
Quoi ! par-tout triomphants, invaincus et vainqueurs,
Par-tout foulant aux pieds sceptres et diadêmes,
Ne pourrez-vous enfin triompher de vous-mêmes,
Dompter vos passions, redevenir Français,
Et goûter à ce prix les douceurs de la paix ?
O Paix ! fille des cieux, divinité chérie,
Viens de ses longs malheurs consoler ma patrie !...

Mais que vois-je ! Est-ce toi, qui du séjour des dieux ?...
Oui, je la reconnois à son front radieux,
A la sérénité peinte sur son visage,
A ce rameau sacré de fortuné présage ;
Minerve la précède, et Thémis suit ses pas.
L'Egalité, portant le niveau, le compas,
Enfin la Liberté, sa compagne fidelle,
La guident, et des cieux descendent avec elle.
Fuyez, disparoissez, rentrez dans les enfers,
Ministres de Pluton qui nous forgez des fers !
Fuyez, disparoissez, enfans de la Discorde,
Rentrez dans les enfers ! La Paix et la Concorde,
Au gré de nos desirs, habitent parmi nous :
Tyrans de l'univers, tombez à ses genoux ;
Et vous, fils de la Paix, venez lui rendre hommage :
Venez ; que sa tendresse enfin vous dédommage
Des fureurs d'un Vandale (1) à vous perdre acharné ;
Faites-nous oublier un siècle infortuné.
Rassemblez avec soin ces débris de l'orage,
Ces marbres mutilés, dispersés par sa rage.
Guidé par le génie et par la vérité ;
Que le pinceau transmette à la postérité
Et ce peuple volant de victoire en victoire,
Et ses traits de valeur consacrés par l'histoire.
Au Parnasse français, dans le sacré vallon,
Venez, accourez tous, nobles fils d'Apollon ;
Venez, dignes rivaux et d'Orphée et d'Homère,
Célébrer le retour de votre auguste mère ;
Et moi, pour mieux jouir de vos accords touchans,
Je vais briser ma lyre, abandonner mes chants,
Et cultiver en paix l'art de la médecine,
Heureux d'avoir vengé la Nature et Lucine !
De tes nobles efforts viens recevoir le prix,
Dit Lucine, en s'offrant à mes regards surpris ;

(1) *Robespierre.*

Désormais en ces lieux je fixe mon empire,
Mes droits sont reconquis, l'humanité respire ;
Mes ennemis jurés, Baudelocque, Dubois,
Coutouly, Pelletan, sont réduits aux abois :
L'hydre césarienne à mes pieds abattue,
Dans sa rage impuissante a rongé ma statue ;
Mais l'état convulsif, précurseur de la mort,
Atteste sa foiblesse et présage son sort.
Après tant de combats, jouis de ta victoire,
Clio va la graver aux fastes de l'histoire :
Ce n'est pas tout ; je dois un prix à son vainqueur,
Il est digne de lui, c'est mon sceptre et mon cœur.

FIN DU POÈME.

PREUVES MATÉRIELLES

DES FAITS CONSIGNÉS

DANS LA LUCINIADE.

S'IL est toujours permis au poëte de feindre des traits d'héroïsme, de bienfaisance et d'humanité, dans la vue bien louable, sans doute, d'exciter une noble émulation parmi les hommes et de les porter à la pratique de ces vertus, il ne doit jamais lui être permis de feindre des traits de férocité, d'ingratitude et d'inhumanité, sous le vain prétexte de rendre plus odieux des vices qu'il est toujours dangereux de parer des charmes de la poésie, surtout aux yeux des peuples corrompus.

Mais lorsqu'un poëte s'est imposé la tâche glorieuse et pénible d'affranchir à-la-fois l'humanité souffrante de la tyrannie des préjugés, du fanatisme des corporations et de la criminelle ambition d'une secte jalouse d'obtenir une vaine renommée en abusant de la crédulité du stupide vulgaire ; alors dédaignant les clameurs de ses contemporains, trop souvent dupes de leur bonne foi, les yeux fixés sur la postérité, la balance de la justice d'une main et son glaive de l'autre, le poëte doit peser les faits avec impartialité, et frapper sans pitié ces tyrans de l'espèce humaine qui, pour la détruire plus sûrement, viennent l'attendre aux portes de la vie, et l'immolent à leurs passions au nom sacré de l'humanité.

Telle est la tâche honorable et douloureuse que je me suis imposée à moi-même, en consacrant mes foibles talens littéraires à venger à-la-fois la vérité, la nature et

l'humanité, des noirs attentats commis depuis trois siècles par les accoucheurs césariens, reproduits quatorze fois sans succès, sous nos yeux, par les dignes sectateurs de l'infâme Rousset, et consacrés, en dépit de l'expérience, par quelques ci-devant barbiers, vil rebut de l'illustre Académie de Chirurgie de Paris, qui, sous le titre de Société de Médecine, ont couronné l'imposture, organisé le meurtre, et déshonoré la chirurgie française.

L'opération césarienne, si l'on entend par ce mot la triple section faite au bas-ventre, au péritoine et à la matrice, l'opération césarienne, dis-je, fut et sera toujours essentiellement mortelle : conséquemment l'accoucheur qui la pratique livre à une mort inévitable la malheureuse victime qui la subit.

Les miracles césariens rapportés par Rousset, Bauhin, Ruleau, Soumain, Lauverjat, Milot, Vermond, Baudelocque aîné, Bacqua, sont donc autant d'impostures démontrées par l'expérience des hommes de l'art les plus célèbres, depuis Ambroise Paré jusqu'au citoyen Pelletan, teint encore du sang de la dernière victime césarienne?

Rousset fut un ignorant, un imposteur et un fanatique : c'est dans son propre ouvrage, intitulé l'Hysterotomotokie, qu'on en trouve les preuves incontestables. Les Césariens ressemblent aux scorpions, qui, lorsqu'on les écrase, fournissent eux-mêmes l'antidote le plus efficace contre leur propre venin.

Bauhin, dans son Appendix, rapporte que Jacques Nupherus, châtreur de cochons du village de Siergershensen, pratiqua l'opération césarienne sur sa femme, Elisabeth Alespachen. Cet époux officieux, après avoir obtenu, dit Bauhin, la permission du président, juge de Fravenfelden, coucha sa femme sur une table, implora préalablement le secours divin, fit une incision au ventre, pénétra dans la matrice, tira aussitôt l'enfant, fit plusieurs points de suture au ventre, et, sur-le-champ, la femme opérée eût été en état d'aller jouer à la fossette, comme l'enfant

qui tombit du haut d'un clocher, et à qui le docteur Sgé-narelle (1) avoit donné du pain trempé dans du vin. Ce succès miraculeux, que Bauhin fait remonter à l'an 1500, et dont Rousset, son associé, ne parle point dans son ouvrage imprimé en 1581, caractérise le génie inventif de l'auteur du Traité des Hermaphrodites et des Monstres (2).

Ruleau n'en a pas même imposé à ses contemporains. « Je me garderai bien, dit Lamotte, de pratiquer l'opé-» ration césarienne comme dit l'avoir pratiquée monsieur » Ruleau de Saintes, et il ne dit pas tout. »

La fausseté du miracle césarien opéré par Soumain sur la demoiselle Desmoulins, a été démontrée jusqu'à l'évidence et dans mon ouvrage intitulé : PLUS D'OPÉRATION CÉSARIENNE ! et de vive voix dans la séance publique et solemnelle, à laquelle je présidai le 30 brumaire de l'an VII, dans le temple ci-devant Saint-Thomas-du-Louvre, en présence de toutes les sociétés savantes de Paris.

Lauverjat sera démasqué de manière à ne laisser aucun doute sur la fausseté de ses miracles. Un jour, et ce jour n'est pas loin, nous dévoilerons les traces de son heureux stratagème.

Le citoyen Milot a eu tort de garder pendant vingt-quatre ans, dans sa poche, les preuves matérielles de son succès césarien : du reste, je ne le lui contesterai point, pourvu qu'il ait le courage de nous avouer qu'un chirurgien-accoucheur de ses amis, qui se flattoit d'avoir pratiqué l'opération césarienne avec succès, fut obligé de quitter Paris avant la révolution, parce que la justice le menaçoit de le prendre au collet pour avoir fait avorter une dame de haut parage, qui lui avoit donné douze cents francs pour ce beau chef-d'œuvre.

---

(1) *Voyez* le Médecin malgré lui, *comédie de Molière.*

(2) *De Hermaphroditorum monstrosorumque partium naturâ.* A Gasp. Bauhin, Francf. 1604.

Le citoyen Vermond avoit été si malheureux dans son premier début en pratique, que toute la protection de l'abbé de Vermond, lecteur de la reine, n'auroit pas suffi pour l'attirer à la cour, s'il n'eût cherché à se faire une réputation factice à la faveur d'un prétendu succès césarien.

Le citoyen Baudelocque aîné, dont la mémoire est très-ingrate, a oublié que le 17 germinal an IV, il dit en présence de six cents personnes, à l'Ecole de Santé, qu'il avoit pratiqué avec le plus grand succès l'opération césarienne. Puisqu'il dément le fait, nous ne lui contesterons plus la gloire d'un succès auquel il a renoncé. Cependant voici ce qu'un témoin a déposé quelques jours après l'avoir entendu.

Le citoyen Gutel, élève en chirurgie, au docteur Sacombe.

Le 22 germinal an IV.

« Dans une de ses dernières leçons, cet accoucheur illustre (Baudelocque) nous parla qu'il avoit pratiqué cette opération sur une femme encore vivante, et qu'elle avoit réussi ; il nous assura même qu'il étoit persuadé que la fille de cette citoyenne portoit un bassin vicié semblable à celui de sa mère. Si j'avois osé, je l'aurois prié de la nommer et de désigner sa demeure. »

Signé Gutel, *aujourd'hui chirurgien à Chésy.*

Encore une preuve de l'ingratitude de la mémoire du citoyen Baudelocque aîné ! C'est le citoyen Giraud, chirurgien du grand Hospice de Paris, qui va parler.

« La plus exacte vérité, dit le citoyen Giraud, doit régner dans les observations ; sans elle, l'art de guérir ne sauroit faire des progrès avantageux. C'est sans doute par erreur que le citoyen Baudelocque a avancé, dans ses Ex-

CHERCHES SUR L'OPÉRATION CÉSARIENNE, page 71, numéros 30 et 31, que les bassins des deux femmes opérées au grand Hospice d'humanité n'avoient que 54 millimètres (2 pouces) de petit diamètre dépouillé des parties molles, et qu'elles n'avoient péri que le deuxième jour après l'opération. Le fait est que le bassin de l'une de ces femmes avoit 70 millimètres (2 pouces 7 lignes), et celui de l'autre 72 millimètres (2 pouces 8 lignes); que l'une est morte un quart-d'heure après l'opération, et l'autre lui a survécu cinq heures. MON OPINION SUR LES OPÉRATIONS CÉSARIENNE ET DE LA SYMPHISE, page 4. »

Enfin, il est faux que le citoyen Bacqua ait pratiqué l'opération césarienne : c'est donc par erreur que le citoyen Baudelocque a dit dans ses RECHERCHES, page 59, n°. 24 :

« Enfin, plus récemment, l'opération césarienne pratiquée par le citoyen Bacqua le 25 floréal an V, a également eu tout le succès qu'on pouvoit en desirer. »

Je me charge de prouver, dans un ouvrage qui ne laissera rien à desirer sur l'opération césarienne, que la faction gastrotomiste de la Société de Médecine de Paris a acheté le silence de Bacqua par un prix d'encouragement : mais le citoyen Baudelocque a sans doute oublié cette circonstance, que je lui retracerai un jour de manière qu'il n'en perde plus le souvenir.

Intimement convaincu de l'impossibilité physique du succès de l'opération césarienne, ayant d'ailleurs la bonhomie de croire que les accoucheurs césariens étoient de bonne foi, j'invoquai l'expérience, et je les défiai tous de trouver une femme que je ne pusse accoucher par la voie naturelle, quelque vicieusement configuré que fût le bassin de ce sujet.

Voici le texte de ce défi, consigné dans mes OBSERVATIONS MÉDICO-CHIRURGICALES, ouvrage publié l'an II.

« Que tous les sectateurs des Levret, des Chamberleyne

et des Sigault, se réunissent pour trouver un sujet dont le bassin soit le plus vicieusement configuré ; qu'ils déclarent que cette femme enceinte est dans le cas de subir l'opération césarienne ou la section de la symphise des *pubis* ; qu'ils signent leur déclaration ; que cette femme soit ensuite confiée à mes soins huit jours au moins avant le dernier terme de la grossesse ; et si je n'accouche point cette femme par la voie naturelle, je consens à perdre ce que je suis plus jaloux de conserver qne ma vie même, je veux dire l'estime et la confiance publiques. »

Comment les accoucheurs ésariens ont-ils répondu à ce défi loyal et solemnel ?

1°. Les citoyens Baudelocque aîné et Dubois, en ouvrant le flanc de la citoyenne Vasseur, âgée de vingt-trois ans, accouchée précédemment deux fois à terme, la première, d'un enfant mort, la seconde, d'un enfant vivant et très-volumineux. Cette opération, dont on peut lire les détails dans mon ouvrage intitulé : ENCORE UNE VICTIME DE L'OPÉRATION CÉSARIENNE ! fut pratiquée le 17 ventôse de l'an IV à l'hospice de l'Ecole de Santé de Paris, contre le gré de la victime, en l'absence et sans le consentement de son mari, sans consultation préalable de médecins. La femme Vasseur mourut trois jours après l'opération.

Voici les preuves matérielles de cet attentat affreux contre l'humanité.

PREMIERE PREUVE.

Vasseur, imprimeur, au docteur Sacombe, médecin-accoucheur.

Le 28 germinal an IV.

« Vous desirez connoître, citoyen, le détail des circonstances qui ont précédé et accompagné l'opération cé-

sarienne qui a coûté la vie à ma malheureuse épouse. Voici les faits dans la plus exacte vérité.

» En 1792, au mois d'août, elle a été accouchée par le citoyen Antoine Dubois, chirurgien, avec les ferremens : c'étoit son premier enfant ; il est venu à terme, mort, mais sans mutilation, quoique très-volumineux.

» En 1793, au mois de décembre, le citoyen Maugras, chirurgien, l'accoucha pour la seconde fois avec les ferremens, en l'absence du citoyen Dubois, d'un enfant à terme, vivant et très-gros.

» Le 17 ventôse dernier, le citoyen Dubois fit enlever mon épouse sans mon consentement et en mon absence ; il la fit transporter à l'hospice de l'Ecole de Santé, et là, en présence de tous les élèves, l'opération césarienne lui a été faite, par suite de laquelle elle est morte trois jours après. » *Signé* VASSEUR.

François Maré, de la section du Mont-Blanc, demeurant rue des Martyrs, n°. 56, et Jean-Pierre Dadat, imprimeur, rue Childebert, no. 914, section de l'Unité, ont certifié la signature *Vasseur* être la sienne, en présence des membres de la dixième administration municipale du canton de Paris, qui ont signé et apposé leur sceau à l'original, le 29 germinal an IV.

DEUXIEME PREUVE.

La citoyenne Voulé, garde des femmes en couche, au docteur Sacombe.

Le 27 germinal an IV.

« JE certifie et j'attesterai, s'il le faut en justice, que le citoyen Dubois n'a jamais parlé de l'opération césarienne au citoyen ni à la citoyenne Vasseur, et que cette femme ignoroit qu'on devoit l'opérer en allant à l'Ecole de Santé. De plus, je certifie que le citoyen Dubois a percé les

eaux avant de faire transporter la malade, et qu'ils étoient quatre de ses élèves avec lui, dont il y en a un qui l'a touchée plusieurs fois. »

La citoyenne Voute certifie la vérité du fait, et ne sachant pas signer, le citoyen Petit-Jean a signé pour elle.

TROISIEME PREUVE.

Le citoyen Vasseur, au docteur Sacombe.

Le premier floréal an IV.

» J'ai l'honneur de vous prévenir que je vais faire appeler, chez le juge de paix de la section du Théâtre-Français, le citoyen Dubois, pour le 8 floréal présent mois. Je vous prie, comme étant homme de l'art, de vouloir bien être mon défenseur officieux. Ma reconnoissance sera sans borne. » *Signé* VASSEUR.

QUATRIEME PREUVE.

Le citoyen Dadat, imprimeur, au docteur Sacombe.

Le 4 floréal an IV.

« Vous me demandez, citoyen, des renseignemens sur ce qui s'est passé en ma présence à l'époque de l'opération de la citoyenne Vasseur. Les voici :

« Le 17 ventôse, vers les neuf heures du matin, en m'informant de la santé de ladite citoyenne, qui attendoit le moment d'accoucher, j'appris qu'elle alloit être transportée à l'Ecole de Santé, et à cet effet je vis plusieurs élèves en chirurgie qui descendoient la femme Vasseur et la posèrent sur un brancard. Lorsqu'elle m'apperçut, elle me pria de l'accompagner jusqu'au lieu où on la conduisoit. Arrivé

audit lieu, j'apperçus un lit entouré d'une très-grande quantité d'élèves. Elle fut déposée sur ce lit. Le citoyen Dubois s'approcha d'elle plusieurs fois, lui tâta le poulx, lui recommanda de se tranquilliser, et lui promit que bientôt elle seroit débarrassée (il vouloit dire, sans doute, des peines de la vie) ; après quoi il s'entretint plusieurs fois avec le citoyen Baudelocque, et ils convinrent que le lieu où d'abord on l'avoit déposée étoit moins commode qu'un autre qu'ils indiquèrent, et où on la fit transporter sur-le-champ. Alors le citoyen Dubois lui tâtant le poulx de nouveau, jugea qu'elle étoit assez bien remise du voyage qu'elle venoit de faire ; puis il commença son opération, pendant le cours de laquelle je n'entendis faire à la malade que des cris inarticulés ; seulement je lui entendis dire au citoyen Dubois : *Ah ! monsieur, je sens que vous me fendez le ventre.*

» Quand l'opération fut finie, le citoyen Dubois dit à la femme Vasseur : « Eh bien ! ma mie, entendez-vous crier » votre enfant ? Sans doute vous n'avez jamais eu tant de » plaisir ? » Ensuite se tournant vers moi, il me dit : » Citoyen, vous pouvez aller maintenant vers son mari ; » vous lui direz que son enfant et sa femme sont hors de » danger ; qu'il peut les venir voir et qu'il soit sans in- » quiétude. » Il promit alors qu'elle pourroit nourrir son enfant, et que même cela seroit avantageux à sa santé.

Signé DADAT.

CINQUIEME PREUVE.

Le citoyen Gutel, élève en chirurgie, au docteur Sacombe.

Le 28 germinal an IV.

« Citoyen, plein de vos principes, une opération qui les contrarie et qui vient de se pratiquer, m'a beaucoup sur-

pris. Le citoyen Dubois, notre instituteur à l'Ecole de Santé, appelé auprès d'une femme, décida, après l'avoir bien examinée, que l'opération césarienne étoit d'une nécessité absolue pour extraire l'enfant. Il appela le citoyen Baudelocque. Ce grand homme y vint, toucha la femme, et parlèrent tous deux à voix basse, quoiqu'ils fussent dans une autre chambre. L'appareil et les instrumens préparés, le citoyen Dubois procéda à l'opération. Il fit l'incision dans la ligne blanche; mais une chose qui me surprit, c'est que l'incision se fit de haut en bas. Je pense qu'elle auroit dû se faire de bas en haut; car les liqueurs qui couloient de la plaie pouvoient le faire dévier de droite ou de gauche de la ligne qu'il s'étoit proposé de suivre. Une branche de l'artère épigastrique fournit beaucoup de sang, et cependant elle ne fut point liée sur-le-champ; l'enfant fut extrait, et la femme fut délivrée. Cette femme mourut quelques jours après. Le citoyen Dubois donna des ordres pour préparer le bassin, et promit de nous le faire voir. Après la mort de cette malheureuse, il nous fit six leçons, dans lesquelles il s'efforça de nous prouver la nécessité de cette opération lorsqu'il y avoit mauvaise configuration du bassin: mais toutes ses raisons ne me convainquirent pas; il n'y avoit qu'un seul moyen de conviction pour moi, c'étoit de nous montrer, dans une de ses démonstrations, le bassin tout frais. Oh! alors mon esprit incrédule n'auroit pu se refuser à l'évidence. Je sais très-bien que tous les auteurs parlent de cette opération comme devant être pratiquée. J'ai suivi plusieurs cours d'accouchemens où on nous montroit des bassins viciés; mais on ne m'a pas convaincu de la nécessité de cette cruelle opération. Ce sont des faits, comme celui qui vient de se passer sous nos yeux, qui doivent servir à notre conviction. Notre instituteur auroit dû, dans une de ses leçons qui ont suivi la mort de cette infortunée, nous montrer le bassin, pour nous prouver la nécessité absolue de cette opération; c'est avec une telle arme que l'on montre la vérité toute

nue à des écoliers : alors cette preuve est sans réplique. Mais que, dans ses leçons, le citoyen Baudelocque veuille nous convaincre de la nécessité de cette opération par la seule vue de plusieurs bassins viciés qui traînent depuis plusieurs siècles dans les greniers de l'Ecole (1), non, malgré son mérite, il n'y parviendra pas. Pourquoi nous apporter des bassins dont il ne connoît pas lui-même le sujet, et dont le fait dont il nous parle n'est consigné dans aucun acte authentique, tandis qu'il auroit pu s'armer du bassin de cette femme dont il est ici question, et s'en servir pour ses démonstrations ? Dans une des dernières leçons de cet accoucheur illustre, il nous parla qu'il avoit pratiqué cette opération sur une femme encore vivante, et qu'elle avoit réussi. Qu'il sache donc qu'il ne s'agit pas de savoir si l'opération s'est pratiquée ou si elle a réussi ; mais la grande question est de savoir si elle est nécessaire. Il nous assura même qu'il étoit persuadé que la fille de cette citoyenne portoit un bassin vicié semblable à celui de sa mère. Si j'avois osé, je l'aurois prié de la nommer et de désigner sa demeure (2). Ce ne sont pas les raisons ni du citoyen Baudelocque, ni de Levret, qui me convaincront ; mais c'est la vue du bassin de cette femme, après sa mort, qui servira à ma conviction. Mais supposons que je sois appelé auprès d'une femme. Après l'avoir bien examinée, je décide que l'opération césarienne est nécessaire, je

---

(1) *Et qu'on a mis sous presse, tel que celui qu'on conserve précieusement au grand Hospice d'humanité, pour faire croire à l'impossibilité physique de l'accouchement par la voie naturelle.* — Sacombe.

(2) *Ce fait m'a été rapporté par plusieurs autres élèves présens à cette séance. D'ailleurs, il n'a point été démenti par le citoyen Baudelocque à l'époque où je l'ai publié ; ce qui prouve que ce professeur ou dit ce qu'il n'a pas fait, ou oublie ce qu'il a dit.* — Sacombe.

l'opère (1). La femme vient à mourir, je prépare le bassin, qui se trouve réellement vicié, comme je l'avois décidé ; et, avec cette arme, je parviens à vous convaincre et à détruire votre erreur anti-césarienne. Jusqu'à ce que quelqu'un en ait agi avec autant de bonne foi, je me tiendrai pour certain que l'opération césarienne et sigaultienne ne sont nullement nécessaires, mais qu'elles n'ont été faites que pour se faire une réputation ; car, pour deux ou trois opérations qui ont réussi (2), combien de milliers de femmes ont péri ? Quoique jeune, permettez que je vous expose mes doutes, et éclairez ma foible raison, si je suis dans l'erreur. Je m'adresse d'autant plus volontiers à vous pour vous exposer mes doutes, que je suis persuadé que vous êtes de bonne foi, que vous ne briguez pas une réputation achetée aux dépens de la vie d'une infinité de malheureuses, et que vous vous reposez tout entier sur les soins de la nature.

Signé Gutel, *élève en chirurgie, aujourd'hui chirurgien à Chésy.*

Quelques jours avant la publication de mon ouvrage intitulé : Encore une victime ! le citoyen Sabatier, chirurgien en chef de la maison nationale des Invalides, vint chez moi pour me prier d'engager le citoyen Vasseur à accepter six mille francs, qu'il s'engageoit à lui faire compter

---

(1) *Le citoyen Gutel n'est point un de mes élèves ; il est aisé de voir qu'il est même partisan de l'opération césarienne : son témoignage n'en est que plus précieux et plus digne de foi.*

(2) *Vous n'êtes pas au courant, citoyen Gutel. Depuis* 1750, le nombre de succès est des trente-sept, et celui des non-succès pour la femme de cinquante-six, *dit le citoyen Baudelocque dans ses* Recherches, *page* 82, *à moins que sa mémoire ne soit en défaut.*

pour terminer une affaire que le patriarche de la chirurgie française qualifia, avec raison, d'*affaire horrible*.

Le citoyen Vasseur est bien le maître de vendre le sang de son épouse : quant à moi, dis-je au citoyen Sabatier, je ne sacrifierai point l'intérêt sacré de l'humanité à celui de deux individus ignorans ou coupables.

Deux jours après cette entrevue avec le citoyen Sabatier, je reçus la lettre suivante.

SIXIEME PREUVE.

Le citoyen Vasseur, au docteur Sacombe.

Le 11 floréal an IV.

« J'ai l'honneur de vous prévenir, citoyen, que je suis décidé à cesser la poursuite de l'affaire relative au citoyen Dubois. Je vous remercie des soins que vous avez bien voulu y apporter, et je vous préviens que toutes démarches tendantes à me faire changer de résolution seroient infructueuses. » *Signé* VASSEUR.

Réponse à la lettre ci-dessus.

Le 11 floréal an IV.

« Je ne puis qu'applaudir, citoyen, au sage parti que vous venez de prendre, d'abandonner à ses remords et à vos mépris un accoucheur qui n'a pas rougi de vous avouer que votre malheureuse épouse étoit sa sixième victime sacrifiée à l'opération césarienne.

» Si vous croyez me devoir quelque reconnoissance pour le vif intérêt que vos malheurs m'ont inspiré, veuillez me la témoigner en désavouant une phrase (le corps de la lettre est d'une main étrangère) qui, mal interprétée, est une injure que j'ose me flatter de n'avoir point méritée. La

voici : *Je vous préviens que toutes démarches tendantes à me faire changer de résolution seroient infructueuses.*

P. S. » Je prends la précaution de faire charger la présente à la poste, afin d'avoir la certitude qu'elle ne pourra être interceptée.

Nota. » Point de réponse, et pour cause. »

Certificat du notaire.

« Je soussigné, notaire à Paris, demeurant rue Coquillère, n°. 400, section du Contrat-Social, certifie que » les copies des lettres ci-dessus sont conformes aux originaux déposés dans mon étude. A Paris, ce vingt-quatre » floréal, an quatrième de la république. »

Signé FLEURY, *notaire.*

Comment les accoucheurs césariens ont-ils répondu au défi loyal et solemnel que je leur donnai l'an II ?

2°. Le citoyen Coutouly, chirurgien-accoucheur, en ouvrant le flanc à la citoyenne Dénos, épouse d'un marchand, rue Denis, au coin de celle de la Chanvrerie.

Le 15 ventôse de l'an V, le citoyen Coutouly, assisté des citoyens Baudelocque aîné, Lassus, Baudin, du prévôt du citoyen Baudelocque et d'un autre dont le nom n'est point parvenu jusqu'à moi, le citoyen Coutouly pratiqua l'opération césarienne sur la citoyenne Dénos, âgée de vingt-six ans.

Figurez-vous six procureurs feignant de se quereler pour l'intérêt d'un riche client; ou plutôt six corbeaux croassant autour d'un cadavre tout prêts à fondre sur leur proie, et vous aurez une juste idée des débats qui s'élevèrent entre les six chirurgiens pour savoir si la section devoit se pratiquer longitudinalement ou transversalement à la ligne blanche, ou latéralement. Hippocrate disoit, *oui*; Galien

disoit, *non*. Enfin après bien des raisons, aussi bonnes les unes que les autres, la citoyenne Dénos est opérée.

Immédiatement après l'opération, les cinq chirurgiens consultans reçurent, pour honoraires, soixante-douze francs par tête. Ainsi, cette première séance coûta, au citoyen Dénos, trois cents soixante francs écus, bien précieux à cette époque, à raison du discrédit du papier-monnaie.

Cependant la citoyenne Dénos meurt cinq jours après l'opération, et son malheureux époux s'empresse d'envoyer au citoyen Coutouly douze louis, ou douze cents quatre-vingt-huit francs écus.

Le citoyen Coutouly prend la plume, et remet au porteur une lettre par laquelle il déclare avoir reçu les douze louis à compte des vingt-cinq qui lui sont dus pour cette opération.

Indigné d'un pareil procédé, le citoyen Dénos répond, à l'accoucheur césarien, qu'il rougiroit de lui donner plus de douze louis, dans la crainte que le public ne le soupçonnât d'avoir voulu payer un meurtre. *Quid non mortalia pectora cogis auri sacra fames.*

SEPTIEME PREUVE.

La preuve matérielle de cet acte de cupidité césarienne sera fourni, au besoin, par le citoyen Dénos, dont j'ai indiqué la demeure à Paris. Pour peu que les maris voulussent se prêter à ce commerce, leur fortune et celle des accoucheurs seroient bientôt faites (1).

---

(1) *Il est bon d'observer ici que les citoyennes Vasseur et Dénos avoient été condamnées à l'opération césarienne avant leur dernière grossesse. Les accoucheurs césariens auroient donc pu me permettre de faire sur elles l'essai de mes principes, au lieu de les livrer à une mort cer-*

Cependant le citoyen Dubois, dans la nuit du silence, méditoit un nouvel attentat. Il se proposoit de me livrer en *travail* une femme qu'il receloit mystérieusement dans son hospice. Instruit de ses projets par un jeune chirurgien de l'hospice, je me déterminai à écrire la lettre suivante aux psofesseurs de l'Ecole de Santé de Paris.

Ce 12 frimaire an VI.

« CITOYENS PROFESSEURS,

» Le bruit se répand qu'une femme, actuellement à l'hospice de votre école, est dans le cas de l'opération césarienne à raison de l'*étroitesse* du bassin, et que je dois être appelé pour faire sur elle l'essai solemnel de mes principes, en l'accouchant par la voie naturelle.

» Si l'impossibilité physique a été constatée par les maîtres de l'art, pourquoi n'en suis-je pas instruit officiellement? Pourquoi cette femme n'est-elle pas déjà confiée à mes soins, ainsi qu'on ne peut me le refuser, puisqu'il ne s'agit de rien moins, dans cet essai, que de mon honneur et de ma réputation?

» Mais, citoyens, le chirurgien en chef de l'hospice de l'Ecole de Santé, votre collègue, se seroit-il flatté de se mesurer avec moi dans cette lutte si importante aux progrès de l'art et au bien de l'humanité?

» Le nombre et l'audace de mes antagonistes ne sauroient m'effrayer; mais l'homme qui, de sang-froid, en l'absence et sans le consentement de son mari, ouvrit le flanc de la malheureuse Vasseur, accouchée précédemment d'un enfant à terme et vivant; l'homme dont l'impéritie,

---

taine. Mais le refus constant de me livrer des femmes avant le dernier terme de leur grossesse, et l'affectation de les mettre en travail *avant de me les confier, prouve qu'ils se défient plus de leurs principes que des miens.*

dans l'art des accouchemens, a déjà plongé dans le tombeau ses deux épouses, victimes de leur fécondité ; l'homme, ou plutôt le digne émule du bourreau de Lavoisier, n'aura jamais l'honneur de rivaliser avec celui qui l'a couvert impunément de boue aux yeux de ses concitoyens.

» Que trois accoucheurs célèbres déclarent que cette femme est dans l'impossibilité physique d'accoucher par la voie naturelle ; qu'ils signent leur déclaration ; que le sujet me soit livré trois mois (1) avant le dernier terme de la grossesse, et je me charge de prouver à l'Europe savante que celui qui a découvert le mécanisme de l'accouchement naturel a pu, sans orgueil, se croire l'interprète fidèle de la nature. »

Signé SACOMBE.

La femme que le chirurgien de l'hospice se proposoit de me livrer en *travail* accoucha d'elle-même, en son absence, d'un enfant vivant à sept mois de grossesse. Elle seroit parvenue au terme de neuf mois, si, au lieu de la gorger de sirops, on lui eût donné un grain d'émétique pour la débarrasser de sa toux ; mais les Césariens, en butte à tous les préjugés, regardent les vomitifs comme très-dangereux pendant la grossesse.

Cette femme, nommée *Marie*, est venue à mon école ; j'ai fait pratiquer sur elle le toucher à mes élèves pendant plus de trois mois : je déclare qu'elle est dans le cas de l'opération césarienne d'après les principes des partisans de cette opération, et cependant je m'engage de l'accoucher à terme par la voie naturelle, si elle devient enceinte une seconde fois.

---

(1) *Les meurtres des citoyennes Vasseur et Dénos m'ayant donné la mesure de la scélératesse des accoucheurs césariens, je demandai trois mois au lieu de huit jours, pour éviter les piéges que cette faction impie cherchoit à me tendre de toutes parts.*

Je ne suis pas surpris que les accoucheurs césariens soient ennemis jurés de la nature, quand elle semble se plaire à les jouer de tours aussi perfides.

Mais ce qui me surprend, c'est que l'Ecole de Santé de Paris autorise, par son silence, la pratique d'une opération toujours meurtrière, et condamnée au seizième siècle par la Faculté de Médecine de Paris et par le Collége entier de Chirurgie. C'est pour éclairer la religion de ces maîtres de l'art que je pris de nouveau la plume ; et dans un ouvrage intitulé : PLUS D'OPÉRATION CÉSARIENNE ! je démontrai jusqu'à l'évidence l'impossibilité physique du succès de cette opération.

Le jour même de la publication de cet ouvrage, je dînois chez le citoyen Lagarde, secrétaire-général du Directoire exécutif. Ami des arts et de ceux qui les cultivent, le citoyen Lagarde voulut bien se charger de faire hommage en mon nom, au Directoire exécutif, de cette nouvelle production.

Voici mon adresse au Directoire, la réponse dont il m'honora, et la lettre du Ministre de l'Intérieur aux Professeurs de l'Ecole de Santé de Paris.

Ces trois pièces prouveront, 1°. que je n'ai rien négligé pour affranchir l'humanité souffrante du fléau de l'opération césarienne ; 2°. que le Gouvernement français, au milieu des affaires qui l'occupent, a daigné prendre le plus vif intérêt à l'examen de cette grande question ; 3°. que le Ministre de l'Intérieur a témoigné, par son empressement à remplir le vœu du Gouvernement, le zèle qui l'anime pour les progrès de l'art.

AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF.

Paris, le 24 germinal an V.

« Citoyens Directeurs,

» Plein de confiance en votre sagesse, je viens plaider à votre tribunal la cause de l'humanité souffrante.

» Un roi, dont le nom seul retrace tant de crimes, Henri VIII, roi d'Angleterre, par un raffinement de cruauté, fit ouvrir le flanc de Jeanne de Seïmour, pour arracher de son sein Edouard VI, qui ne reçut la vie qu'au dépens des jours de sa malheureuse mère.

» Consacré par l'exemple d'un roi, ce premier attentat de la chirurgie sur la femme enceinte vivante, trouva bientôt de nombreux imitateurs; et depuis près de trois siècles une opération, à laquelle l'ignorance attacha le nom de César, l'opération césarienne coûte à la France des milliers de victimes humaines.

» L'ouvrage que j'ai l'honneur de vous présenter a pour objet de démontrer l'impossibilité physique du succès de cette horrible éventration : 1°. par la structure du viscère, qu'on ne peut jamais inciser impunément; 2°. par l'expérience et l'observation des anatomistes et des accoucheurs les plus célèbres; 3°. enfin, par l'imposture des charlatans qui, d'âge en âge, ont forgé des observations pour consacrer la pratique d'une opération infernale, dont tous les sophismes de l'art ne sauroient justifier la barbarie.

» Une opération chirurgicale qui entraîne toujours et nécessairement la perte de l'individu qui la subit, est non-seulement un nouveau mode de dépopulation, mais même peut devenir l'instrument du crime, comme elle le fut pour Henri VIII; et, sous ces deux rapports, l'opération césarienne m'a paru digne de fixer l'attention d'un Gouvernement sage, bienfaisant et régénérateur.

» Puissiez-vous, Citoyens Directeurs, accueillir favorablement ce fruit de vingt années d'expérience dans la pratique de l'art des accouchemens !

» Interprète de la nature, je devois ce foible, mais sincère hommage de mon profond respect, aux premiers Magistrats du peuple français, qui, en se montrant les dignes pacificateurs de l'Europe, ont mérité le titre glorieux de bienfaiteurs de l'humanité. »

Signé SACOMBE.

ÉGALITÉ. LIBERTÉ.

Paris, le 29 germinal, l'an V de la république française, une et indivisible.

Le Directoire exécutif, au citoyen Sacombe, médecin-accoucheur.

« Le Directoire exécutif a reçu, citoyen, l'ouvrage que vous lui avez adressé sous ce titre : PLUS D'OPÉRATION CÉSARIENNE !

» Le Directoire a vu avec intérêt que vous vous soyez occupé d'une question dont l'humanité réclame depuis si long-tems l'examen.

» Il a renvoyé votre ouvrage au Ministre de l'Intérieur, pour être examiné. »

Le président du Directoire exécutif,

REWBELL.

Par le Directoire exécutif, le secrétaire-général,

LAGARDE.

Le

Le Ministre de l'Intérieur, aux Professeurs de l'Ecole de Santé de Paris.

Le 11 *floréal an V.*

« Le citoyen Sacombe a fait hommage au Directoire exécutif, citoyens, d'un ouvrage intitulé : PLUS D'OPÉRATION CÉSARIENNE ! Il a pensé, avec raison, qu'une opération qui intéressoit l'humanité devoit aussi intéresser le Gouvernement, et méritoit d'être soumise au jugement des premiers maîtres de l'art, pour obtenir la sanction publique. Il a lui-même indiqué l'Ecole de Santé de Paris.

» Je ne crois pas avoir besoin de vous inviter, citoyens, à prendre cet objet en considération : je dois être persuadé d'avance que vous ne pouvez que répondre à la confiance de l'auteur et au vœu du Gouvernement, pour le succès et les progrès d'un art aussi important que celui qui vous occupe. » *Signé* BENEZECH.

Cependant qu'a fait l'Ecole de Santé pour répondre au vœu du Gouvernement et aux invitations réitérées des citoyens Benezech, Letourneux et François (de Neufchâteau), ministres de l'intérieur ? Le directeur de cette école va vous l'apprendre.

Le Directeur de l'Ecole de Santé de Paris, au citoyen Sacombe.

Le 2 *messidor an V.*

« L'Ecole de Santé, citoyen, a nommé des commissaires pour lui rendre compte du mémoire dont vous me parlez dans votre lettre du premier de ce mois, et sur lequel elle a été consultée par le ministre de l'intérieur.

Aussitôt qu'ils auront fait leur rapport, je ne négligerai point de le faire parvenir au ministre. »

Signé THOURET.

Cinq mois après la réception de cette lettre, j'apprends que les rapporteurs sont enfin accouchés d'une réponse après un travail laborieux sans opération césarienne, sans section de la symphise des *pubis*. Je cours chez le ministre de l'intérieur pour lui demander communication du rapport : on me répond qu'on n'a rien vu de relatif à mon affaire. J'écris au citoyen Alphonse le Roy, qu'on me dit être un des rapporteurs. Voici sa réponse.

Le 7 frimaire an V.

« CITOYEN,

» C'est au directeur ou au président de l'Ecole de Médecine que vous devez demander, sur votre ouvrage, le rapport que je crois à présent dans les bureaux du ministre de l'intérieur : au cas qu'il n'y fût pas encore, votre demande y accélèreroit son arrivée. »

Signé ALPHONSE LE ROY.

Depuis deux ans, je ne cesse de demander ce rapport, et mes demandes réitérées et successives à trois ministres de l'intérieur n'ont point accéléré son arrivée dans leurs bureaux.

Qu'est-il résulté de ce silence réel ou simulé de la part des professeurs de l'Ecole de Santé de Paris ? Un encouragement tacite à la pratique de l'opération césarienne. Aussi observe-t-on que les membres de cette école se sont fait un jeu de répandre le sang sous le couteau césarien. Mais poursuivons.

Comment les accoucheurs césariens ont-ils répondu au défi loyal et solemnel que je leur donnai l'an II ?

3°. Le citoyen Pelletan, en ouvrant le flanc de deux femmes en *travail*, dont l'une mourut durant l'opération, et l'autre cinq heures après.

Comment le successeur de Desault a-t-il pu se permettre de prononcer sur un cas d'impossibilité physique de l'accouchement par la voie naturelle et de pratiquer l'opération césarienne, quand il ignore les premiers élémens de l'art des accouchemens ?

HUITIEME PREUVE.

Le 9 brumaire de l'an VI, le citoyen Wisnick, juge de paix de la division de la Fidélité, et officier de police judiciaire du canton de Paris, ordonna qu'il seroit fait un rapport par lequel les citoyens Pelletan et Rebeyrol auroient à répondre aux deux questions suivantes :

1°. Y a-t-il eu impéritie de la part des officiers de santé qui ont opéré lors de l'accouchement de la femme Harsan ?

2°. Y a-t-il eu négligence de leur part, soit lors, soit depuis ladite opération ?

Le citoyen Pelletan, dans son rapport du 12 brumaire, répond :

« Ayant ensuite ouvert le cadavre pour juger de l'état intérieur du bassin, nous avons constaté que cette cavité n'offroit au passage de la tête de l'enfant qu'un diamètre de deux pouces et demi, même après la soustraction des parties molles, étendue évidemment insuffisante pour l'accouchement naturel, qui ne peut jamais s'opérer si le diamètre antéro-postérieur du bassin n'a au moins trois pouces et demi de longueur.

« Il est évident que les officiers de santé qui ont voulu secourir la femme Harsan, ne connoissoient pas les ressources de l'art, ou n'ont pas eu le courage de les mettre

à exécution, et que, par conséquent, il y a eu impéritie de leur part. »

Certificat du juge de paix.

« Je soussigné, Toussaint-Léon Wisnick, juge de paix, officier de police judiciaire du canton de Paris, certifie que les extraits ci-dessus des rapports faits en vertu de mon ordonnance, par les citoyens Pelletan et Rebeyrol, collationnés par moi, sont en tout conformes aux minutes annexées au procès, et cotées 3 et 5. En foi de quoi j'ai signé le présent, auquel j'ai apposé le sceau. A Paris, ce sept messidor de l'an sixième. »

Signé Wisnick.

Le citoyen Pelletan, requis par un juge de paix pour prononcer sur l'impéritie de trois accoucheurs, nous fournit lui-même, dans son rapport du 12 brumaire, la preuve matérielle de son impéritie et de son incompétence à prononcer en pareille matière. Tous mes élèves, à qui j'ai fait lire ce rapport, ont été révoltés d'un tel excès d'ignorance dans l'art des accouchemens de la part d'un chirurgien en chef du grand Hospice, qui se permet de pratiquer l'opération césarienne sans connoître les dimensions du bassin.

« Une étendue de deux pouces et demi, dit-il, même après la soustraction des parties molles, est évidemment insuffisante pour l'accouchement naturel. »

Cette étrange assertion, qu'une étendue de deux pouces et demi est insuffisante pour l'accouchement naturel, est démentie par l'opinion même des plus fanatiques partisans de l'opération césarienne, qui n'établissent le cas d'impossibilité prétendue de l'accouchement, que lorsque le diamètre antéro-postérieur n'a que deux pouces d'étendue. Quant à la deuxième assertion, savoir, que l'accouchement

naturel ne peut jamais s'opérer si le diamètre antéro-postérieur du bassin n'a au moins trois pouces et demi de longueur, j'en appelle aux partisans de l'opération césarienne, le citoyen Pelletan ne mériteroit-il pas d'être fouetté aux quatre coins du grand Hospice par les élèves sages-femmes, pour avoir consigné une pareille erreur dans un rapport fait en justice, monument éternel de l'ignorance la plus crasse dans la pratique de l'art des accouchemens ?

NEUVIEME PREUVE.

Deux élèves internes du grand Hospice d'humanité sont venus, il y a quelques jours, me raconter un fait qui prouve combien Pelletan se joue de l'espèce humaine.

« Une femme rachitique et d'une taille au-dessous de la moyenne, fut renvoyée par la sage-femme de l'hospice de la Maternité à l'hospice de l'Ecole de Santé. Le citoyen Dubois, devenu plus prudent depuis son voyage en Egypte (1), ne voulut pas se charger de l'opérer, et l'envoya au grand Hospice d'humanité. Le citoyen Pelletan, à qui on annonce son arrivée, fait raser ses parties génitales,

---

(1) *Quelques mauvais calembourdiers contestent à ce nouvel Antoine son voyage en Egypte, et disent qu'au lieu d'aller par mer sur les bords du Nil, il n'a été que sur le Pôt par les voies ordinaires. Mais l'impression de ses Mémoires lus à l'Institut du Caire sur la guérison des cataractes du Nil, prouvera que les journalistes qui nous ont annoncé le retour de ce célèbre accoucheur en France ne nous en ont point imposé. Pour moi je pense, avec un auteur célèbre, « que la passion de voyager est, sans » contredit, la plus digne de l'homme ; elle lui forme » l'esprit, en lui donnant la pratique de mille choses que » la théorie ne sauroit démontrer. »* Voyage de Paris à Saint-Cloud par mer et par terre, page 1.

et avant même de l'avoir touchée, la condamne à subir l'opération de la symphise. A quelque chose malheur est bon. L'indolence du chirurgien en chef, si funeste aux malades et aux élèves, fut très-propice à la femme en *travail*, qui, avant son arrivée, accoucha spontanément par la voie naturelle, d'un enfant à terme et vivant, le 29 messidor dernier. » Le fait est constant.

Comment les accoucheurs césariens ont-ils répondu au défi loyal et solemnel que je leur donnai l'an II?

4°. Le citoyen Baudelocque, en me faisant livrer en *travail*, par le prévôt du citoyen Dubois, une femme nommée *Marville*, âgée de trente-trois ans, rachitique, de la taille de trente-sept pouces, après l'avoir saignée et médicamentée à quatre mois de grossesse, et saignée pour la seconde fois trois jours avant le *travail*.

DIXIEME PREUVE.

« Moi Marville, cordonnier, demeurant rue du Sépulcre, n°. 711, je déclare, sur ma conscience, que le citoyen Decelles, maître en chirurgie, mon voisin, rue du Sépulcre, a fait saigner ma femme à quatre mois de grossesse, et lui a fait prendre des pillules qui ont coûté quarante-huit sols; qu'il me promit un accoucheur que je pourrois prendre les yeux fermés, parce que ma femme étoit de la petite espèce et toute contrefaite, et qu'il ne m'a envoyé qu'un petit jeune homme, élève, qui a dit comme ça qu'il ne savoit pas faire cet accouchement, et qui avoit saigné ma femme trois jours avant ses douleurs; ce qui m'a fait beaucoup de peine, parce que ma femme étoit chétive, et que je n'ai pas pu m'empêcher de dire à ce jeune homme, selon ma petite connoissance, qu'on ne saignoit pas une femme qui n'avoit pas de sang. Sur quoi il a dit qu'on saignoit dans le *travail*; et cependant elle n'étoit pas en *travail* quand il l'a saignée.

» Je déclare que le citoyen Sacombe est venu avec moi, par humanité, à onze heures du matin, le 12 fructidor, où ce qu'il a trouvé le jeune élève en chirurgie et un autre qu'il avoit été chercher le matin.

» Je déclare que le citoyen Sacombe a passé douze jours auprès de ma femme, et qu'il n'a pas fermé l'œil pendant les quatre premières nuits; que le 18 fructidor, à midi, il a tiré l'enfant tout entier, qui étoit si pourri, que tout le monde qui étoit dans la chambre se tenoit le nez; que le ventre de l'enfant étoit tout verd; que ma femme est morte le 24 fructidor à midi, où ce qu'on l'a ouverte le lendemain 25, à neuf heures du matin. Tout ce que je suis bien fâché, que je me suis fié à mon voisin Decelles, qui m'a trompé, comme je l'aurai toujours sur le cœur. »

Signés MARVILLE; CARRÈRE, *docteur en médecine*; MINELLE, *sage-femme*, rue du Sépulcre.

Avant d'entrer dans les détails de l'accouchement de la femme Marville, qu'il me soit permis de réclamer contre la fausseté de quelques assertions insérées dans la *note sur l'accouchement de la femme Marville*, note extraite du tome V du Recueil périodique de la Société de Médecine, et d'un ouvrage ayant pour titre : RECHERCHES ET RÉFLEXIONS SUR L'OPÉRATION CÉSARIENNE (1). Il est dit, dans cette note :

1°. « Cette femme (Marville), parvenue au terme de sa première grossesse, sans autres accidens que ceux qui sont très-ordinaires aux femmes enceintes. »

Si cette femme n'eût point d'autres accidens que ceux qui sont ordinaires à l'état de grossesse, pourquoi fîtes-vous saigner à quatre mois une femme rachitique, de la taille

(1) *Page* 82.

de trente-sept pouces, foible, décolorée, en proie aux premiers besoins de la vie ?

Si cette femme n'eût point d'autres accidens que ceux qui sont ordinaires à l'état de grossesse, pourquoi le citoyen Decelles ordonna-t-il et fit-il prendre des pillules à quatre mois de grossesse à une malheureuse qui n'avoit pas de pain pour se substanter, et qui, depuis quatre heures du matin, ravaudoit pour nourrir son mari, qui fuyoit le travail ou qui en manquoit?

Si cette femme n'eût point d'autres accidens que ceux qui sont ordinaires à l'état de grossesse, pourquoi fîtes-vous saigner, trois jours avant le *travail*, une malheureuse créature exténuée par neuf mois de grossesse ? Comment justifierez vous la pratique de cette saignée, qui n'a été administrée, sans doute, que pour hâter le *travail*, et affoiblir les forces physiques de la femme que vous étiez impatiens de me livrer en *travail*, et sur laquelle, en cas de refus, vous vous proposiez de pratiquer l'opération césarienne, à laquelle j'ai voulu la soustraire en l'acceptant, en *travail*, des mains de vos agens, et notamment du prévôt du citoyen Dubois, qui, en partant pour l'Egypte, avoit légué sa haine et sa vengeance à la faction qui, dans mes séances publiques, venoit porter le trouble et méditoit un assassinat (1) ?

2°. « Dans la nuit du 11 au 12 fructidor an VI, elle fit appeler un étudiant en médecine. »

Elle ne pouvoit faire appeler, dans l'état d'indigence où elle étoit réduite, que l'homme présenté par le citoyen

---

(1) *Le procès-verbal des officiers de police atteste que le jour de la séance solemnelle dans le temple Saint-Thomas-du-Louvre, on devoit me précipiter du haut de la tribune.*

Decelles, comme un accoucheur qu'elle pouvoit, disoit-il, accepter les yeux fermés. Mais est-ce un étudiant sans expérience qui pouvoit et devoit être chargé d'un accouchement reconnu, d'après vos principes, impossible à terminer par la voie naturelle? Non; mais pour arriver jusqu'à moi, il falloit une filiaire naturelle : l'étudiant devoit appeler le prévôt de Dubois, et celui-ci devoit ou me livrer la femme bien exténuée par des saignées et des pillules, ou donner avis de mon refus à maître Baudelocque, qui, sur-le-champ, devoit pratiquer l'opération césarienne.

Le citoyen Baudelocque, dans cet horrible manège, n'a pas même le mérite de l'invention. Lisez la XXVIe. Observation de Mauriceau, et vous verrez que cet accoucheur sacrifia une femme en *travail* au barbare plaisir de triompher du docteur Chamberleyne, médecin-accoucheur anglais.

3°. « Le prévôt de Dubois me fit part, vers les dix heures, de ses craintes et de ses vues sur les moyens de délivrer cette femme, si le citoyen Sacombe, qu'il avoit le projet de faire appeler, lui refusoit son secours; ce qu'on ne put obtenir, après beaucoup de démarches, que vers les cinq heures du soir. »

Le citoyen Baudelocque a l'ingénuité d'avouer qu'il étoit en conférence, à dix heures, avec le prévôt du citoyen Dubois. Eh bien! j'en appelle à ce prévôt lui-même; qu'il dise si, à onze heures du matin, lorsque le mari vint réclamer mes secours, je ne me rendis pas sur-le-champ chez la femme Marville? Du reste, pourquoi le citoyen Baudelocque aîné ne s'y rendit-il pas? Suis-je plus obligé que lui de voler au secours des malheureux? Ne devoit-il pas craindre, pour cette infortunée créature, les secours d'un médecin dont les principes, dans l'art des accouchemens, sont si diamétralement opposés, et conséquemment mauvais? Ah! si j'eusse refusé, le citoyen Baudelocque, qui attendoit sa proie, n'eût pas manqué de s'en emparer

et de la frapper du couteau césarien. Mais, puisque vous étiez en conférence à dix heures du matin avec le prévôt du citoyen Dubois le 12 fructidor, pourquoi, le 17, demandâtes-vous, en entrant chez la femme Marville, pourquoi on vous appeloit, et s'il y avoit un malade à voir?

4°. « Le 17 fructidor (c'est de moi qu'on parle), il convoqua une consultation tant en son nom qu'en celui du mari de la femme. Les citoyens Vitet, médecin, et membre du Corps législatif; Marchais; Boyer, de l'Ecole de Médecine de Paris; Suë le jeune; Leclerc, médecin, y furent appelés comme moi; c'est Plessmann qui parle au nom du citoyen Baudelocque). »

Cette séance ne sera pas perdue pour l'art. Plus de soixante élèves que j'y admis, au grand regret du citoyen Baudelocque, qui se plaignit que ce n'étoit point l'usage, diront à la postérité ce qui s'y passa, et confirmeront la vérité des faits que je vais exposer.

Tout le monde connoît l'insolence qui caractérise le citoyen Baudelocque aîné. Il entre, s'assied, regarde à sa montre, et se plaint qu'on le fasse attendre quand six heures sont sonnées. J'ai beau lui observer que le citoyen Vitet est sorti fort tard du conseil, et que notre doyen dans l'art des accouchemens mérite que nous fassions le sacrifice d'un quart-d'heure de surséance. Il insiste malhonnêtement contre l'avis de ses confrères, et menace de se retirer.

J'ouvre la séance. Après l'exposé des faits, les citoyens Baudelocque et Marchais passent dans la chambre de la femme Marville. Paix! l'oracle va prononcer.

Je n'émettrai point mon opinion de vive voix, dit le citoyen Baudelocque, parce qu'il est des gens ici qui pourroient la dénaturer. — C'étoit faire injure à ses collègues et à un auditoire nombreux prêts à me démentir, si j'eusse été capable de dénaturer son opinion. — Je vais, dit-il, la

consigner par écrit. — Je fais apporter une plume, de l'encre, du papier, et, en les lui remettant, je me permis de dire à l'assemblée : Je rèponds, sur ma tête, que le citoyen Baudelocque ne nous montrera point ce qu'il va écrire ; jamais il ne s'en donna la peine. Comment feroit-il aujourd'hui l'essai de son style au milieu des passions qui l'agitent?

Après avoir ruminé un quart-d'heure sur le papier, couvert de son écume, il se lève, déchire ce qu'il a écrit, ou fait semblant d'écrire, et déclare :

5°. « Que la face étoit altérée, la respiration un peu gênée, la région épigastrique, et tout le côté droit du ventre dans lequel étoient refoulés les intestins, élevés, tendus et météorisés ; le poulx fréquent, un peu irrégulier et flasque ; la langue sèche, et d'un rouge tirant sur le brun.

» L'avis des consultans, ajoute le rapporteur, fut unanime sur l'état de cette femme. »

Le citoyen Baudelocque a une mémoire si ingrate, que les personnes qui ne connoissent point, comme moi, la pureté de ses intentions, le prendroient pour un impudent menteur.

Comme il achevoit d'émettre son opinion, le citoyen Vitet entre, passe dans la chambre de la femme Marville, et fait le rapport suivant :

« Le bassin de cette femme est vicié, et je présume que le diamètre antéro-postérieur peut avoir deux pouces quatre à cinq lignes d'étendue. »

Ici le citoyen Baudelocque l'interrompt pour lui dire que le petit diamètre du détroit inférieur a plus d'étendue, tandis qu'il ne s'agissoit que du petit diamètre du détroit supérieur.

Le citoyen Vitet, sans daigner lui répliquer, le regarde

avec cet air de pitié ironique, qui, mieux que la réplique, fait sentir la supériorité des forces et des talens. Il me semble voir un lion, dont le regard noble et plein de fierté en impose au dogue qui jape imprudemment après lui.

« Il n'y a point ici signe d'inflammation au bas-ventre, poursuit le citoyen Vitet ; la langue est humectée, et je présume que la dextérité du citoyen Sacombe parviendra à extraire l'enfant à l'aide du *crochet*. »

L'opinion du citoyen Vitet fut un coup de foudre pour le citoyen Baudelocque, qui ajouta (ce qu'il s'est bien gardé de faire insérer dans sa note) que jamais je ne parviendrois à faire l'extraction de l'enfant. « On pourra bien, ajouta-t-il, extraire une portion du coronal, un pariétal, mais pour le tronc, c'est la chose impossible. »

J'invoque sur ce pronostic le témoignage des citoyens Vitet, Marchais, Boyer, Suë, Leclerc, et celui de tous les élèves. Cependant il est constant que, d'un seul coup de *crochet*, je fis l'extraction du corps entier de l'enfant après avoir vuidé le crâne, en présence de vingt-six témoins, du nombre desquels étoient les citoyens Carrère, Ludot, Révérard, Lagoublai, Marville, Leblond, Lalé, les citoyennes Liquière, Deschamps, Minelle, et l'étudiant en médecine envoyé par le citoyen Decelles à la femme Marville, etc. Il est également constant que le 25 fructidor, jour de l'ouverture du cadavre, on ne trouva pas trace de l'inflammation que le citoyen Baudelocque assuroit exister au bas-ventre le 17, jour de la consultation. J'en appelle aux citoyens Marchais, Boyer, Leclerc, présens à l'ouverture du cadavre.

Je ne rapporte point ici l'opinion des autres médecins et chirurgiens consultans, parce que je ne l'ai pas présente à l'esprit ; mais aucun d'eux ne s'éloigna de la vérité comme le citoyen Baudelocque.

« Quoique le citoyen Sacombe parut acquiescer à l'avis des consultans, il n'opéra cependant encore l'accouchement que le lendemain 18, entre midi et deux heures, et vers le milieu du septième jour du *travail;* il se servit du *crochet.* La femme mourut le 25 à midi, et sur la fin du cinquième jour. »

La femme mourut le 24 à midi, et non pas le 25. Il n'y a point erreur de date, comme l'a prétendu le rédacteur de la note. Une heure après la mort de la femme, j'invite le citoyen Baudelocque de se trouver le lendemain 25 à l'ouverture du cadavre : le procès-verbal est daté du 25, et spécifie que la femme est morte le 24 à midi. Si elle fût morte le 23, elle eût été ensevelie le 24, et les voisins n'auroient pas souffert qu'on eût gardé le cadavre d'une femme morte en couche, pendant quarante-huit heures par des chaleurs excessives et contre les règles de police. Il est donc constant que la femme Marville a survécu six jours à l'extraction de son enfant, faite le 18 à midi.

Le citoyen Baudelocque dit que je parus acquiescer à l'avis des consultans. Je suis étonné que sa mémoire soit en défaut : son amour-propre a-t-il pu oublier cette circonstance d'une consultation qui devroit faire époque dans l'histoire de sa vie !

Lorsque mon tour fut venu d'émettre mon opinion, je m'adressai nominativement au citoyen Baudelocque, et je lui dis : vous n'avez pas ma confiance ; je ne vous ai fait appeler ici que pour dévoiler aux yeux du public l'atrocité de votre conduite ; je me charge d'arracher le masque sanglant d'hypocrisie qui voile votre front ; je ferai part de mon opinion à mes autres collègues : pour vous, vous n'avez plus rien à faire ici ; votre tâche est remplie.

Je n'opérai l'accouchement que le 18, parce que la femme vivante, affectée de tout ce qui venoit de se passer sous ses yeux, ne me parut pas disposée à supporter l'opération le 17.

Le jour de l'opération, selon votre calcul, étoit le septième jour du *travail*. Vous n'aviez rien négligé, sans doute, pour mettre cette malheureuse en *travail* en la faisant saigner ; mais je déclare que les douleurs n'ont été expulsives que le 15 fructidor ; encore a-t-il fallu, pour les rendre telles, employer des moyens réparateurs des désordres commis par les agens auxquels vous aviez confié ses jours. Forcé d'opérer la rupture des membranes le 16 à midi, à cause de la fréquence des syncopes, ce n'est qu'alors que j'ai pu juger, par la fétidité des eaux, qu'il y auroit de l'imprudence à aller saisir les pieds d'un enfant mort depuis plusieurs jours dans la matrice, et dont la tête pouvoit se détacher du tronc. Le 16, j'avois donc la certitude que l'extraction du petit cadavre ne pouvoit se faire qu'à l'aide du *crochet*, à travers un bassin vicié ; mais je voulois que des hommes de l'art, probes, savans, impartiaux, vous vissent tomber dans le piége que vous aviez tendu à ma bonne foi au dépens des jours d'une malheureuse victime.

Il se servit du crochet ! Mais, citoyen Baudelocque, soyez juste une fois ; et, dans le calme des passions qui vous agitent, car vous n'êtes ni tranquille ni heureux, dites-vous à vous-même : *Il se servit du crochet !* parce que nous l'avions réduit à cette extrémité en jouant la vie de cette malheureuse femme. *Il s'est servi du crochet !* mais contre mon opinion émise publiquement, d'un seul coup de *crochet* il a extrait l'enfant tout entier ; il l'auroit donc extrait sans *crochet*, si nous n'avions saigné et médicamenté une femme foible, rachitique, en proie à la misère, âgée de trente-trois ans, enceinte pour la première fois.

Citoyen Baudelocque, il est des Dieux ! Le sang de la femme Marville rejaillira sur vous ; vous êtes l'auteur de sa mort, de la mort de la femme Vasseur, de la mort de la femme Bourgeois, de la mort de toutes les femmes

tombées depuis l'an II sous le couteau césarien. C'est vous qui avez fait couronner Bacqua ; c'est vous qui avez acheté son silence ; c'est vous qui avez dicté l'arrêté qui déshonore la Société de Médecine ; c'est vous qui vous opposez au bien que je veux faire et que je ferai malgré vous. L'erreur n'a qu'un tems, la vérité est éternelle ; elle va sortir du nuage, son triomphe est certain. *Credimus esse Deos.*

Comment les accoucheurs césariens ont-ils répondu au défi loyal et solemnel que je leur donnai l'an II !

5°. Le citoyen Baudelocque aîné, en faisant prendre à quelques membres de la Société de Médecine un arrêté qu'ils n'ont pas osé signer dans le Recueil périodique, tant ils craignoient d'attacher leur nom à ce monument éternel du fanatisme des corporations.

Voici le texte de cet arrêté sans date, et sans autre signature que celle du citoyen Suë aîné, secrétaire-général.

Arrêté de la Société de Médecine de Paris, sur les Recherches et Réflexions du citoyen Baudelocque.

La Société de Médecine, après avoir entendu deux lectures du mémoire du citoyen Baudelocque sur l'opération césarienne, et la discussion intéressante à laquelle elle a donné lieu, considérant :

1°. Qu'il est démontré, par l'expérience, qu'il existe des cas dans lesquels l'accouchement est impossible par les voies naturelles ;

2°. Que, dans beaucoup de ces cas, l'opération césarienne est le seul moyen qui donne l'espoir de sauver la mère et l'enfant ;

3°. Que cette opération, quelque grave qu'elle soit, a été souvent pratiquée avec un entier succès ;

» Est unanimement d'avis qu'il est du devoir du médecin de recourir à l'opération césarienne dans les cas déterminés par l'art. Et afin de mettre les savans, ainsi que le public, en état de porter un jugement sur une opération qui intéresse de si près l'humanité, l'ordre social et les progrès de l'art, la Société arrête :

1°. » Que le mémoire du citoyen Baudelocque sera imprimé dans son prochain numéro de son Recueil périodique, avec l'extrait du procès-verbal de la séance de ce jour ;

2°. » Que la notice de l'accouchement de la femme Marville et le procès-verbal de l'ouverture du cadavre de cette femme, seront également imprimés à la suite de ce mémoire ;

3°. » Qu'il sera tiré, par extrait, deux cents exemplaires du présent mémoire, pour être adressé aux divers corps administratifs et judiciaires. »

Signé Sue, *espèce de mannequin, qui déshonore un nom si justement célèbre dans la médecine et dans la chirurgie.*

Qu'un cheval bronche, il n'y a en cela rien d'étonnant, mais toute une écurie, c'est ce que je ne conçois pas, disoit un chancelier de France au sujet du parlement de Toulouse, qui venoit de condamner à mort un innocent.

Ne pourrois-je pas dire, avec plus de fondement que ce chancelier : Je ne conçois pas que toute une écurie, non de chevaux, mais d'animaux, dont le pas est réputé plus sûr, ait pu broncher à ce point. C'est pour leur apprendre à marcher droit, que le 7 frimaire de l'an VII, je leur donnai ce coup de fouet.

PROTESTATION

Contre l'arrêté de la Société dite de Médecine de Paris, inséré, sans date, dans un ouvrage intitulé: Recherches et Réflexions sur l'Opération césarienne, etc., *aux Médecins observateurs.*

« Le citoyen Baudelocque aîné, chirurgien-accoucheur, et professeur-adjoint de l'Ecole provisoire de Médecine de Paris, a surpris votre religion par un faux exposé de prétendus miracles césariens et par une note pleine d'impostures sur l'accouchement de la femme Marville, ainsi que je l'ai démontré dans la séance solemnelle, à laquelle je présidai, le 30 brumaire de l'an VII.

» En conséquence, je proteste contre l'arrêté de la Société dite de Médecine, commençant par ces mots : *La Société de Médecine ; après avoir entendu deux lectures du mémoire du citoyen Baudelocque sur l'opération césarienne*, etc., signé Sue, et je déclare :

1°. » Que je me charge d'extraire l'enfant à terme par la voie naturelle, quelque vicieusement configuré que puisse être le bassin de la femme enceinte, pourvu qu'elle me soit livrée avant le *travail* de l'enfantement, pour éviter les pièges qui pourroient m'être tendus, comme dans l'accouchement de la femme Marville.

2°. » Je prouverai à tous les savans impartiaux que le comité de la Société dite de Médecine a fait preuve de stupidité en refusant les billets d'entrée à une séance où elle étoit appelée pour mettre au grand jour la vérité ou la fausseté de ses principes.

3°. » Je démontrerai que tous les miracles césariens sont faux et ont été forgés par le fanatisme chirurgical : 1°. pour

organiser l'avortement (c'est le mot à l'oreille que j'avois à dire à ce chirurgien-accoucheur, qui a un miracle césarien en poche depuis vingt ans, quoique son savoir n'aille pas jusqu'à connoître les vices du bassin pendant la grossesse) ; 2°. pour rançonner les époux, comme le fit le chirurgien-accoucheur Coutouly à l'égard du citoyen Dénos ; 3°. pour légitimer le crime aux yeux du vulgaire, à l'exemple du chirurgien-accoucheur, complice du féroce Henri VIII ; 4°. pour étouffer le génie tonnant contre les préjugés, ainsi que s'étoient flattés de le faire les chirurgiens-accoucheurs, Baudelocque aîné et Antoine Dubois, meurtriers de la femme Vasseur ; 5°. enfin, pour dérober aux yeux du vulgaire les traces d'impéritie du chirurgien-accoucheur qui peut déchirer la matrice avec le *crochet*, lorsque le génie ne dirige pas sa main, ce qui est très-ordinaire à nos chirurgiens-accoucheurs.

4°. » Je citerai au tribunal de l'opinion publique, comme coupable de lèze-humanité, tout accoucheur qui s'autoriseroit de cet arrêté pour faire tomber une nouvelle victime sous le couteau césarien.

5°. » Je fais des vœux sincères pour que le Corps législatif institue des sociétés médico-chirurgicales, qui, le flambeau du génie à la main, se hâteront de dissoudre ces corporations gunofages, influencées par ces hermaphrodites de l'art, qui, ne tenant à la médecine et à la chirurgie que par les *parties honteuses*, les déshonorent l'une et l'autre par leur monstrueuse infécondité.

6°. » La présente protestation sera envoyée sur-le-champ à toutes les autorités constituées et à toutes les sociétés savantes de la république, même au *comité de refus* de la Société de Médecine de Paris. »

Signé Sacombe.

Comment les accoucheurs césariens ont-ils répondu au défi loyal et solemnel que je leur donnai l'an II ?

6°. Les citoyens Baudelocque aîné et Coutouly, en me faisant offrir en *travail* la femme Bourgeois, au passage Beaufort, rue Quimquempoix, d'abord par l'épouse du citoyen Masson, chirurgien, ensuite par le citoyen Bourgeois, époux de la femme en *travail*, accompagné d'un nommé Ponthieu.

Le citoyen Bourgeois, en implorant mon secours, me dit que les citoyens Baudelocque et Coutouly ne vouloient rien entreprendre que je ne fusse arrivé. — Votre épouse est-elle en *travail*? — Oui. — Chez qui? — Chez le citoyen Masson, chirurgien-accoucheur, dont elle est la femme de confiance. — Pourquoi le citoyen Masson ne m'a-t-il pas fait appeler avant les citoyens Baudelocque et Coutouly? — Je l'ignore. — Votre épouse a-t-elle le bassin vicié? — Oui. — Le citoyen Masson l'a-t-il touchée avant le *travail*? — Il l'a touchée il y a huit jours. — Pourquoi le citoyen Masson ne m'a-t-il pas prévenu à cette époque, puisqu'il doit avoir ouï dire que je n'accepte point de femme en *travail* de la main des accoucheurs césariens? — Je n'en sais rien.

Le jour de la séance solemnelle du 30 brumaire an VII, le citoyen Masson, agent subalterne de la faction césarienne, vint se mêler parmi les aboyeurs. Je lui fis les mêmes questions que je viens de faire à Bourgeois. — C'est, dit-il en balbutiant, que je ne vous connoissois pas huit jours avant le *travail*. — Et comment m'avez-vous connu au moment du *travail*? — Par la voie des journaux. A cette réponse niaise, les césariens eux-mêmes ne purent s'empêcher de lui rire au nez.

Cependant Bourgeois, les larmes aux yeux, attendoit ma réponse. Mon ami, lui dis-je, votre femme est perdue. C'est une nouvelle victime marquée depuis long-tems au front par les césariens. Les citoyens Baudelocque et Coutouly pensent bien qu'après l'expérience de la femme Marville, je n'aurai plus l'imprudence d'accepter de leurs mains une femme en *travail*. Ils ne vous envoient ici, avec

Ponthieu, que pour avoir deux témoins d'un refus dont ils se prévaudront pour éventrer votre malheureuse épouse, que Masson, leur agent, a sans doute mis en *travail* avant terme. Vous sentez, mes enfans, à quels hommes j'ai affaire : un Dieu ne sauveroit pas votre épouse ; elle a déjà reçu le coup mortel.

Voici ma réponse à leur invitation verbale.

ONZIEME PREUVE.

Paris, ce 16 *brumaire an VII, à huit heures du matin.*

« Le citoyen Baudelocque aîné ayant avancé une foule de faits faux dans sa note sur l'accouchement de la femme Marville dans le tome V du journal périodique de la Société dite de Médecine et dans une brochure intitulée : RECHERCHES SUR L'OPÉRATION CÉSARIENNE, je déclare que je ne me rendrai à son invitation que lorsqu'il aura signé l'impossibilité physique de l'accouchement avant le *travail*, parce que sa loyauté me devient plus que suspecte, le mari ayant déclaré que le citoyen Masson, chirurgien-accoucheur, l'a touchée il y a aujourd'hui huit jours. »

Signé SACOMBE.

P. S. « La Société dite de Médecine ayant arrêté, dans sa sagesse, que l'opération césarienne est un bienfait de l'humanité, pourquoi les citoyens Baudelocque et Coutouly ont-ils aujourd'hui tant de scrupule, après les meurtres de la femme Vasseur et de la femme Dénos ? »

Signé SACOMBE.

Certifié conforme au billet que j'ai reçu.

Signés BOURGEOIS, PONTHIEU.

Ce billet eut tout l'effet que j'en attendois ; Baudelocque et Coutouly n'eureut pas le front de consommer l'œuvre.

L'opération césarienne ne fut point pratiquée ; on appliqua le *crochet*, et la femme mourut deux jours après.

Comment les accoucheurs césariens ont-ils répondu au défi loyal et solemnel que je leur donnai l'an II ?

7°. Le citoyen Baudelocque aîné, en me faisant offrir, le 6 pluviôse de l'an VII, à onze heures du matin, une femme rachitique qui n'étoit point en *travail*, et en différant de me la livrer jusqu'au 15 du même mois, à sept heures du soir, après avoir provoqué le *travail*.

Ce dernier trait de férocité justifiera la dénomination de tigre donnée par l'ombre de la femme Vasseur au citoyen Baudelocque aîné ; j'ose même dire que le tigre césarien est plus féroce que le tigre africain, dont la soif du sang ne va jamais jusqu'à lui faire ouvrir le flanc d'une femelle de son espèce durant la gestation.

Le 6 pluviôse de l'an VII, à onze heures du matin, la citoyenne Lobry, sage-femme, se rendit chez moi, accompagnée d'une autre femme dont j'ignore le nom. Nous venons, dit la femme Lobry, savoir si vous voulez accoucher une malheureuse que nous croyons, d'après nos principes, dans l'impossibilité d'accoucher par la voie naturelle. — Cette femme est-elle en *travail* ? — Non, citoyen.

Vous êtes, lui répliquai-je alors, comme les divinités du Paganisme ; vous avez des oreilles et n'entendez pas. Depuis cinq ans, je ne cesse de répéter que je ne refuserai aucune femme enceinte, quelque vicieusement configuré que puisse être le bassin du sujet présenté, pourvu, 1°. qu'il ne soit point actuellement en *travail* ; 2°. que le citoyen Baudelocque aîné signe qu'il y a, chez le sujet présenté, impossibilité physique de l'accouchement par la voie naturelle.

Puisque la femme que vous me proposez aujourd'hui

n'est point en *travail*, hâtez-vous d'aller trouver le citoyen Baudelocque, qui demeure à deux pas d'ici ; priez-le de constater l'impossibilité physique de l'accouchement de cette femme par la voie naturelle ; qu'il signe sa déclaration, et livrez-moi la femme dans le jour. Du reste, je vais écrire, lui dis-je, au citoyen Baudelocque, et j'attendrai sa réponse avec la plus vive impatience.

DOUZIEME PREUVE.

Paris, ce 6 pluviôse an VII, onze heures du matin.

Au citoyen Bandelocque aîné.

« La citoyenne Lobry, sage-femme, croit reconnoître l'impossibilité physique de l'accouchement, par la voie naturelle, chez une femme confiée à ses soins. Je prie le citoyen Baudelocque de visiter le sujet, de prononcer sur ce cas, et de vouloir bien me confier cette femme, après m'avoir donné, par écrit, sa déclaration d'impossibilité de l'accouchement par la voie naturelle. »

Signé SACOMBE.

Certifié conforme à l'original.

Signé LOBRY, *sage-femme.*

Le soir même, je montrai la lettre ci-dessus à mes élèves, et notamment aux citoyens Doucet, Paul, Coste et Larmet. Nous attendions avec empressement la réponse du citoyen Baudelocque, ou plutôt nous ne l'attendions plus, lorsque le 13 pluviôse, à sept heures du soir, nous reçûmes la lettre suivante de la main des citoyens Forsse et Maygrier, qui en étoient les porteurs.

TREIZIEME PREUVE.

« D'après cette invitation expresse (1) qui vient de nous être communiquée cejourd'hui 13 pluviôse, sept heures et demie du soir, par la citoyenne Lobry, sage-femme, chez la citoyenne Pradier, où nous avions été appelés pour examiner la femme dont il s'agit, nous soussignés, déclarons que l'accouchement d'*un enfant vivant est physiquement impossible par la voie naturelle* chez cette femme, et que nous consentons à ce qu'elle soit confiée aux soins du citoyen Sacombe. »

Paris, ce 13 pluviôse, an VII de la république, sept heures et demie du soir.

Signés Baudelocque aîné, Pelletan, Marchais, Plessmann.

Après avoir délibéré sur le parti que j'avois à prendre, mes élèves, convaincus de la mauvaise foi de mes antagonistes, convinrent, à l'unanimité, qu'il seroit imprudent d'accepter en *travail* une femme qu'on m'avoit proposé sept jours auparavant, et qui, à cette époque, n'étoit point encore en *travail*. En conséquence, en présence de tous mes élèves et des citoyens Forsse et Maygrier, je fis la réponse ci-après.

---

(1) *En tête étoit la copie de ma lettre au citoyen Baudelocque, en date du 6 pluviôse.*

QUATORZIEME PREUVE.

Paris, ce 13 *pluviôse, huit heures du soir.*

Aux citoyens Pelletan, Baudelocque aîné et Marchais (je ne connois pas Plessmann).

« CITOYENS,

» Mon invitation franche et loyale à la sage-femme Lobry est du 6 pluviôse courant, à onze heures du matin, et c'est le 13, à sept heures et demie du soir, que vous me livrez une femme dont j'ignore l'état actuel!

» Ce délai, dont je n'entrevois pas les causes, le meurtre de la femme Vasseur, celui de la femme Marville, les persécutions de toute espèce, éveillent ma prudence et me font une loi d'attendre, pour l'application de mes principes, que je ne sois pas seul enveloppé de mes ennemis, tout prêts à crier à l'imposture si je ne faisois pas l'extraction d'un enfant vivant, tandis qu'il ne vit plus en ce moment, puisqu'on me livre la mère après une temporisation de sept jours.

» Mon défi sera toujours d'accoucher, par la voie naturelle, la femme qui me sera livrée avant le *travail*, quand je pourrai faire triompher la vérité, que je ne dois pas compromettre par une imprudence. »

Signé SACOMBE.

Certifié conforme à l'original que nous nous sommes chargés de remettre aux citoyens Pelletan, Marchais, Baudelocque aîné, Plessmann.

Signés FOUSSE, MAYGRIER, *prévôt d'accouchemens du citoyen Plessmann.*

Si les accoucheurs césariens et symphisiens étoient de bonne foi, le grand procès de l'impossibilité prétendue de

de l'accouchement à terme par la voie naturelle, seroit terminé depuis long-tems ; mais ces messieurs craignent que la nature ne leur donne un démenti, et que je n'accouche en effet, par la voie naturelle, la femme qu'ils auroient condamnée à l'opération césarienne ou à la section symphisienne ; et dès-lors leur infaillibilité se trouveroit compromise. Cependant, tôt ou tard, il faudra bien en venir à une expérience solemnelle, puisque l'expérience est la seule régulatrice d'un art qui ne peut faire un pas qu'à la lueur de son flambeau, au milieu des ténèbres qui l'environnent.

C'est à vous de la réclamer cette expérience solemnelle, épouses infortunées, qui, telles que Jeanne de Seïmour, reine d'Angleterre, pouvez devenir les tristes victimes de la férocité d'un époux infidèle, capable de vous livrer au couteau césarien pour s'affranchir du joug de l'hyménée !

C'est à vous de la réclamer cette expérience solemnelle, sexe foible et crédule, à qui la crainte du couteau césarien fait acheter au poids de l'or le coupable secours du stylet infernal qui, savamment introduit dans le sanctuaire de la génération, va détruire, aux dépens de vos jours, les fruits malheureux de l'amour et de l'hymen !

C'est à vous de la réclamer cette expérience solemnelle, jeunes élèves de l'art, témoins de cette lutte scandaleuse des préjugés contre la raison ! Jusques à quand payerez-vous de vos sueurs et de votre patrimoine une erreur démontrée, depuis trois siècles, par l'expérience des hommes de l'art les plus célèbres ?

C'est à vous de la réclamer cette expérience solemnelle, dignes enfans d'Hippocrate, vous trop souvent dupes d'un excès de bonne foi ; vous qui, jugeant de vos semblables par votre propre cœur, avez étayé de votre témoignage l'imposture des gastrotomistes !

C'est à vous de la réclamer cette expérience solemnelle, pères et mères de famille, qui, sur la foi de l'hymen,

livrez votre fille en proie aux douleurs de l'enfantement, à un gendre seul arbitre de la destinée de son épouse (1) !

C'est à vous enfin de la réclamer cette expérience solemnelle, sages dépositaires des lois, magistrats vertueux à qui la justice a confié son glaive et sa balance ! J'en appelle à votre propre cœur : n'est-il pas plus doux de prévenir le crime que d'avoir à le punir ? Sachez donc que l'opération césarienne est la digne fille du crime et de l'ignorance.

Pour éviter cette expérience solemnelle, les accoucheurs césariens et symphisiens auroient voulu pouvoir me donner un croc-en-jambe, me faire trébucher, et, au moindre faux pas, se précipiter bravement sur moi tous-à-la-fois pour m'écraser. Voici la conspiration découverte.

L'anti-césarien (2), dirent-ils, n'osera plus se mesurer avec nous après l'affaire de la femme Marville : déjà il a refusé la femme Bourgeois, passage Beaufort ; essayons de lui offrir indirectement, et sans nous compromettre, une femme, quelques jours avant le *travail*. De deux choses

---

(1) *Dans la pratique de l'opération césarienne, on ne daigne pas même consulter la famille de la femme qu'on veut opérer. Le chirurgien propose, et le mari dispose ; le mari prononce l'arrêt de mort, et le chirurgien l'exécute : le mari gagne, à ce commerce, un enfant et la dot de sa mère. Le chirurgien accroît sa fortune et sa renommée. Les maris et les chirurgiens ont donc raison de s'écrier* : Vive l'opération césarienne !

(2) *C'est le surnom que me donne Antoine Planchon, maître en chirurgie, dans un pamphlet dont je me permettrai d'extraire bientôt ce qui me concerne. Je ne sais par quelle fatalité tous les Antoines et leurs fidèles compagnons sont acharnés à me poursuivre ?*

l'une, ou il la refusera, ou il l'acceptera : s'il la refuse, les deux témoins chargés de lui présenter la femme, certifieront le fait, et nous proclamerons charlatan l'homme qui a la témérité de donner des défis et la lâcheté de reculer devant celui qui ramasse le gand ; s'il accepte, nos deux émissaires nieront le fait ; s'il leur fait signer l'acceptation, nous feindrons de tout ignorer, et nos deux agens femelles, qui ont bon dos, se chargeront du paquet.

Voilà, à la lettre, quelle a été la tactique astucieuse des citoyens Pelletan, Baudelocque aîné et Marchais, auteurs de l'épître du 13 pluviôse, sept heures du soir. Le texte de cette épître est curieux : trois hommes fameux, l'un dans l'art de la chirurgie, et les deux autres dans l'art des accouchemens, déclarent qu'il y a impossibilité physique de l'accouchement par la voie naturelle, et me défient en même tems d'extraire l'enfant vivant. *L'accouchement d'un enfant vivant*, disent-ils, *est physiquement impossible par la voie naturelle chez cette femme.*

Défier un accoucheur d'extraire vivant un enfant auquel le bassin ne peut livrer passage ! quelle contradiction ! quelle absurdité ! disons mieux, quelle ânerie ! O grands hommes de Saint-Côme ! que vous êtes petits depuis que vous n'avez ni censeurs à gages, ni privilège exclusif d'étouffer la pensée d'autrui !

Cependant croiroit-on, si tout n'étoit possible dans ce siècle, croiroit-on qu'à la faveur d'un pareil stratagème, ces trois Césariens, comptant sur la bonne foi des élèves en médecine, se sont autorisés de mon refus du 13 pluviôse pour pratiquer, le 14, l'opération césarienne ?

Jeunes élèves, vous attesterez à la postérité que, le 14 pluviôse de l'an VII, les Césariens firent, aux professeurs de l'Ecole de Santé, l'injure d'appeler des consultans étrangers, entre autres le citoyen Marchais, dans la crainte de ne pas obtenir, en faveur de leur opinion, la majorité des suffrages !

Jeunes élèves, vous attesterez à la postérité que le 14 pluviôse de l'an VII, le citoyen Pelletan opina pour la symphise ; que le citoyen Boyer se prononça contre l'opération césarienne ; que le citoyen Sabatier n'assista pas même à ce tripot césarien !

Jeunes élèves, vous attesterez à la postérité que le citoyen Pelletan, qui avoit signé la lettre du 13 pluviôse, dans laquelle le *trio* me défie d'avoir l'enfant vivant, fit avec vous le coup de poing pour vous expulser de la salle, afin que vous ne vissiez point que l'enfant étoit mort !

Jeunes élèves, vous attesterez à la postérité que les preuves matérielles en main, je me rendis le 15 pluviôse de l'an VII à l'Ecole de Santé, pour convaincre d'imposture le citoyen Baudelocque aîné, et, qu'en présence de tous les élèves et des professeurs assemblés, je pris la parole et je dis :

« Je n'ai pas le droit, citoyens, de me faire entendre dans cette enceinte ; mais tout homme calomnié peut et doit se justifier à l'endroit même où il a été calomnié : je demande d'être entendu. »

Jeunes élèves, vous attesterez à la postérité que la parole me fut refusée, au nom de l'Ecole de Santé, par l'organe du citoyen Alphonse le Roy, qui, se servant d'une expression triviale, motiva ce refus sur ce que l'Ecole de Santé deviendroit une *pétaudière*, si tout le monde avoit le droit d'y émettre son opinion !

Jeunes élèves, vous attesterez à la postérité que les citoyens Alphonse le Roy et Baudelocque aîné firent, ce jour là même, de l'Ecole de Santé, la plus dégoûtante *pétaudière* par les injures grossières, ou plutôt par les dures vérités qu'ils se dirent l'un à l'autre !

Enfin, jeunes élèves, vous attesterez à la postérité que, dans cette séance du 15 pluviôse, le citoyen Alphonse le Roy pratiqua *tutò*, *citò et jucundè*, l'opération de la symphise des *pubis*, en sorte que le cadavre de la femme et

celui de l'enfant ne poussèrent pas un seul cri, grâce à la dextérité du symphiseur !

Dans la sixième séance publique de l'Ecole anti-césarienne qui eut lieu le 30 pluviôse de l'an VII, je fis triompher la vérité, que les Professeurs de l'Ecole de Santé avoient refusé d'entendre le 15 du même mois. Du reste, l'intrigue et la cabale firent tous leurs efforts pour que cette séance n'eût pas lieu.

QUINZIEME PREUVE.

Paris, le 30 pluviôse an VII.

« Je suis chargé de vous prévenir, mon cher docteur, que les ordres ont été donnés hier soir, au concierge de notre salle, d'en refuser l'usage les décadis pour une séance publique, à moins qu'on ne présente une lettre du ministre de l'intérieur. Ainsi, voyez ce matin le citoyen Cousin, notre confrère, qui vous indiquera ce que vous avez à faire pour éviter cet acroc. C'est l'architecte du Palais qui a donné hier cet ordre pendant la séance de la Société libre, et notre confrère Cousin, qui m'en a prévenu par égard pour vous. »

Salut et franche amitié.

Signé PINGLIN, *professeur de philosophie au Palais national des Sciences et des Arts.*

Observez que c'est le 29 pluviôse, à sept heures du soir, que l'architecte du Palais national, le citoyen Raymond, instrument des passions de mes antagonistes, se permet de signifier cet ordre arbitraire sans m'en donner avis, quoique j'eusse eu l'honnêteté de lui apporter moi-même, deux jours auparavant, des billets d'entrée à la séance du 30. Observez que le 29 pluviôse, à sept heures du soir, cinq cents personnes étoient invitées à la séance du 30, et conséquemment se seroient trouvées à la porte par le tems le

plus détestable. Observez que la Société philotechnique avoit tenu sa séance publique le 20 pluviôse précédent, et vous jugerez de la perfidie des Césariens, qui, présumant que je ne pourrois faire rétracter l'ordre de l'architecte dans la matinée du 30 pluviôse, se proposoient de jeter du ridicule sur mon école naissante, en publiant dans les journaux que le ministre de l'intérieur lui avoit fermé impitoyablement la porte au nez malgré le mauvais tems, et comme à Paris on pardonne plus volontiers un vice qu'un ridicule, j'aurois été victime de la perfidie de mes ennemis aux yeux du vulgaire, c'est-à-dire, des quatre-vingt-dix-neuf centièmes des individus qui auroient été instruits de cette anecdote.

Heureusement le ministre de l'intérieur, François (de Neufchâteau), eut le bon esprit de révoquer l'ordre de l'architecte, qui, par son silence et sa confusion, me prouva qu'il avoit pris une part active à cet acte despotique, qui fait peu l'éloge de son amour pour les sciences.

Du reste, voici le résultat de la séance du 30 pluviôse.

SEIZIEME PREUVE.

Extrait du Journal des Français, n°. 1212.

Du 12 ventôse an VII.

« Dans la sixième séance publique de l'Ecole anti-césarienne qui a eu lieu le 30 pluviôse dernier, au Palais national des Sciences et des Arts, le citoyen Sacombe a démontré que non-seulement il n'a point refusé d'accoucher la femme tombée sous le couteau césarien le 14 pluviôse dernier et morte le lendemain, mais, au contraire, qu'il avoit écrit au citoyen Baudelocque aîné pour l'engager à lui livrer cette femme.

» La citoyenne Pradier, sage-femme, élève du citoyen Baudelocque aîné, présente à cette séance, a dit avoir intercepté la lettre du citoyen Sacombe, datée du 6 pluviose,

et l'avoir gardée dans sa poche jusqu'au 13 à sept heures du soir. Un mouvement général d'indignation a imposé silence à la femme Pradier et a fait justice de sa coupable négligence, dont le citoyen Sacombe a cherché vainement à la justifier, en imputant cette fiction à la reconnoissance que son cœur payoit sans doute à son instituteur.

» Une nouvelle opération césarienne a eu lieu le 7 ventôse courant; elle a coûté la vie à la mère et à l'enfant, au grand Hospice, (dirai-je d'humanité?) Non. »

MARCHANT, *rédacteur.*

L'opération du 7 ventôse an VII est et sera sans doute la dernière qui se pratiquera en France. C'est le citoyen Pelletan qui aura toujours à se reprocher d'avoir commis le dernier de ces attentats contre l'humanité. Lors de la consultation du 14 pluviôse précédent, le successeur de Desault avoit opiné pour l'opération de la symphise; et pour se réconcilier sans doute avec les Césariens, il pratiqua, le 7 ventôse, l'opération césarienne sur une femme qui mourut durant l'opération, et dont le diamètre antéro-postérieur avoit deux pouces huit lignes, pour se donner le plaisir d'extraire un cadavre de son sein.

Comment les accoucheurs césariens ont-ils répondu au défi loyal et solemnel que je leur donnai l'an II?

8°. En faisant jouer, contre moi, tous les ressorts de l'intrigue et de la cabale.

L'administration centrale du département de la Seine avoit honoré de sa présence la première séance publique de l'Ecole anti-césarienne, le 29 ventôse de l'an VI. On peut juger de ce début par le rapport qu'en fit à cette époque un journaliste qui, par les grâces et la pureté de son style, se montre le digne rédacteur d'un ouvrage périodique (1) spécialement consacré au beau sexe.

(1) *Voyez le n°. 1, seconde année, du* Journal des Dames.

DIX-SEPTIEME PREUVE.

Paris, le 5 germinal an VI.

«Une révolution s'opère dans l'art des accouchemens, et les dames ne l'apprendront pas sans intérêt.

» La nature a voulu que le bonheur d'être mère fut la récompense de la douleur. La société, altérant par ses habitudes dépravées la constitution des femmes, apporte un surcroît aux souffrances de l'enfantement. Croiroit-on que l'art, fait pour aider celles qui deviennent mères, ajoute encore aux maux qu'il devroit soulager; que ses secours perfides rendent la maternité dangereuse et redoutable; que, souvent même, ses procédés barbares font dominer la mort jusques dans l'empire de la vie?

» Le citoyen Sacombe, médecin-accoucheur, lutte avec énergie depuis dix ans entiers contre une ignorance honteuse et un charlatanisme atroce, qui semble s'être approprié cette partie trop peu considérée de la médecine. Persuadé que la femme qui peut concevoir, peut enfanter par les seules forces de la nature, ou du moins sans autre moyen mécanique que la main, guidée par le flambeau de l'expérience, ce docteur, ami des mères, fait la guerre à outrance aux instrumens déchirans, aux ferremens pernicieux. Il s'est élevé, avec la même intrépidité, contre cet assassinat décoré du nom d'*opération césarienne*, commandé jadis par un tyran d'Angleterre, et renouvelé de nos jours par deux professeurs de l'Ecole de Santé de Paris depuis même que, par un défi solemnel, le docteur Sacombe s'est engagé à accoucher, par la voie naturelle, toute femme remise à ses soins par des gens de l'art qui auroient préalablement constaté l'impossibilité physique.

» Malgré tous les obstacles que doit s'attendre à rencontrer au-devant de ses pas quiconque combat des opinions consacrées, le citoyen Sacombe, par des écrits lumineux, par des cours publics théoriques et pratiques, par un zèle

infatigable, a fixé l'attention des administrateurs du département de la Seine. Sous leurs auspices, il a ouvert une école à laquelle il a donné le nom d'*anti-césarienne*. Le 29 ventôse dernier, dans une séance publique tenue au Cercle de l'Harmonie, Palais-Egalité, et honorée de la présence de l'administration centrale du département, les élèves de cette Ecole ont, pour la première fois, rendu compte des principes de leur instituteur. Un de ces élèves a obtenu une médaille ; trois autres ont remporté chacun un prix au milieu d'un grand concours de spectateurs, qui ont accueilli des plus vifs applaudissemens le maître, les disciples, la doctrine et la manière éloquente avec laquelle elle a été exposée.

» Nous avons principalement été frappés, et tout géomètre le sera comme nous, de cette étonnante correspondance de la conformation des deux détroits du bassin de la femme et de la conformation de la tête, ainsi que de celle de l'enfant à terme, correspondance parfaite dont le docteur Sacombe est, sans contredit, le premier observateur, et de laquelle nous paroît s'en suivre, par une conséquence inévitable, le mouvement de rotation que ce professeur attribue à l'enfant sortant du sein de sa mère. Ce point unique étant mis hors de toute atteinte, assure la gloire du médecin-accoucheur, dont il rend les principes les plus essentiels incontestables, et la confusion de ses adversaires, dont il met en évidence l'absurde pratique.

» Au nom de l'humanité, au nom des dames, nous invitons le citoyen Sacombe à s'armer de courage et redoubler d'efforts, dût-il, contre toute vraisemblance, échouer dans une si glorieuse entreprise. »

Cependant voici l'œuvre de l'intrigue et de la cabale.

DIX-HUITIEME PREUVE.

L'Administration centrale du département de la Seine, au citoyen Sacombe, fondateur de l'Ecole anti-césarienne.

Le 29 prairial an VI.

« Nous avons reçu, citoyen, votre lettre du 19 de ce mois, par laquelle vous nous invitez à nous rendre, le 30 prairial prochain, à midi, dans la salle dite des *Ducs et Pairs*, au Palais national des Sciences et des Arts, pour être présens à la thèse qui sera soutenue sur l'impossibilité du succès de l'opération césarienne. Nos occupations ne nous permettent pas de répondre à votre invitation. Nous vous prévenons même que nous ne verrions pas avec plaisir nos noms imprimés en tête du placard que vous nous avez communiqué, et qui n'est vraisemblablement qu'une épreuve.

» Nous n'en serons pas moins empressés de vous rendre la justice que vous méritez, après avoir pris de nouveaux renseignemens sur l'organisation de votre Ecole. »

Signé TRÉVILLIERS.

DIX-NEUVIEME PREUVE.

Le fondateur de l'Ecole anti-césarienne, au citoyen Tréviliers, membre de l'Administration centrale du département de la Seine.

Le 10 messidor de l'an VI.

« Lorsque j'ai pris la liberté d'envoyer une épreuve de ma thèse à l'administration centrale, dont je pensois que l'es-

prit devoit être le même, quoique les membres fussent renouvelés, je m'attendois à un refus honnête, motivé sur la multiplicité de ses occupations; mais j'étois loin de prévoir que je recevrois une injure pour prix de l'hommage que j'offrois à des magistrats dont la plus noble fonction est d'encourager la jeunesse et de protéger ceux qui se consacrent à son instruction.

» Cependant, je ne puis regarder comme officielle une lettre qui n'est signée que de vous, et j'aime à me persuader, pour l'honneur de l'administration, que cette réponse, indigne d'elle, n'est que le fruit de l'intrigue, qui a surpris la religion d'un de ses membres.

» Du reste, rassurez-vous, citoyen Trévilliers; votre nom, digne de figurer au bas des placards, n'a point été imprimé en tête de la thèse sur l'opération césarienne soutenue, le 30 prairial de l'an VI, dans la salle dite des *Ducs et Pairs*, au Palais national des Sciences et des Arts. Vous en serez convaincu par le programme que je vous envoie, et que, sur votre refus, j'ai dédié à la Vérité, divinité tutélaire de mon école.

» La seule justice que j'attends de vous, citoyen, est que vous mettiez à-la-fois, sous les yeux de l'autorité respectable au nom de laquelle vous vous êtes permis de me faire une réponse injurieuse, et votre lettre du 29 prairial et les copies de celles que je joins à la présente, qui la dispenseront, sans doute, de prendre de nouveaux renseignemens sur l'organisation d'une Ecole dont le suffrage honorable de vos prédécesseurs et du public a déjà sanctionné les travaux et couronné le succès. »

Signé SACOMBE.

Je crus devoir envoyer au citoyen Trévilliers copie des deux lettres suivantes signées de deux membres de l'administration, et conséquemment officielles.

VINGTIEME PREUVE.

Les administrateurs du département de la Seine, au citoyen Sacombe.

Paris, le 12 frimaire an VI.

« Nous avons lu avec intérêt, citoyen, et votre lettre du 3 frimaire et votre plan d'organisation de l'Ecole théorique et pratique d'accouchemens. Nous ne pouvons qu'applaudir à votre zèle pour les progrès d'un art aussi utile, et nous voyons avec attendrissement que vous avez su réunir le double avantage de propager vos lumières en secourant l'indigence.

» Vous pouvez être persuadé que nous nous empresserons toujours de concourir, autant qu'il sera en nous, au succès de cet établissement de bienfaisance, et nous acceptons avec reconnoissance la mission honorable que vous nous offrez par l'article XV de votre plan. »

Signés LEFEBVRE, FOURNIER.

Voici le texte de l'article XV du plan d'organisation de mon Ecole :

« Chaque élève, immédiatement après avoir subi son examen public sur la médecine et la chirurgie des accouchemens, recevra, aux frais de l'Ecole-pratique, de la main du président du département de la Seine, une médaille d'argent de la valeur de quarante-six francs, somme totale des déboursés de chaque élève pour ses cours de théorie et de pratique. Cette médaille, frappée par un des meilleurs artistes de Paris, représentera, d'un côté, Hercule terrassant l'hydre de Lerne, avec cette inscription : *Plus d'opération césarienne !* et de l'autre, une ruche, dont l'essaim voltigera par petits groupes de vingt abeilles chacun, et autour de laquelle on lira ces mots : *Ecole-pratique de Sacombe.* »

L'administration centrale du département de la Seine, au citoyen Sacombe.

Le 15 ventôse de l'an VI.

« L'administration centrale a reçu, citoyen, votre programme et votre lettre du 12 du courant ; vous pouvez assurer vos élèves qu'elle fera tous ses efforts pour assister, par députation, à la séance publique dont vous lui proposez de fixer le jour au 29 de ce mois, à onze heures du matin.

» L'administration aime à penser que l'exposition des découvertes que vous annoncez, comme devant reculer les limites d'un art si utile à l'humanité, confirmera vos droits à l'estime et à la confiance de vos concitoyens. »

Signés JOUBERT, LEBLANC.

Comment les accoucheurs césariens ont-ils répondu au défi loyal et solemnel que je leur donnai l'an II?

9°. En fanatisant les jeunes élèves en médecine, qui, sans expérience et pleins d'enthousiasme pour des professeurs sur la foi desquels ils juroient aveuglément, sont devenus, par reconnnoissance, les dociles instrumens des passions de mes antagonistes.

Persuadé que du choc des opinions contraires peut jaillir tôt ou tard la vérité, quand des hommes, qui ne diffèrent entre eux que d'opinions, la cherchent de bonne foi, j'avois permis à mes adversaires, sur la loyauté desquels j'étois en droit de compter, de faire, dans mes séances publiques, toutes les objections qu'ils croiroient propres à éclairer l'opinion publique.

Cette liberté, garant de ma bonne foi, dégénéra bientôt en licence par l'abus scandaleux que ne rougirent pas d'en faire les jeunes émissaires césariens et symphisiens,

chargés d'étouffer ma voix par ces heurlemens qui caractérisent la rage impuissante.

J'en appelle à votre témoignage, hommes savans et impartiaux, qui, attirés à ces séances par l'importance des matières qui en étoient l'objet, avez été scandalisés d'entendre les vociférations d'une centaine de jeunes étourdis, qui, sortis à peine de la vulve de leur mère, et sans principes de l'art des accouchemens, venoient se donner en spectacle en insultant grossièrement à celui qui, pour l'intérêt de la vérité, avoit eu la loyauté de soumettre à la discussion une doctrine qu'il pouvoit se contenter d'exposer.

Je ne citerai ici, en preuve des luttes effroyables que j'ai eu à soutenir dans ces séances orageuses, qu'un extrait du rapport qui a été fait de celle du 30 brumaire de l'an VII, dans l'ouvrage périodique intitulé : *Magasin encyclopédique.*

VINGT-UNIEME PREUVE.

« Le citoyen Sacombe, dit le rédacteur de cet article, a promis de démasquer les jongleurs césariens en dévoilant les motifs secrets qui les ont portés tantôt à pratiquer, tantôt à feindre de pratiquer l'opération césarienne. On sent combien une pareille annonce doit appeler de contradictions et d'animosités ; aussi n'a-t-il pas toujours été possible de comprimer leur essor dans la séance dont nous avons été témoins. Les interruptions en ont été plusieurs fois très-bruyantes et très-scandaleuses. Le citoyen Sacombe représentoit qu'il n'auroit jamais fini de cette manière, et conjuroit ses interrupteurs de lui laisser le paisible usage de la parole, qu'il leur promettoit à leur tour. Il s'est ainsi, non sans peine, maintenu dans sa possession pendant trois heures ; mais alors il a allégué l'épuisement de ses moyens physiques pour lever la séance.

» Quand il a dit qu'il distinguoit les partisans de l'opé-

ration césarienne en deux grandes classes, en *trompeurs* et en *trompés ;* tranchons le mot (a-t-il ajouté), en dupes et en fripons. Nous avons cru que l'église alloit s'écrouler sur ses fondemens. Au milieu des huées, des sifflets, des brouhahas, il étoit là comme le Juste d'Horace :

» Impavidum ferient ruinae (1). »

Comment les accoucheurs césariens ont-ils répondu au défi loyal et solemnel que je leur donnai l'an II ?

100. En faisant publier, sous le nom d'un élève en médecine, un ouvrage (2) dans lequel ils prétendent réfuter mes principes avec des armes rouillées depuis plus de deux siècles dans l'arsenal de Rousset; tactique dont personne n'est dupe aujourd'hui, à la faveur de laquelle des maîtres, qui ne valent pas leurs apprentifs, mettent sur le compte d'un jeune imberbe une critique qu'ils ont lourdement rédigée dans le silence du cabinet.

Il faudroit être bien stupide pour ne pas s'appercevoir que l'entrepreneur et bailleur de fonds de cette prétendue Réfutation est Baudelocque aîné ; que le rédacteur est Plessmann ; qne l'éditeur est le Mécène Kok, élève de Baudelocque et résidant à Bruxelles ; enfin que Vandenzande, père putatif de cet avorton, est un nom apocryphe, à la faveur duquel MM. les Baudelocque, les Dubois et les Kok peuvent, sans blesser leur modestie, se qualifier à

---

(1) *Voyez le* Magasin encyclopédique, *tom. IV, p.* 520.

(2) *Réfutation de certains principes* de M. *Sacombe*, docteur en médecine et professeur d'accouchemens, énoncés de nouveau dans une brochure intitulée : Encore une Victime de l'Opération césarienne ! *Par J. B. J. Vandenzande, élève en médecine, in-8°. de 55 pages. A Bruxelles, de l'imprimerie de F. Hayez, place de la Liberté*, 1797.

chaque page de *célèbre* Baudelocque, de *célèbre* Dubois, de *célèbre* Kok.

Quant au but de l'ouvrage, le titre seul indique assez que les célèbres Baudelocque, Dubois et Kok (trois têtes dans un bonnet), ont eu le projet d'en imposer aux élèves en médecine de l'Ecole de Santé de Paris, en leur donnant à penser que cette prétendue Réfutation, arrivée en dix mois (1) en poste de Bruxelles à Paris, étoit une réponse à mon ouvrage intitulé : ENCORE UNE VICTIME ! publié le 25 floréal an IV. En effet, voici comment ce nouveau Don-Quichotte se défend de n'avoir pas défendu les Césariens qui l'ont armé chevalier.

VINGT-DEUXIEME PREUVE.

« Je n'ai point entrepris, comme vous deviez vous y attendre (c'est Vandenzande qui parle), la défense de MM. Dubois et Baudelocque, parce que, d'abord, c'est un fait qui m'est étranger et peu connu, et, qu'en sus, mon foible organe ne pourroit rien ajouter à la réputation brillante de ces hommes célèbres, qui, d'ailleurs, ont en mains des armes beaucoup plus fortes qu'il ne leur en faudroit pour cet effet (2). »

Si ce fait (l'opération de la femme Vasseur) vous est étranger et peu connu, pourquoi entreprenez-vous la réfutation d'un ouvrage qui ne roule que sur ce fait? et puisque cet ouvrage vous a paru digne de réfutation, pourquoi n'avez-vous pas entrepris, comme l'on devoit s'y attendre, la défense de MM. Dubois et Baudelocque?

---

(1) *On lit page* 55 *de cette prétendue Réfutation, la date précise de sa publication. Bruxelles, ce premier janvier* 1797 (*vieux style*), *correspondant au* 12 *nivôse, an V de la république française.*

(2) *Page* 54, *ligne* 6.

Quant à votre *en sus*, nous savons, en dépit de votre modestie, que votre organe n'est pas si foible que vous voudriez nous le persuader, puisque vous portez à-la-fois sur votre dos trois hommes assez lourds, *en sus* leur célébrité, *en sus* leur réputation brillante, *en sus des armes beaucoup plus fortes*, dites-vous, *qu'il ne leur en faudroit*, etc.

Mais c'est trop s'arrêter à une production éphémère, dont les placards, dans Paris, ont été plus nombreux que les exemplaires.

Comment les accoucheurs césariens ont-ils répondu au défi loyal et solemnel que je leur donnai l'an II?

11°. Par des diatribes aussi ridicules qu'insignifiantes, dont la plus récente est parvenue à ma connoissance par le plus grand des hasards.

« Maître Antoine Planchon, ancien membre du Collége de Chirurgie de Paris, maître Planchon, dont j'ignorois l'existence, vient de me donner lâchement un de ces coups de pieds qui faisoient dire au lion de la fable: *Bis videor mori.* »

A propos de l'ouverture du cadavre de la fille Duval, morte avant l'accouchement par l'impéritie d'une sage-femme, le 17 fructidor an VI, maître Antoine Planchon, du fond du Marais, a eu la lâcheté de lancer contre moi, sans me nommer, et de faire distribuer sous le manteau à ses *frères et amis*, les Césariens de la Société dite de Médecine, en prairial de l'an VII, cent exemplaires d'un pamphlet de seize pages *in*-8°., de l'imprimerie de Millet, rue de la Tixeranderie, n°. 17, dans lequel on lit la diatribe suivante (1), faite de main de maître Antoine.

---

(1) *Page* 13, *ligne* 7.

VINGT-TROISIEME PREUVE.

« L'anti-césarien est aux aguets, et n'attend que des faits de cette nature pour attaquer, avec ses armes ordinaires, la calomnie et la mauvaise foi, ceux dont les talens et la célébrité justement acquise irritent sa folle ambition, et sur les ruines desquels il voudroit à tout prix élever ses monstrueuses erreurs.

» L'observation que je viens de rapporter n'est certainement pas prise au hazard, et je n'ai eu, en la publiant, d'autre intention que celle de repousser l'inculpation faite à deux professeurs, les citoyens Baudelocque et Dubois, à l'occasion d'une section césarienne (celle de la femme Vasseur), qu'ils opérèrent ensemble et qui avoit été jugée indispensable, d'après une consultation infiniment sage et éclairée. L'aventurier ne manqua pas de saisir cette occasion pour avancer des faits contraires et faux. Il cria à l'éventration dans les carrefours de Paris, prit la dénomination d'anti-césarien, et se mit à la tête du rebut de l'art de guérir, dénonçant la haute chirurgie comme un attentat à l'humanité.

» Misérables! vous ne pouvez pas plus vous refuser aux principes certains de notre art, que l'homme médiocre ne peut nier les deux mouvemens de la terre, et l'homme instruit les vérités mathématiques. Eh bien! il vous dit effrontément que tous les bassins peuvent permettre le passage de l'enfant au terme de l'accouchement. Non, jamais on ne dit rien d'aussi absurde.

» Mettons-le à côté de ce faiseur de Divinités, qui nous montre astucieusement la Trinité par un triangle ou de toute autre manière, et disons-lui : La chirurgie n'admet que des principes et des opérations fondées sur la certitude : pourquoi les nies-tu? Ouvre l'histoire, vois le nombre des enthousiastes qui ont voulu donner des Dieux à leurs semblables; il y en a plus de vingt mille. Comment

te tireras-tu de là ? En faisant sans doute à ton Dieu une robe à ta manière, afin qu'il la porte en un jour solemnel aux yeux du public, qui admirera ton invention. — O imposteurs ! les moyens nouveaux par lesquels vous prétendez conduire les hommes au ciel et à la santé, sont aussi illusoires que les calculs de Cambon, qui avoit trouvé un Pérou dans les guenilles de chacun. »

On ne s'attendoit pas à voir dans cette affaire, et surtout à propos d'une ouverture de cadavre, les deux mouvemens de la terre, le faiseur de Divinités, la sainte Trinité, Cambon et le Pérou. Le citoyen Antoine Planchon est sans doute un homme *impayable*, c'est-à-dire, un rentier de l'Etat, ruiné par Cambon : je le plains, car ma devise à moi est, *respect au malheur ;* je voudrois que sa devise à lui fut, *ne alteri feceris quod tibi fieri non vis.* Faut-il qu'un aventurier, un misérable, un imposteur, soit réduit à montrer au pieux, au dévot, au janséniste Planchon, les moyens par lesquels on conduit les hommes au ciel ? Je f rai plus, je lui indiquerai les moyens qui peuvent le conduire à la santé ; c'est d'aller prendre les douches au grand Hospice d'humanité.

Enfin, comment le général en chef des accoucheurs césariens, maître Baudelocque aîné, a-t-il répondu au défi loyal et solemnel que je lui donnai le 23 *ventôse de l'an II ?*

12°. Avec ce ton d'insolence qui décèle la médiocrité, et qui ne fut jamais la livrée du vrai mérite.

Voici la preuve la plus éclatante de l'insigne mauvaise foi des accoucheurs césariens.

VINGT-QUATRIEME PREUVE.

Le fondateur de l'Ecole anti-césarienne, au citoyen Ministre de l'Intérieur.

Paris, ce 24 ventôse de l'an VII.

« J'ai découvert et démontré le premier, géométriquement, le procédé simple que la nature emploie pour expulser l'enfant à terme à travers le bassin de la mère.

» Une pratique constamment heureuse a confirmé cette théorie au point que je prends sur ma responsabilité d'accoucher par la voie naturelle, sans le secours ni des instrumens, ni des opérations césarienne et symphisienne, la femme dont le bassin est le plus vicieusement configuré, pourvu toutefois, 1°. que le sujet me soit livré un mois avant le dernier terme de la grossesse; 2°. que les citoyens Baudelocque aîné, Marchais et Coutouly, signent la déclaration d'impossibilité physique de l'accouchement par la voie naturelle.

» Une expérience solemnelle peut seule imposer silence à l'envie et faire triompher la vérité.

» Je la réclame au nom sacré de l'humanité, citoyen ministre, de votre zèle pour le progrès des arts. Je suis si persuadé que vous ne me la refuserez point, que je vais l'annoncer à l'Europe savante par la voie des journaux, en attendant l'honneur de votre réponse. »

Signé SACOMBE.

VINGT-CINQUIEME PREUVE.

Au citoyen Baudelocque aîné.

Paris, le 25 ventôse an VII.

« En attendant que le citoyen ministre de l'intérieur daigne m'accorder l'expérience solemnelle de mes principes, que je sollicite de son humanité et de son zèle pour le progrès des arts, par ma lettre en date du 14 ventôse courant, je vais vous en proposer une que vous accepterez sans doute avec d'autant plus d'empressement, que, jusqu'à ce jour, vous n'avez eu à m'offrir que des femmes en *travail*, qu'il ne m'arrivera plus d'accepter en cet état, pour l'intérêt de la vérité que je cherche à établir.

» D'après vos principes, le bassin du sujet qui j'ai l'honneur de vous proposer me paroît être dans l'impossibilité physique de livrer passage à l'enfant à terme, soit par expulsion, soit par extraction, sans mutilation du corps de l'enfant.

» D'après mes principes, au contraire, l'extraction de l'enfant à terme, sans mutilation, me paroît possible par la voie naturelle.

» En conséquence, je vous invite, citoyen, à prendre deux de vos collègues, j'en ferai autant de mon côté, et au jour qu'il vous plaira m'assigner, nous nous rendrons chez la femme; et là, de deux choses l'une, ou vous reconnoîtrez l'impossibilité physique de l'extraction de l'enfant à terme et sans mutilation, ou vous déclarerez que cette extraction est possible.

» Dans le premier cas, je me chargerai, sur ma responsabilité, d'extraire l'enfant à terme par la voie naturelle, sans instrumens et sans mutilation; dans le second cas, vous voudrez bien vous charger de l'accouchement, et je serai le premier à applaudir à vos succès.

» J'ai l'honneur de vous assurer que la femme est jeune; qu'elle jouit d'une honnête aisance ; qu'elle n'est point rachitique ; qu'elle n'a été ni saignée ni médicamentée ; qu'elle n'est actuellement qu'au septième mois de sa grossesse ; que je n'ai pratiqué le *toucher* sur elle depuis son dernier accouchement ; que je n'ai été chez elle depuis quatre mois.

» Vous pouvez remettre votre réponse à mes deux prévôts chargés de la présente ; leur attachement pour moi m'est un sûr garant de leur fidélité. »

J'ai l'honneur d'être votre concitoyen,

Signé SACOMBE.

Le citoyen Baudelocque, après avoir lu la lettre ci-dessus, l'a rendue aux citoyens Maîstre et Dance, prévôts de mon Ecole. *Voilà ma réponse*, leur a-t-il dit ; *je ne m'abaisse pas jusqu'à votre maître.*

Malgré ce faux air de mépris, que je lui pardonne bien sincèrement, je déclare que je suis toujours prêt à m'élever jusqu'au citoyen Baudelocque toutes les fois qu'il daignera s'*abaisser* à m'offrir des femmes un mois avant le dernier terme de la grossesse, parce que j'ai à cœur de prouver au stupide vulgaire qu'il est plus aisé de se faire une réputation que de la soutenir. Cependant, comme je ne puis m'en rapporter prudemment ni à sa loyauté, ni à sa franchise, ni à son humanité, il me permettra d'interposer à l'avenir, entre lui et moi, l'autorité publique. *Qui semel malus, semper præsumitur esse malus in eodem genere mali.*

Certificat du notaire.

« Je soussigné, notaire à Paris, demeurant rue Coquillière, certifie que les copies des Preuves matérielles faisant partie d'un ouvrage intitulé LA LUCINIADE, depuis la page 187 jusques et compris la page 238, sont en tout conformes aux pièces originales déposées dans mon étude par le citoyen Sacombe, médecin-accoucheur, et auteur dudit ouvrage. A Paris, ce 17 fructidor, an sept de la république française. »

Signé FLEURY, *notaire.*

EXTRAIT

Des registres du Collége des Accoucheurs.

« Le Collége des Accoucheurs, après avoir entendu la lecture d'un Poëme intitulé : LA LUCINIADE, et des Preuves matérielles qui lui servent de base ;

» Considérant que l'opération césarienne fut et sera toujours mortelle ;

» Que les prétendus succès de cette opération, forgés par la cupidité des jongleurs *gastrotomistes*, sont démentis par l'expérience et l'observation des hommes de l'art les plus célèbres ;

» Que les maîtres de l'art, généreusement salariés par la république, loin de chercher à arrêter ce fléau destructeur ont, au contraire, trompé le vœu du Gouvernement, dont la sollicitude paternelle cherche en vain, depuis deux ans, à éclairer l'opinion publique,

» Arrête, à l'unanimité :

ARTICLE PREMIER.

» Que le Directoire exécutif sera instruit, individuellement, au nom du Collége, de la déplorable insouciance de

l'Ecole de Santé de Paris, à répondre à son vœu exprimé formellement dans sa lettre, en date du 29 germinal de l'an V de la république française.

ART. II.

» Que le Corps législatif sera supplié, au nom de l'humanité et de la maternité malheureuse, de nommer une commission composée d'officiers de santé pris dans son sein, pour éclairer sa religion et fixer enfin l'opinion publique sur la pratique d'une opération qui, fière du silence et de l'impunité des lois, sert depuis trois siècles d'instrument au crime, à l'ignorance et au fanatisme chirurgical. »

Signé FAURE, *secrétaire.*

FIN.

« Hommes, soyez humains, c'est votre premier devoir : » soyez-le pour tous les états, pour tous les âges, pour » tout ce qui n'est pas étranger à l'homme. Quelle sagesse » y a-t-il pour vous hors de l'humanité ? »

J.-J. ROUSSEAU, *Emile, tome I, page* 161.

Fini d'imprimer le 17 *fructidor an VII.*